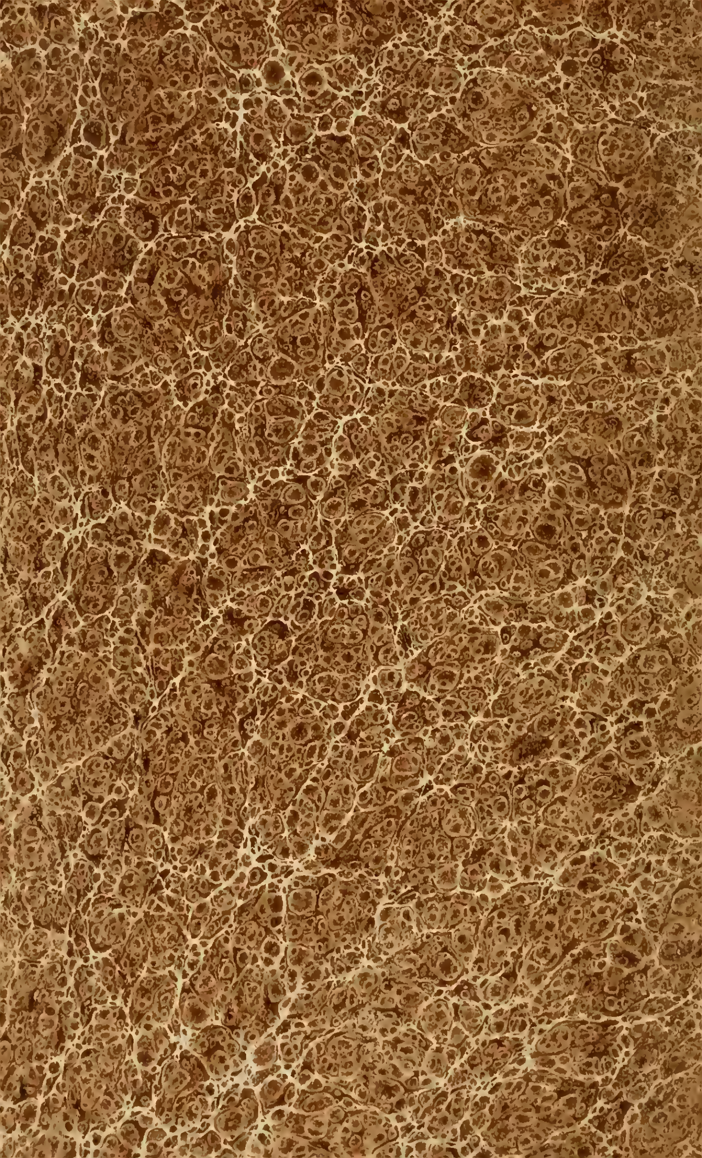
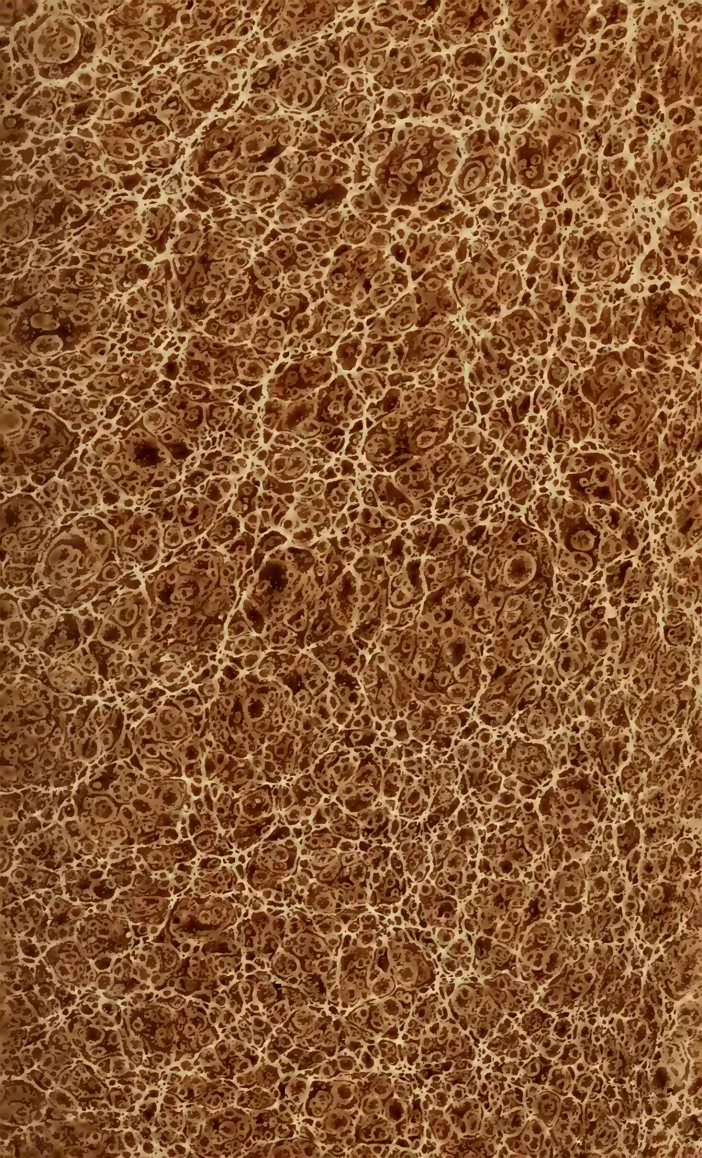






DICTIONNAIRE
D'AMOUR.

Paris. — Imprimerie de Boulé, rue Coq-Héron, 3.

à son ami et collègue
H. Marsey
L'auteur J. Duflot

DICTIONNAIRE D'AMOUR

ÉTUDES PHYSIOLOGIQUES

PAR JOACHIM DUFLOT.

L'amour est la poésie des sens.
BALZAC.

L'amour est tout à la fois sentiment et désir.
Le cardinal de BERNIS.

L'amour est la soif de la jouissance.
MONTAIGNE.

L'amour est un caprice, dont la durée ne dépend pas de nous, et sujet au dégoût ou au repentir. (*Vie de Ninon de Lenclos.*)

L'amour est l'occupation des désœuvrés.
DIOGÈNE.

PARIS,
AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS,
COMON ET COMP.,
QUAI MALAQUAIS, N° 15.

1846

AVANT-PROPOS.

Si l'on me demande pourquoi j'ai fait ce livre, pourquoi j'ai cédé au besoin d'écrire ces choses et d'apprendre au public ce qu'il sait, je répondrai que j'ai fait cela pour faire quelque chose. Je ne pense pas que ces études sur le cœur de la femme fassent jamais quelque bruit et ajoutent rien à ce qu'on a, depuis bon nombre d'années, dit, écrit et pensé sur ce sujet. Je n'ai voulu ni édifier ni renverser, je ne me suis proposé aucun enseignement sérieux, relevant de mon sujet ; je ne suis ni

un redresseur de torts, ni un défenseur du sexe opprimé, je ne suis ni sceptique, ni enthousiaste ; je hais les exagérations. J'ai fait tout simplement un cours d'analyse. En amour, chacun juge d'un point de vue si différent, que je n'ai voulu me quereller avec personne, en épousant telle ou telle doctrine; je ne suis en amour ni croyant, ni déiste, ni athée, ni épicuréiste, ni rationaliste ; je prends çà et là ce que je trouve de bien et d'honnête dans tous les systèmes; je fais de l'éclectisme, si l'on veut bien me permettre d'employer ce mot.

Du reste, on comprendra aisément qu'un dictionnaire donnant un libre accès à tous les mots qui ressortent du domaine de l'amour doive se passer d'une doctrine et d'un parti pris. Il eût été d'ailleurs bien difficile de faire de l'unité avec les idées les plus

dissemblables; et puis, je ne l'ai pas voulu. Si j'ai écrit ces quelques lignes d'avant-propos, c'est moins pour justifier le livre que pour prémunir le lecteur contre l'idée qu'il aurait conçue d'un plan et d'un but. — Ce n'est qu'un dictionnaire, rien qu'un dictionnaire.

« Il est fort inutile, dit Locke, que l'auteur » défende dans sa préface le livre qui ne ré- » pond pas pour lui-même devant le public. » Il a raison. Aussi, je ne défends pas le mien, je le livre tel qu'il est à l'appréciation des femmes, parce qu'elles ont sur l'amour des idées bien autrement élevées que les nôtres. Elles pourront en dire tout le mal qu'elles en penseront. Je leur donne raison d'avance.

DICTIONNAIRE
D'AMOUR.

A

ACROSTICHE.

Espèce de madrigal fort à la mode dans le monde bourgeois, qui consiste à coudre des rimes de façon à ce que la première lettre de chaque vers forme une phrase, ou le plus communément le nom de votre bien-aimée. Je suppose qu'elle se nomme Victoire ; vous prenez votre plume, vous tracez les huit lettres de ce nom les unes au dessous des autres, et vous commencez le compliment que voici :

V Veux-tu dans un baiser me dire : Oh ! que je t'aime !
I Ivre d'amour, veux-tu, dans un moment suprême,
C Caresser de ton souffle, hélas ! mon front glacé,
T Tout triste et tout rêveur sous le poids du passé ?
O Oh ! redis-moi ces mots brûlans de poésie,
I Ineffables discours pleins de parfums si doux :
R Répands enfin sur moi ta coupe d'ambroisie,
E Et laisse-moi t'aimer comme un ange, à genoux !

Il est impossible que la grisette qui reçoit un pareil poème ne soit éperdument amoureuse de vous pendant huit jours.

ADIEU.

Ce mot, qui, dans le langage ordinaire, signifie : Je ne vous verrai plus, veut dire, dans la langue des amoureux : Au revoir ! — Il a une incroyable puissance : au lieu de séparer, il attire ; au lieu de briser, il renoue. Il y a du reste dans ce mot *Adieu* quelque chose de religieux et de rassurant : il semble qu'on vous mette sous la protection de Dieu pour qu'il vous garde et vous laisse au moins le souvenir.

J'espère encor, mais on se lasse
D'un espoir vain ; puis aux ingrats
Plus tard on n'ouvre plus ses bras,
Le cœur se ferme et l'amour passe.
— Femme, qui n'avez pas compris
Ce que, dans le cœur d'un poète,
L'amour qui s'allume a de prix,
Adieu ; de mon âme inquiète
Je ne vous dirai pas les maux ;
Il est une douleur secrète
Qu'on ne dit pas avec des mots :
Il faut des larmes pour traduire

Ces angoisses d'un cœur blessé !
Larmes de mon cœur délaissé,
Tombez en paix, mais faites luire
Ces jours éteints de mon passé,
Pour qu'ils disent que la souffrance,
Qui prit la moitié de mes jours,
Laisse du moins à l'espérance
L'autre moitié pour les amours.
— Et puis son image envolée
Au moins n'aura pas pu ravir
A ma pauvre âme désolée
Ces fraîches fleurs du souvenir.
Enfin j'oublierai ma disgrâce
En pensant que c'est un sommeil,
Et je prierai Dieu qu'il lui fasse
Des jours de joie et de soleil.

Adieu, femme trop oublieuse,
Je pars, j'ai peur des gens ingrats ;
Près d'un autre soyez heureuse ;
Adieu, je ne vous en veux pas.
Payez la bouche qui vous flatte
Des baisers qui lui sont bien dus.
Femme, vous êtes une ingrate ;
Adieu, je ne vous attends plus !

ADORER, ADORABLE.

Ce mot, qui élève la femme au niveau de la divinité, a paru trop ambitieux aux amants de notre époque ; on ne s'en sert plus que dans la langue hyperbolique appelée poésie. — Au

temps de Crébillon et de Dorat, où l'on disait *mon adorable* et où l'on s'aimait avec passion pendant quarante-huit heures, ce mot pouvait avoir quelque valeur ; la phraséologie était de mode ; mais aujourd'hui on aime tout simplement et avec des expressions très nettes et très positives.

ADULTÈRE.

Ce mot, adopté par les dictionnaires comme exprimant le commerce illégitime des deux sexes, lorsqu'il y a mariage de part et d'autre, a beaucoup perdu de sa gravité dans notre société moderne. On a fait un tel abus du mariage, on a fait des lois si ridicules à propos de ce contrat qui unit pour la vie deux êtres l'un à l'autre, que l'adultère n'est plus considéré que comme une déloyauté commerciale qui force le mari à nourrir des enfans qui ne sont pas de son fait. Les tribunaux cependant, gardiens de la morale, sévissent toujours, et cela est irrationnel, sinon barbare. Les femmes n'ont que le mot amour dans la tête et dans le cœur, et la société leur

défend d'y penser sous peine d'être criminelles.

Nos législateurs modernes, s'ils reconstruisent une loi sur le mariage, feront, sans doute, une autre part à l'adultère : ils ne seront pas plus durs que le Christ qui a pardonné. — Il y a, du reste, dans la vie d'une femme telles conditions où sa faute est justifiée et contre laquelle la société n'a point de blâme. Il faut donc que la loi cède devant la raison du fait.

AFFAIRES DE CŒUR.

Ces deux mots, qui sont tout honteux de se trouver ensemble, expriment l'idée d'un amour embarrassé, inquiet, sur le point de déposer son bilan ; car l'amour est devenu, pour ainsi dire, une transaction commerciale, une chose qu'on traite de gré à gré, une affaire enfin.

AGACERIES.

Ravissantes grimaces mêlées de sourires et d'œillades employées par les femmes qui ont quelque chose à demander, ou par les coquettes qui veulent rattacher à elles les amoureux qui

se lassent. Ces mignardises ne sont supportables que chez les jeunes et jolies femmes.

AGNÈS (Une).

On entend par *une Agnès* une jeune femme novice ou niaise qui a des raisons pour paraître ainsi, et qui ne demande pas mieux que de se déniaiser en secret. Le monde est plein de ces femmes hypocrites. (Pour plus amples renseignements, demander à Sganarelle.)

AIMER D'AMOUR.

Cette expression est un pléonasme que notre siècle a imaginé pour distinguer la vraie passion de la fausse.

Il est des signes non équivoques, infaillibles, d'après lesquels il est impossible de méconnaître cette façon d'aimer :

« Ne voir en soi que l'objet aimé et voir tout en lui, n'avoir des plaisirs que pour qu'il les partage, deviner ses peines pour y prendre part, être heureux de son bonheur et malheureux de son infortune, mériter d'obtenir en ne

demandant rien ; être, après les faveurs, aussi respectueux que si l'on n'avait pas même encore de l'espoir, désirer sans importunité, posséder sans ostentation, conserver sans négligence et sans jalousie ; voilà ce qu'on appelle : Aimer d'amour. »

ALCOVE.

Expression du genre noble, révélant des idées intimes, fort usitée dans le grand monde. L'alcôve est le sauctuaire des jolies femmes. C'est un asile impénétrable où personne n'est admis, pas même l'amant. Quand nous disons personne, il est bien entendu que le mari a le droit de le profaner à chaque heure du jour. Mais le mari est une chose et non un homme.

On se sert de cette périphrase de fort bon goût dans le monde aristocratique, pour exprimer les amours illicites : les *mystères de l'alcôve.* Dans la bourgeoisie, on appelle cela : les *douceurs du tête-à-tête.* On dit aussi de certaines beautés appelées lorettes : *C'est une femme d'alcôve.*

ALLUMER.

Ce mot a une grande analogie avec *faire l'œil*; cependant il n'indique que les préliminaires d'une passion qui naît. Il est usité dans le département de la Seine. Nous trouvons ce mot fort expressif : *allumer une femme*. Ce n'est peut-être pas d'un goût irréprochable et de bien bonne compagnie, mais il caractérise bien l'action. *Allumer* est ici pour mettre le feu; on comprend qu'il faille incendier le cœur d'une femme, afin de la voir brûler pour vous d'une flamme éternelle. Pour qu'elle brûle, il faut l'allumer. Vous me direz que je donne raison au philosophe qui a dit que la femme avait un cœur d'amadou. Pourquoi pas? et qu'est-ce que cela fait?... Un cœur qui s'*allume* facilement est un bon cœur. Des linguistes prétendent que c'est au mauvais vers de Racine :

..... Et mon cœur
Brûle de plus de feux que je n'en allumai,

qu'on doit cette expression d'allumer. Nous tè-

nons pour certain qu'elle doit être attribuée au philosophe dont il est question ci-dessus.

AMANT.

Ce mot, qui paraît avoir une signification absolue, ne veut pas dire toujours celui qu'on aime, car, depuis quelque temps, les femmes raffinées, en parlant de leurs amants, ont soin d'ajouter : *mon amant de cœur;* l'amant tout court est ordinairement une vieille connaissance, un amour d'habitude. — Pour se faire une juste idée de l'amant, il faut lire les premiers romans de madame Sand, c'est là qu'on trouve sa glorification.

En France, l'amant est de mise comme le sigisbé en Italie : c'est une loi de nature.

Il n'est point d'animal qui n'aime tendrement :
Le singe, la guenon; le cheval, la jument;
Le coq aime la poule, et l'âne son ânesse;
Le gros taureau soupire et mugit de tendresse;
La chaste tourterelle aime son tourtereau,
Et la belle perdrix brûle pour son perdreau;
Le lion, plein de feu, rugit pour sa lionne,
Et le goujon frétille auprès de sa goujonne;
La chatte en miaulant appelle son matou,
Et la sombre chouette est folle du hibou.

AME.

Ce mot, du domaine de la philosophie, tient une place si importante dans le langage ordinaire de l'amour, que nous ne pouvons l'omettre.... C'est au point de vue de l'esthétique et non au point de vue philosophique que nous envisageons ce grand principe de l'humanité. L'âme étant la portion la plus noble de notre être, il s'ensuit que nous prenons volontiers notre âme pour terme de comparaison, et que l'objet aimé devient la *moitié de notre âme*, et que nous aimons *de toutes les forces de notre âme*, et que nous jurons *par notre âme*, et qu'enfin nous mettons notre âme en jeu dans toutes les circonstances amoureuses de la vie. S'il faut en croire ce qu'en disent les philosophes orthodoxes : que l'âme est immortelle, les femmes aimées doivent être rassurées sur la durée des passions qu'elles inspirent, et doivent finir par croire que le mot *toujours* pourrait bien avoir une valeur réelle.

AME SŒUR DE MON AME.

Expression du monde rêveur. C'est une chose que toutes les femmes désirent et qu'il est fort difficile de rencontrer. Nous connaissons une foule d'âmes qui cherchent des sœurs depuis nombre d'années, sans pouvoir mettre la main sur la plus petite. Il est vrai de dire que les chercheuses n'ont jamais moins de quarante ans.

AMOUR.

Ce grand mot, qui est le fond de la langue de l'espèce humaine subit aujourd'hui tant d'interprétations et se transfigure de tant de manières, qu'on ne sait plus reconnaître son véritable sens. Voici quelques fragments d'opinions d'hommes compétents en pareille matière.

« C'est, disent les *Mémoires turcs*, un appétit
» qu'on sent quelquefois pour un mets plutôt
» que pour un autre, sans en pouvoir rendre la
» raison ; un sentiment actif, un feu qui dévore
» et qui exige toujours de nouveaux aliments,
» un mets si commun, que c'est le premier

» qu'on sert aux jeunes poulettes en leur offrant » leurs lisières et leurs poupées. »

« Ce n'est pas un bien réel, dit un athée en amour. C'est un mouvement convulsif, involontaire, qui entraîne, qui captive, et dont nous ne sommes pas les maîtres, ajoute l'homme qui en est aux regrets. »

..... C'est un je ne sais quoy
Qui vous prend je ne sais ni par où ni pourquoy,
Qui va je ne sais où faire naître en notre âme
Je ne sais quelle ardeur que l'on sent pour la femme ;
Et ce que je ne sais quoy qui parait si charmant
Sort enfin de nos cœurs, et je ne sais comment.
(Démocrite, *Comédie*.)

« C'est le seul bien qu'on ne peut apprécier, dit le cardinal de Bernis, et le seul mal auquel on ne trouve point de remède; ou s'il y en a quelques uns, ils sont contraires. »

« C'est, dit Arlequin, dans la comédie d'*Isa-» belle médecin*, une espèce d'alambic qui dé-» goutte perpétuellement dans l'âme. Or, *gutta » cavat lapidem*, l'eau perce le plus dur rocher. » Quand l'amour a une fois gangrené l'âme, la » raison s'enfuit, pour lors l'esprit éveillé d'une

» fille ne songe qu'à prendre son parti. C'est
» pourquoi il faut dès aujourd'hui, s'il se peut,
» qu'on la marie, autrement la casse et le séné
» ne la tireront point d'intrigue. Le vrai séné de
» la femme, c'est l'homme. »

Les opinions varient sur son origine, chacun juge l'amour comme il le ressent. Cela dépend tout à fait de l'organisation. Nous pensons, nous, que cette passion, la plus impétueuse de toutes, est innée ; elle est dans notre cœur avant que nous nous en soyons aperçus. Nous pouvons en disputer l'entrée aux autres passions ; mais ce feu rapide qu'on appelle amour l'enflamme et l'embrase dans un instant.

L'amour vient je ne sais comment,
Et nous quitte comme il nous prend.

« Il en est de l'amour comme de la petite vé-
» role : bien peu de gens en sont exempts. Elle
» est moins dangereuse quand on est jeune que
» dans un âge plus avancé. »

(*Journal des Savants*, 1683.)

AMOUR PUR.

Ces deux mots accouplés sont passés de mode; il ne reste aujourd'hui, dans le langage vulgaire, que le mot amour sans adjectif. Cependant il serait doux et consolant de penser que l'amour pur existe encore. Mais qu'est-ce que l'amour pur? dira-t-on. — Un vieil auteur a essayé cette définition :

« Ce serait le lien des âmes ignorant la feinte et les caprices. Né du zèle et de l'estime, ses vœux innocents s'élèveraient au dessus du commerce des sens, et la flamme n'en serait que plus pure. Cet amour rendrait le cœur inséparable de son objet et l'on n'aspirerait qu'en bien d'aimer et d'être aimé. Quelque ardent qu'il fût, il rendrait timide, circonspect; borné en outre par l'amitié, ce serait l'excès des vertus. Soumis dans ses chagrins et constant dans ses désirs, la candeur l'animerait; il résisterait aux rigueurs et croîtrait par les plaisirs. Une passion de cette nature donnerait un caractère d'humanité, de bonne foi; elle introduirait

l'égalité, et, bien loin d'en rougir, on serait honteux de n'en point ressentir.»

AMOURACHER (S').

Ne vaut pas s'enamourer, et cependant il est généralement employé. C'est un mot à l'usage des pères de famille, quand ils veulent exprimer cette faiblesse qu'ont eue leurs enfants de se laisser aller à éprouver de tendres sentiments. *Elle s'est follement amourachée de cet homme*, est la phrase consacrée. Les hommes de ce siècle disent : *Elle s'est prise de belle passion*, ce qui peut se traduire ordinairement par : *Elle fait la folie de*, etc.

AMOURETTE.

Amour passager entre jeunes gens de quinze à dix-huit ans ; liaison sans conséquence, comme sans but, qui consiste en tête-à-tête à la dérobée, en baisers volés, en serrements de main, en palpitations de cœur ; le tout en cachette des papas et des mamans.

AMOURS (Premières).

Illusions printanières, jeux d'enfants, doux souvenirs pour l'âge mûr.

APHORISME.

« Le premier amour est l'hymen des cœurs : il devrait vivre autant qu'eux. »

ANGE.

Mon bon ange, ange chéri, sont des mots devenus trivials par l'emploi qu'on en a fait. Il n'y plus d'amant, dans quelque classe de la société qu'on les prenne, qui n'appelle sa maîtresse du doux nom d'*ange*.—On ne comprend guère pourquoi la femme ressemblerait à un ange. Les poètes qui ont écrit cela sont en contradiction avec les maris, lesquels sont d'accord avec l'immortel poète comique, qui a dit :

Les femmes enfin ne valent pas le diable.

Cette qualification, qui exprime une idée céleste, peut convenir à cette classe excentrique

de femmes appelées *rêveuses* ou *incomprises ;* mais, pour les bourgeoises replettes ou les lorettes à l'œil fripon et à la taille déhanchée, les épithètes de *ma grosse mère* ou *ma petite chatte* suffisent. (*Voyez* PETITS NOMS.)

ANNEAU, ALLIANCE.

Bague que l'époux offre à l'épouse le jour où leur union est bénie. Ce premier anneau d'une chaîne qui doit vous lier l'un à l'autre toute la vie est ordinairement en or, présage heureux d'un bonheur qui dure tout au plus un an, au bout duquel on s'aperçoit que l'anneau est de fer.

APPATS.

Vieux mot employé par les poètes du XVIII[e] siècle, régulièrement accompagné des adjectifs *célestes* et *chastes*, servant de rime à *trépas* et *ne t'aimer pas.* — Tombé aujourd'hui dans le domaine des bons bourgeois, quand ils veulent ennoblir les formes de leurs Vénus Callipyges.

ARDEUR.

Vient du mot latin *ardere*, brûler; qu'il faut traduire par amour brûlant, feu de paille.

L'ardeur naît du délire et entraîne toujours le remords à sa suite. Elle n'est jamais le fruit de la réflexion; car un coup d'œil la produit, un rien lui donne de l'enthousiasme; mais elle s'éteint dans le moment qu'on y pense le moins.

APHORISME.

« L'ardeur en amour est comme le zèle en politique : il n'en faut pas trop. »

ASTRE (Mon).

Ce mot ne se prend qu'au figuré. Une femme n'est un astre qu'autant qu'elle *éclaire le chemin du bonheur*. Cette vieille tradition, qui remonte à la régence, est devenue trop Pompadour pour les mœurs du XIXe siècle. On ne dit plus *mon astre* ni *mon étoile* : on prend ses images moins haut.

ATTACHEMENT.

Amitié solide, mais non pas amour. Une femme qui n'a que de l'attachement n'aime plus que par souvenir, et ne trouve dans son cœur qu'un vide qu'il ne lui est plus donné de combler. On a tort de penser que l'attachement est la consolation d'un cœur méconnu, et le plaisir d'une âme tendre et délicate. Celles qui ont vécu de la vie de l'amour savent combien leur vie était animée et joyeuse ; et quand il vient à leur manquer, elles cessent de vivre, pour ainsi dire ; l'attachement ne leur suffit plus.

ATTENTE.

L'attente est un avant-goût délicieux ou un amer déboire, produite par une incertitude de joie ou de chagrin. L'un et l'autre sont des supplices ; ils sont souvent la cause d'une rupture. L'exactitude est une qualité que les femmes apprécient beaucoup ; et c'est pour elles une preuve d'amour que de ne pas se faire attendre. Savoir arriver à propos est aussi une science

qu'il faut apprendre. Les femmes ont, pour attendre, une patience héroïque, et cependant c'est un des tourments qu'elles savent le moins dissimuler.

ATTRAITS.

Expression du genre Dorat, inusitée. Il serait difficile de donner une idée exacte des *attraits* d'une femme. Nous pensons cependant que ce mot exprime, non les perfections du corps, mais les charmes de l'ensemble, que la femme soit ou non jolie. Les *attraits* sont : le sourire, le regard, la grâce du geste, la douceur du son de voix; et, dans un autre ordre d'idées, l'esprit, l'enjouement. Le mot charmes dit mieux toutes ces choses. (*Voyez* CHARMES.)

AVANCES (Des).

Le mot est délicat, car de part et d'autre on le nie; on ne veut jamais convenir d'avoir été le premier à faire des démarches; l'amour-propre, qui se trouve en jeu dès qu'il s'agit de ces premières démonstrations d'amour, s'irrite d'un

pareil soupçon ; mais comme, dans ce cas, c'est le rôle des femmes de recevoir *des avances*, elles ont raison de repousser énergiquement de pareilles inculpations, et d'autant plus que ce sont ordinairement des fats, indignes d'être aimés, qui se vantent d'avoir été provoqués par des *avances*. Cependant nous devons dire qu'il y a bon nombre de femmes qui se respectent assez peu pour ne pas attendre qu'on leur fasse la cour, et qui, par de ravissantes minauderies, qu'on appelle *avances*, vous attirent à elles. Ce sont ordinairement ces femmes-là qui nient les avoir faites. Les femmes honnêtes ne se doutent pas de ce genre de coquetterie.

AVEU.

Un penseur a dit : « On est toujours assez éloquent lorsqu'on se tait et que l'on soupire. »

Un autre a proclamé : « Que le silence était l'éloquence des imbéciles, et que de belles paroles étaient le plus puissant moyen de séduction. »

Nous concluons de là qu'il doit y avoir deux

sortes d'aveux, l'aveu muet et l'aveu oral. Les femmes qui aiment bien, ne l'avouent jamais de vive voix; l'émotion paralyse en elle toutes les facultés, elles n'ont de force que pour serrer la main, ce qui nous semble plus tendre et plus expressif que le: Oui, je t'aime!

Une chose pleine de charmes, c'est le demi-aveu qui consiste à laisser tout deviner. Les femmes qui peuvent se maîtriser assez pour ne faire que des demi-aveux, sont certaines d'être aimées ardemment.

Nous pensons, nous, que ce qui donne du prix à l'amour, ce n'est pas seulemeut de savoir aimer, c'est de savoir le dire. — Les femmes, qui ne sont pas vulgaires, ont cette supériorité sur les hommes. Elles trouvent dans leur cœur une abondance et une poésie de termes dont nul homme ne se doute. Celles qui n'ont pas appris à parler ce langage possèdent le secret de bien l'écrire.

—

Soucis, regards, petits soins,
En amour tout est langage,

Et souvent qui parle le moins
En témoigne davantage.
(Patrix.)

AUDACIEUX.

Depuis qu'un proverbe a dit : que la fortune protégeait les audacieux, les hommes, autant que cela est en eux, se font un caractère hardi vis-à-vis des femmes, et capable de tout entreprendre ; celles-ci se laissent volontiers prendre à ces façons téméraires et quelquefois cavalières. Du reste, elles ont préféré, de tout temps, l'impertinence à la timidité, surtout depuis qu'un poète a dit :

Non, jamais en amour on n'est impertinent.

B

BACCHANTE.

Les Bacchantes, qui suivirent Bacchus à la conquête des Indes, les véritables Bacchantes étaient vierges. Euripide prétend qu'elles savaient conserver leur chasteté même au milieu des agitations de la Bacchanale, et que, de peur d'être surprises pendant leur sommeil, elles se ceignaient la taille avec un serpent. — Il y a

loin de là, comme on voit, à l'idée qu'on s'en fait aujourd'hui et qu'on doit à Juvénal qui, le premier, osa proclamer que c'étaient des femmes dissolues.

C'est cependant cette dernière opinion qui a prévalu, bien que l'autre fût plus morale; mais, de nos jours, le culte de Bacchus a pris de tels développements, en s'éloignant du paganisme, que l'idée de débauche domine tout aussitôt quand il s'agit de Bacchante.

BAGATELLE.

C'est une chose assez délicate que de déterminer le sens de ce mot; nous devons, néanmoins, le traduire par : les faveurs passagères que l'on obtient d'une femme. Molière avait mis ce mot en honneur; il avait, dans la bouche des Marton et des Frontin, un laisser-aller qui témoignait du décousu des mœurs de ce temps-là, et cependant nous regrettons qu'il se soit perdu et que les moralistes du XIXe siècle l'aient remplacé par des substantifs d'une vulgarité déplorable.

—

« Il est des penseurs moins relâchés et moins » sévères, des espèces de tolérants en amour qui » prétendent que, sans le rejeter absolument, » on ne doit en prendre que la fleur et ne le » regarder que comme le sel des plaisirs, qui » n'en deviendront que plus piquants. » (ANGOLA, t. 1er, p. 40.)

BAGUE.

Amulette pour les jeunes filles; espèce de talisman pour les femmes sentimentales; amorce pour les femmes de plaisir; parure pour les vieilles femmes. La bague est généralement mal portée ; c'est un de ces riens dont les femmes de goût doivent savoir se passer : les jolies mains n'en ont pas besoin, les mains laides doivent se garder d'habiller leur laideur. Dès les premiers jours de la civilisation, l'usage a consacré un échange d'anneaux entre fiancés, et même entre amoureux, comme gage d'une fidélité mutuelle. Cet usage, qui est arrivé jusqu'à nous, a été classé dans les cérémonies du mariage, et bien qu'il ait perdu beaucoup de sa

valeur, on le conserve encore comme une tradition du passé. Nous conseillons aux femmes du monde de laisser cette parure à la province et aux beautés sur le retour.

BAINS.

Les bains jouent un grand rôle dans la vie d'une femme, c'est presque le tiers de son existence. Sous le double rapport hygiénique et de la coquetterie, nous ne pouvons qu'approuver ces dames; mais, en amour aussi bien qu'en ménage, il faut se défier de cette bonne habitude qu'elles prennent et qui dégénère en manie quotidienne. Aller au bain est un prétexte pour sortir et pour rester dehors deux grandes heures. Cela paraît si légitime aux yeux du mari, que la pensée ne lui vient pas d'épier sa femme ou de supposer que ce bain n'est autre chose qu'une visite ou une promenade en voiture. Les dames de Paris ont tant abusé de ce moyen, que les maris qui ont un peu vécu accompagnent leurs moitiés jusqu'à la porte de l'établissement. Depuis quelque temps, l'usage de recevoir ses

visites dans le bain s'introduit chez certaines grandes dames. Il y a des toilettes pour cela. Ce raffinement, tout à fait régence, offre plus de sécurité aux maris.

En thèse générale, méfiez-vous d'une femme qui dit : *Je vais au bain* ou *je reviens du bain.* Sur cent femmes, il y en a la moitié qui passent devant l'établissement et donnent le cachet à leur couturière ou à leur coiffeuse.

BAISERS.

Le baiser est l'expression la plus tendre de l'amour. *Le baiser brûlant* est le terme suprême de la passion; il est le complément obligé d'un amour venu à terme et solidement établi. Au début, c'est *le baiser chaste;* un peu plus tard, c'est *le baiser hardi;* puis, quand l'imagination a épuisé toutes les formules, le baiser devient brûlant. Cette scène muette, voisine de l'enivrement, est d'une éloquence irrésistible; il faudrait être de glace pour ne pas s'oublier dans ce moment d'exaltation. Tous les amoureux, indistinctement, ne possèdent pas le germe du baiser

brûlant. On naît avec cette prédisposition. L'étude ne peut rien à cet égard. Souvent les femmes essaient de faire passer sur leurs lèvres un feu qu'elles ne ressentent pas, mais les hommes expérimentés ne doivent pas s'y tromper, il faut que le cœur soit dévoré d'un feu réel pour que le baiser soit littéralement *brûlant*.

BEAUTÉ.

A quoi reconnaît-on une femme jolie ?
Quel type est assez beau pour notre goût blasé ?
De ce mot de beauté n'a-t-on pas abusé ?
Qui nous offrira donc une femme accomplie ?
Est-ce notre pays ? l'Espagne ou l'Italie ?
Tous les grands voyageurs faiseurs d'impressions,
Qui jugent la beauté selon leurs passions,
L'ont proclamée ici séduisante Espagnole,
Là, blonde enfant du Nord, là, fougueuse créole ;
L'un dans l'Inde la prend, l'autre la voit partout.
La beauté n'est vraiment qu'une affaire de goût.

La beauté d'une femme n'est pas toujours dans la pureté des lignes de son visage ; elle est plutôt dans les charmes de son esprit, dans la grâce de son geste, dans le bon goût de sa toilette, dans ce je ne sais quoi plein d'abandon et de coquetterie. Avec tout cela, si elle n'est pas

belle, grammaticalement parlant, elle est au moins jolie.

APHORISME.

« Une femme peut n'être pas belle, mais elle doit être jolie. »

Dans la langue métaphorique des amoureux, on dit d'une femme : *c'est une beauté!* Ce compliment n'est pas toujours flatteur ; et plus d'une préférera s'entendre dire : *c'est une jolie femme!* Il y a dans le mot *jolie* une allure de coquetterie élégante et quelque chose de spirituel que le mot de beauté exclut tout à fait.

BEAUTÉS CACHÉES.

Consolation des femmes laides. — Les malheureuses disgraciées de la nature ont un tact singulier pour laisser croire à des beautés cachées. Elles laissent volontiers, sans trop s'en offenser, propager par un indiscret le bruit qu'elles sont faites comme des Vénus. Ces beautés consistent dans la pureté des lignes qu'on ne voit pas, et dans le poli des contours. Par mal-

heur, cette annonce de beautés cachées est toujours un brevet de femme laide.

BEAU SEXE.

Pour le distinguer de notre sexe, aux formes anguleuses, on a donné à la portion féminine du genre humain le nom de *beau sexe*, expression un peu ambitieuse, quand on considère combien le nombre des belles femmes est limité. Mais il faut voir dans cet adjectif autre chose qu'une glorification de la forme; nous aimons mieux croire qu'elle s'applique à sa nature même. Si l'homme, a dit un philosophe, est la tête, la femme est le cœur dans l'humanité; s'il est l'intelligence, elle est le sentiment.

BEAUX JOURS.

Moments heureux, de courte durée, qui apparaissent dans la vie des hommes de vingt à vingt-cinq ans, et dont ils ne savent pas profiter. A cet âge, l'amour est l'aliment naturel du cœur; les premières impressions sont d'une vivacité si grande, qu'on se laisse entraîner à des exagéra-

tions qui déflorent vite ces printanières illusions. A trente ans, quand cela devient un péché d'habitude, on est tout surpris d'être arrivé là sans avoir joui de ces beaux jours qui vous étaient offerts. On n'a plus pour souvenir qu'un bonheur effacé, avec le regret de ne l'avoir pas compris.

BÉGUEULE.

C'est une prude qui s'effarouche d'un mot, et qui baisse les yeux hypocritement devant un homme qui parle d'amour, ou qui raconte une histoire graveleuse. Cette pudeur exagérée qu'on appelle *bégueulerie* tend à s'effacer chaque jour de nos mœurs. Les femmes sensées ont compris que ce masque n'était plus de mode. Elles n'en sont pas plus vertueuses pour cela, mais elles sont moins hypocrites. C'est toujours cela de gagné.

BESOIN D'AIMER.

Quand, au fort de la jeunesse,
Le besoin d'aimer nous presse,
Peut-on s'en passer? *Nego.*
Vouloir vaincre la nature

Est une chimère pure,
J'en conclus : Aimons *ergo* :
Ce n'est pas conclure
En *Barocho.*

BIENFAITEUR.

Quelquefois *protecteur.* Mot du genre noble, fort à la mode dans les coulisses de l'Opéra. C'est ordinairement un banquier, un général ou un riche négociant retiré des affaires. Quand ils n'ont pas trente ans, les protecteurs prennent le nom d'*amants;* mais quand ils ont passé ce terme, ils prennent le nom de bienfaiteurs. Les bienfaits se paient de mois en mois et très régulièrement, en or ou en billets de banque. Tout le monde connaît le joli mot de mademoiselle C., de l'Opéra, à propos de la déconfiture de M. P***: « Un bienfaiteur n'est jamais perdu. »

BILLET DOUX.

Le billet doux est une petite lettre exprimant des idées amoureuses, qui varie selon le rang et l'esprit des individus. De nos jours, les lorettes

et les commis en font un usage immodéré, les bourgeoises s'en servent par hasard, les grandes dames ne le connaissent plus. Au XVIII[e] siècle, qui a créé le billet doux, c'étaient les Frontin et les Marton qui se chargeaient de ces tendres missives, et qui les composaient parfois. Louis XIV lui avait donné de grandes proportions. Il convient de dire que, dans ce temps-là, aux plus beaux jours du madrigal, alors que la femme était la divinité, le soleil, l'aurore ou l'étoile d'un Amadis, le billet doux devait être de mise. On y pouvait cultiver l'allégorie avec amour; le Lignon et le Tendre faisaient doucement couler la vie; on ne s'occupait que d'aimer; les yeux des marquises faisaient mourir d'amour.

Il serait à désirer que notre époque, qui fume des cigares à cinq sous, en revînt à cette urbanité du grand siècle et même aux déesses mythologiques. Cela ne pourrait pas nuire à cette foule de lions qui font l'amour dans les coulisses des théâtres, et qui désertent les salons. Par malheur, la corruption a rongé jusqu'aux plus grands noms de France, où la galanterie était

héréditaire. Il n'est plus question que de *steeple chase* et de *rats d'Opéra.*

Du reste, nous allons transcrire ici deux billets doux des deux époques, afin que l'on puisse comparer.

Voici l'improvisation de M. le marquis de Sainte-Aulaire à madame D*** :

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon, ne serait pas ma muse :
Elle serait Thétis, et le jour finirait.

—

Voici le billet doux d'un sportsman :

« Ma chère Isabelle,

» J'ai perdu hier 400 louis au lansquenet. C'est bien fait; si j'étais allé vous voir, ça ne m'aurait pas coûté si cher, et j'aurais eu probablement beaucoup de plaisir.

» A ce soir, si je sors de bonne heure du Café de Paris. »

BLASÉ.

Sceptique en amour, qui ne croit plus aux passions, parce qu'il ne trouve rien dans son cœur qui le réveille, le soutienne et l'excite; homme énervé au physique, usé au moral, qui s'imagine que tout dégénère, que tout perd son charme, que toutes les femmes sont perfides, que toutes les fleurs sont étiolées, parce qu'il n'a plus la faculté de voir, de sentir, d'éprouver de douces jouissances. Pour lui, tout se mêle, tout se confond; vice et vertu, émotions de l'âme et plaisirs des sens, il fait descendre toutes les passions jusqu'à son niveau, et ne les envisage que comme des choses.

BLONDE ET BRUNE.

Une erreur généralement répandue donne à la brune des qualités superlatives en amour et fait de la blonde une femme sans énergie et sans passion. Nos observations nous ont permis de rendre à chacune la justice qui lui est due.

La brune aime avec dévoûment. avec passion,

avec enthousiasme; elle ne recule devant aucun sacrifice, aucun danger. Elle puise toujours dans son amour des forces pour persuader, pour conserver. Chez elle, l'âme domine les sens; elle est véhémente, mais non voluptueuse.

La blonde est timide, craintive; elle n'ose avouer son amour qu'avec peine, elle s'effraie des obstacles; mais, dans les joies de l'alcôve, c'est une femme impétueuse, qui aime avec fièvre et sans frein et qui exprime son amour par des manifestations extrêmes. Les sens dominent l'âme; la volupté lui fait souvent oublier la pudeur.

Aller de la blonde à la brune. C'est le métier des hommes à bonnes fortunes qui aiment à comparer. Quant à nous, nous serions fort embarrassé de décider laquelle des deux couleurs est préférable. Les poètes et les physiologistes ont tant chanté et tant analysé alternativement la brune et la blonde, que l'affaire est encore indécise : nous ne l'embrouillerons pas davantage.

BONNE FILLE.

Une femme de dix-huit à vingt-cinq ans, de mœurs douces et faciles, aimant à rire et à sabler le champagne, toujours disposée à se mettre à table, toujours prête à aimer, ne possédant rien que sa beauté, qu'elle donne à ceux qui lui plaisent, et pour qui l'avenir est le souper qu'elle attend. —Ses souvenirs ne datent que de l'amoureux d'hier, et ses regrets sont toujours pour le lendemain.

BONNE FORTUNE.

Être en bonne fortune signifie : se livrer aux douceurs d'un tête-à-tête non autorisé. Cependant nous ferons remarquer qu'on n'est en bonne fortune qu'avec une femme dont on n'a obtenu que des aveux timides. Avec la beauté qui déjà a faibli, on est en partie fine. D'après M. Casimir Bonjour, qui a fait une comédie de l'*Homme à bonnes fortunes*, ce héros de boudoir est marié, et, par conséquent, a besoin de s'entourer de mystère pour consommer ses criminelles tenta-

tives de séduction. Mais M. Casimir Bonjour n'a rien prouvé, ni rien défini. Nous tenons à notre explication, et nous persistons à croire que le célibat est une condition nécessaire pour mener à bien une bonne fortune.

BONHEUR.

Substantif masculin inexplicable.

Le bonheur n'existe que relativement. Pour l'homme ardent et qui s'impressionne vivement, le bonheur n'apparaît que comme des éclairs. Pour l'homme mélancolique, il n'est qu'à l'état de rêverie. Pour l'insouciant, il existe à l'état normal, attendu que, bonheur ou malheur, rien ne l'atteint, rien ne le touche, et que, privé pour ainsi dire de sentiment, il le distingue à peine ; cependant il a des raisons pour croire que le repos de l'esprit est le bonheur. Mais s'il est des organisations de marbre sur lesquelles glissent toutes jouissances, tous sentiments et toutes passions, et qui, par cela même se trouvent heureuses, il est des natures heureusement douées qui s'exaltent au moindre contact d'une

noble idée et pour qui toute émotion a un caractère de juvénilité et de suave douceur. Celles-là vivent et se sentent vivre : il est vrai que c'est aux dépens d'elles-mêmes, et que ces passions qu'elles ressentent abrègent la vie ; mais, diront-elles, comment vivre sans passions ? Il faudrait être M. de Talleyrand pour être heureux, c'est-à-dire avoir un mauvais cœur et un bon estomac ; n'appartenir à ce monde, comme Fontenelle, que comme une machine qui fonctionne à ses heures ; et encore serait-ce un bonheur ? Nous pensons, nous, que dans l'organisation humaine, où les passions se montrent si tyranniques, c'est une nécessité que d'en adopter une et de se laisser conduire par elle, tant qu'elle vous mène loin des écueils ; nous dirons plus, c'est un bonheur. — Cependant des autorités puissantes prétendent que M. de Talleyrand seul a raison, et que l'indifférence c'est le vrai bonheur.

BOUDOIR.

Lieu consacré aux rêveries, asile mystérieux où les privilégiés ont seuls le droit de pénétrer,

sanctuaire où tous les secrets et toutes les ruses se cachent, retraite parfumée où la solitude à deux est si douce, où la volupté se trouve partout, dans les meubles, dans les tapisseries, dans les fleurs, dans les miroirs; où l'on respire l'amour, où l'on voudrait enfin passer sa vie. Toutes les femmes du monde bien apprises ont leur boudoir; la régence, qui a créé ce raffinement du *chez soi*, ne l'a pas emporté avec elle. — On se sert quelquefois de ces expressions: « C'est une femme de boudoir; c'est un général de boudoir. »

BRASIER.

Se dit d'un cœur que la passion brûle. Les lèvres aussi sont un brasier où l'amour prend feu subitement; de là naît un embrasement général qui va de la volupté au délire.

« Ce feu est bien à craindre: autant il est
» aisé de l'allumer, autant il est difficile de l'é-
» teindre. » (*Roland*, tragédie.)

C

CABINETS PARTICULIERS.

Le cabinet particulier est un moyen de séduction d'un effet certain. C'est aussi un piége à la vertu. Le cabinet contient une table, deux chaises, une glace et un divan. La porte se ferme en dedans ; les garçons n'apparaissent que lorsqu'on les sonne. On entre là bien ganté, bien plissé, bien coiffé, et on en sort dans le plus grand désordre. — Le feu se paie à part.

CACHEMIRE.

Tissu précieux qui nous vient de la vallée de Cachemyr, et que la main des hommes a inventé pour la perdition des femmes. On a vu bon nombre de jeunes filles, qui avaient résisté à toutes les séductions de l'amour, à tous les emportements du cœur, se laisser fasciner par le prestige d'un beau cachemire, et finir par s'en servir pour cacher leur faiblesse.

CAJOLERIES.

Louanges ou caresses employées pour séduire. Les *cajoleries,* ou *câlineries,* sont la propriété des femmes mariées vis-à-vis de leurs époux. Les caresses sont du domaine des amantes vis-à-vis de leurs amants. Les cajoleries ne sont jamais désintéressées; les caresses peuvent l'être. La plupart du temps, les cajoleries cachent une méchanceté; les caresses peuvent n'être qu'une ruse.

ÇA MARCHE.

Expression vulgaire qui a besoin d'une périphrase pour être comprise. Cela veut dire : Mon amour est en bon chemin. Car vous saurez que la passion marche, tantôt à petits pas, tantôt à pas de géant, quelquefois à reculons. Heureuses les amours qui ne s'en retournent pas en boitant.

CAPRICE (Se passer un).

Toutes les jolies femmes ont des caprices. Si cela n'était pas chose innée, elles en feraient

une mode. Il est si doux, en effet, d'avoir mille pensées de coquetteries, et de les satisfaire, et puis d'en changer, et d'abandonner aujourd'hui ce qu'on désirait hier. Cela rompt agréablement la monotonie de la vie; cela jette de la variété et de l'inattendu dans ces longues heures de loisir dont les jolies femmes ne savent que faire. Mais il y a caprice et caprice, et cette habitude, d'avoir sans cesse des désirs nouveaux, a pris de nos jours un développement fâcheux, car certaines dames en sont venues à traiter l'amour de caprice et à *se passer des caprices*. Il en est qui n'hésitent plus à dire, en parlant d'un homme qui leur plaît : « Je me passerais volontiers ce caprice-là. » Ces amours faciles, et qu'on rencontre trop souvent, gâtent le cœur, et font du sentiment le plus pur un sujet de débauche. Notre siècle, qui veut jouir et vivre vite, et qui a fait de l'amour un doux loisir, s'est emparé avec enthousiasme de ce nouveau mode de caprice.

CARESSES ou BLANDICES.

Substantif féminin pluriel. Les caresses consistent dans ces mille charmantes grimaces qu'une femme sait trouver pour se rendre aimable et pour paraître tendre. Ce sont des lèvres qui se posent sur vos yeux et sur votre front, de jolies mains veloutées qui passent sur vos joues ou qui brouillent vos cheveux, des bras qui s'arrondissent pour se pendre à votre cou, et quelquefois encore des petits soufflets provocants, après lesquels on se sauve de façon à être poursuivie et arrêtée comme la nymphe de l'églogue de Virgile. — D'ordinaire, les caresses, à moins que la passion ne les légitime, sont les signes précurseurs de quelque demande délicate à laquelle les hommes faibles cèdent volontiers. Les femmes qui sont spirituelles et gracieuses possèdent le don de faire des caresses sans affectation, où le plus habile chercherait en vain les traces d'une leçon apprise ou d'un mensonge artistement orné. Celles-là sont certaines du succès. Les femmes qui sont gauches

de leur nature, et qui essaient cette comédie de caresses, sont fort disgracieuses; elles ressemblent au masque de Melpomène, qui grimace incessamment le même rire. Il faut être bien amoureux ou bien peu clairvoyant, pour ne pas voir leur laideur.

Quant aux hommes, s'il en est qui usent de ce système de caresses vis-à-vis des femmes, tant pis pour eux; ils sont fort laids, à moins qu'ils n'aient vingt ans et qu'ils soient encore pleins d'illusions. Cependant je ne leur conseille pas les minauderies : il n'y a que les vieilles femmes qui trouvent agréables ces enfantillages.

CHAPITRE PREMIER ET DERNIER.

C'est le commencement et la fin de l'amour, l'heure du premier rendez-vous, et l'heure du dernier adieu; un jour d'inénarrables joies, et un jour de lassitude et de désillusion. On appelle cela *chapitre*, attendu que toutes les histoires du cœur ne sont que des romans.

Heureuses les femmes qui savent prolonger

l'intérêt et reculer le dénouement, et qui forcent l'amant à relire toujours le premier chapitre.

CHATTE (Une).

Une femme est une chatte, quand elle est caressante et amoureuse, quand elle demande à son amant, ce qu'il ne peut refuser, un doux tête-à-tête dans l'alcôve; elle est chatte quand son amour n'a que des sens.—Il n'y a rien de plus déplaisant pour le monde que ces amours effrénées qui font de la femme une bacchante. Ces caresses provocantes que ces femmes chattes osent faire aux yeux de tous, à leurs maris ou à leurs amants, ne peuvent qu'inspirer le dégoût; elles dégradent l'objet de leur amour et leur amour même.

Il n'est pas rare de rencontrer des jeunes femmes atteintes de cette manie, qui osent, en face d'une société tout entière, s'asseoir sur les genoux de leurs maris, et les enlacer de leurs bras, avec des démonstrations passionnées. On les appelle des *chattes*, par la raison qu'elles ressemblent à la race féline qui, dans ses accès

amoureux, ne connaît point de frein, et n'a ni scrupule ni décence.

CHARMES.

Expression du monde rêveur. Cette femme a *des charmes*, veut dire : cette femme a je ne sais quoi qui séduit, qui captive. —En quoi consistent les charmes d'une femme ? Dans la grâce qu'elle met à tout faire et à tout dire, dans l'abandon et la délicatesse de son esprit, dans le bon goût de sa mise ; enfin, dans les mille riens dont elle fait quelque chose. Les charmes sont le mélange heureux de la nature, de l'art et de l'esprit.

CHASTETÉ.

Continence perpétuelle. — Il n'y a plus que les religieuses, qui ont une véritable vocation pour le célibat, qui se résignent à être chastes ; et encore faut-il que leur cœur se soit détaché de ce monde en se donnant tout entier à Dieu. La chasteté, chez les femmes du monde, est une vertu de parade. Quand elles finissent par s'apercevoir qu'elles n'ont pas de sens et qu'elles

manquent de cœur, elles se font chastes et elles s'en vantent. Il n'y a pourtant pas de quoi. — Quant à la chasteté des hommes, il n'y a qu'un seul exemple connu, qui remonte aux temps bibliques : c'est l'histoire du manteau de Joseph laissé entre les mains de madame Putiphar.

CHAUFFER.

C'est en faisant l'œil qu'on arrive à *chauffer*, et chauffer conduit assez ordinairement à *faire ses frais.* Il y a presque autant de nuances dans le chauffage qu'il y a d'individualités. L'un fait de l'Antony et se livre à tous les débordements d'une passion échevelée ; l'autre fait du madrigal, et traite chaque femme comme si elle était une Lise ou une Iris. Un troisième, et celui-là n'est pas de la première jeunesse, se résume laconiquement ; il exprime dès l'abord son amour par des chiffres. Nous devons avouer, et c'est avec une douleur profonde, que ce dernier est souvent le plus favorablement écouté. Enfin, on chauffe par tous les moyens possibles, depuis la plus simple banalité jusqu'aux rafraîchisse-

ments, inclusivement. Il n'est pas donné à tout le monde de savoir appliquer avec discernement le genre de chauffage qui convient à la femme qu'on veut séduire. L'expérience est le meilleur guide. Ceux qui s'en rapportent à leur esprit se trompent souvent; car c'est une science qui varie et se modifie selon les caractères contre lesquels on lutte.

CHEMIN DE LA VERTU.

Figure usée, remplacée par *sentier de la vertu*, comme plus appropriée au besoin du siècle. Le sentier étant, de sa nature, beaucoup plus étroit que le chemin, on ne peut guère s'y engager beaucoup à la fois; et encore est-ce un sentier hérissé de ronces, où il est très difficile de marcher seule. Les femmes qui essaient de pénétrer dans ce périlleux défilé le voient, dès l'entrée, si plein d'obstacles, si embarrassé d'épines, qu'elles s'arrêtent fort empêchées, et s'égarent en cueillant des roses aux buissons d'alentour. Les jeunes filles, qui ont toujours bonne envie de suivre ce sentier, comme la ligne la plus droite

qui mène au mariage, s'y fatiguent bien vite à marcher sur ses aspérités et le trouvent bien stérile et bien monotone. Heureuses celles qui arrivent au bout sans avoir laissé quelque gaze flottante accrochée aux buissons!

CHIFFONNER UNE FEMME.

C'est dérober, à une femme qui se défend un peu, des baisers sur les épaules et sur le cou; lui prendre son peigne pour laisser tomber ses cheveux, arracher son fichu qui cache l'albâtre de sa poitrine et tenir ses mains captives pour l'empêcher de se défendre...

C..., BATTU ET CONTENT.

Molière et La Fontaine ont consacré cette formule qui, par bonheur pour les maris, est fort exagérée. Nous en supprimerons le mot *battu*. le reste nous paraissant bien suffisant. Et si l'on trouve que cette proposition est déjà un peu hardie et beaucoup immorale, nous répondrons que les hommes qui le sont. le veu-

lent bien, et qu'en conséquence ils doivent être contents de leur destinée.

CŒUR.

Le cœur est un viscère. Il est le principal agent de notre vie animale.

Comme principe de l'amour, voyez M. de Boufflers.

— *L'union des cœurs* n'est autre chose que la sympathie, le lien des âmes. Les arts d'imitation ont depuis long-temps représenté cette idée sous la figure de deux cœurs enflammés brûlant ensemble sur un autel. Cette communion de deux êtres se révèle toujours par des choses inappréciables, pleines de délicatesse.

« Quand la présence d'un amant augmente la mélancolie, quoiqu'on brûle d'envie de le voir; quand on le voit, même en son absence ; quand, en entendant prononcer son nom, on sent un tressaillement secret, et qu'on est interdite en le voyant, le corps qui frémit, le cœur qui palpite, le frissonnement qui suit, la fièvre qui continue avec redoublement s'il nous touche la

main, tout cela est de la sympathie, cet hymen des âmes. »

— *Peines de cœur.* C'est un mal très commun que les femmes incomprises ont le privilége de ressentir exagérément, et qui constitue tout l'amour. Par malheur, les grisettes, ce type joyeux de l'amour décousu, se sont prises de belle passion pour ce genre larmoyant et menacent la société d'une inondation permanente. Cette usurpation de la grisette sur le domaine sérieux a tout à fait discrédité *les peines de cœur.*

— *La paix du cœur.* C'est le cœur réduit à son rôle de muscle, c'est le cœur atrophié.

Conservez bien la paix du cœur,
Disent les mamans aux fillettes.
. . . .
Car l'amour vient sans qu'on y pense.

Voilà ce que les vieilles romances du temps passé nous racontent, mais nous opposerons à ces conseils des mères ces judicieuses réflexions : — « Les jours de celui qui n'aime point ne » sont qu'un tissu de mouvemens indifférens ; » il ne connaît pas tout l'avantage qu'il y a

» d'exister, il ignore la plus noble partie de lui-
» même ; le cœur, ce présent des dieux, est un
» trésor dont la valeur lui est cachée ; il est
» comme au milieu des biens sans en profiter,
» parce qu'il ne sait pas qu'il les possède. Mortel
» vraiment infortuné, il meurt sans avoir senti
» ce qu'il était. »

Un cœur sans amour et sans charmes,
Ce n'est, en bon français, qu'un cadavre vivant,
Une clé sans serrure, un mur sans fondement,
Une maison sans meuble, un arsenal sans armes.

—

— *Le cœur parle.* C'est l'amour qui vient de se faire jour dans un cœur. C'est une jouissance inconnue qu'on ressent, pour la première fois. Lorsqu'une jeune fille sent dans son cœur une chaleur douce, un battement fort et continu à la vue d'un homme, lorsque, pendant son absence, elle se déplaît à elle-même et s'abandonne aux rêveries, aux soupirs, et quelquefois aux larmes, c'est que *le cœur parle haut.*

CŒUR D'AMADOU.

Prompt à prendre feu au moindre contact. Cœur impressionnable que la plus légère étincelle embrase. Étincelle veut dire ici œillades ou sourires.

Dans les cœurs aussi prompts à s'enflammer, dès que le feu diminue, il s'éteint de lui-même.

CŒUR D'ARTICHAUT.

Locution populaire ; — se dit d'un homme qui aime indistinctement toutes les femmes, sans préférence, et qui garde pour chacune dans son cœur une place égale, ou plutôt qui n'aime qu'avec son imagination et ses sens, ou, mieux encore, qui n'aime pas du tout et qui use de l'amour comme d'une chose.

COHABITATION.

C'est l'association des deux sexes sous le même toit, dans la même alcôve, partageant tout. peines et plaisirs, fortune et misère, sous

une raison sociale non autorisée par la loi, mais fondée en vertu d'un sentiment réciproque.

COIFFER D'UN HOMME (Se).

Aimer d'un homme, sa figure, son esprit, son élégance, et jusqu'à ses défauts, ne pas croire à ses infidélités notoires, être aveuglée au point de ne pas voir ses perfidies, c'est ce qu'on appelle *se coiffer d'un homme.*

COIFFER SON MARI.

Placer sur le chef de son mari un fort vilain ornement, appelé vulgairement *cornes.* (*Voyez* CORNES.)

COMPROMETTANT.

Adjectif fort à la mode. C'est une qualité qu'ambitionnent les hommes à bonnes fortunes. *Compromettant* veut dire un homme qui a tout ce qu'il faut pour réussir auprès d'une femme, attendu qu'il a déjà bien des fois réussi. — « Comment, ma chère, se disent entre elles les » femmes du monde, on a vu hier dans votre

» loge M. XXX ; prenez-y garde, c'est un homme » bien *compromettant.*» Ce qui peut se traduire ainsi : M. XXX vous fait la cour et il réussira, s'il n'a déjà réussi. — Et comme ces dames se connaissent entre elles, elles prennent cela non pas pour un conseil, mais pour une méchanceté.

CONGÉDIER.

Donner congé à son amant au moyen de raisons sans appel, telles que : cancans du monde, lettres anonymes, soupçons du mari, toutes choses où l'honneur compromis joue un rôle important, et qu'on ne peut se refuser de reconnaître pleins de logique et de prudence. Ce mode de renvoi est employé généralement par les femmes bien apprises qui n'avouent jamais qu'elles ont cessé de vous aimer.

CONJUNGO (**Le**).

Du latin, d'où vient *conjoint*, époux. Il ne s'emploie que dans le style familier; au théâtre par exemple. Toutes les soubrettes de comédie

ont bien soin, avant d'engager leur cœur, de demander à leurs amoureux si c'est pour le *conjungo* ou pour la bagatelle. Le conjungo, c'est le bon motif, c'est-à-dire le *matrimonium*. (*Voyez* BON MOTIF.)

CONQUÊTE.

Substantif féminin. — Un homme se promène dans un jardin public, il assiste dans une stalle à une première représentation, il est présenté pour la première fois dans un salon; à son aspect, une dame s'écrie ou se dit à elle-même : « Il est fort bien ! » Puis elle le regarde avec intérêt, l'examine, l'étudie. Leurs yeux se rencontrent; il y a quelque chose d'affectueux dans leurs regards réciproques. Une sympathie irrésistible s'établit, une correspondance tacite a lieu, c'est une conquête qu'on a faite. Il y a des hommes privilégiés qui n'ont besoin pour faire des conquêtes que de savoir danser ou porter avec grâce un habit bien fait.

Au résumé, faire la conquête d'une femme, ce n'est pas être aimé, c'est avoir été distingué par

elle. Si, par événement, une liaison survient, elle n'est pas de longue durée. Les hommes qui font des conquêtes durables sont les hommes d'esprit, et ils sont rares.

CONSTANCE.

Substantif féminin qui a la prétention de signifier amour durable. (*Voyez* INCONSTANCE.)

—

« Une femme peut prendre en toute sûreté un Français pour amant ; jamais elle n'en sera embarrassée ; il signerait d'avance son congé. Il regarde la liberté et la franchise comme le charme de l'amour. Sans cela, un amant serait un mari. » (UN PENSEUR.)

CONVERSATION CRIMINELLE.

C'est une causerie intime de boudoir non autorisée par le code , entre deux êtres qui ne sont unis que par des doux mensonges mutuels. Ces deux mots pudiques sont une invention des légistes, qui ont voulu atténuer la crudité du

mot adultère. C'est un perfectionnement digne de notre siècle, qui tient à tout améliorer. (*Voyez* ADULTÈRE.)

COQUELUCHE DES FEMMES (C'est la).

Se dit d'un homme qui a le talent de plaire à tout le monde et que les femmes s'arrachent. On est aussi la coqueluche d'un salon. Pour être la coqueluche des femmes, il faut être célibataire; c'est la première condition. L'esprit et les agréments extérieurs joints à la fortune sont aussi indispensables. On ne gagne ce titre-là qu'après avoir fait long-temps ses preuves d'amabilité; ce qui suppose un homme de trente-cinq à quarante ans. *L'enfant chéri des belles* a beaucoup d'analogie avec *la coqueluche des femmes.* On voit souvent le ci-devant jeune homme ambitionner ce surnom d'*enfant chéri*, et n'en pas être plus enfant pour cela.

— A soixante ans, disait un jour le marquis de V., j'étais encore l'enfant chéri des dames. — Dites donc, l'enfant gâté! lui répliqua la duchesse de D***.

COQUETTE, Coquetteries.

Toute femme est coquette, ou par raffinement.
Ou par ambition, ou par tempérament.

Ces deux vers d'un célèbre poète comique, qui formulent une pensée si absolue sur le caractère léger de la plus belle moitié du genre humain, ne définissent pas la femme coquette. Nous entendons par *coquette*, la femme qui ne cherche qu'à plaire, et qui a bien soin de ne jamais engager son cœur ; qui emploie, pour arriver à son but, toutes les ressources de son esprit; qui fait mille agaceries en tous genres ; qui fait des demi-aveux avec des réticences désespérantes; qui impose des conditions si dures, en faisant des promesses si vagues, qu'on ne sait jamais à quoi s'en tenir; qui, par toutes les nuances de coquetterie qu'elle invente, vous fait passer de la joie au désespoir et vous ramène du désespoir à la joie ; qui laisse plutôt dix hommes espérer à la fois que d'en repousser un seul. La coquette n'a point de cœur; elle n'a que de la vanité. Ce sont des adorateurs qu'il

lui faut, et non un amant. Les coquettes sont la peste des salons; leur manie de rapporter tout à elles, et de s'accaparer toutes les louanges, toutes les flatteries, rend monotone la conversation, suspend la gaîté, arrête l'essor de toutes choses, car il faut qu'il n'y ait des yeux que pour elles. Mieux vaut cent fois une Phryné qu'une coquette.

CORNES.

Ornement disgracieux propre à parer le front des hommes mariés, généralement porté. Ce sont toujours les femmes qui font ce présent à leurs maris par l'entremise d'un jeune homme, appelé assez ordinairement Arthur. Cette sorte de coiffure, qui n'est pas apparente, et qui ne gêne pas celui qui la porte, restera long-temps de mode, attendu que la légèreté des femmes en fait tous les frais.

CORSET.

Espèce d'étui dans lequel les femmes ont la coupable habitude d'insérer leur taille; amorce

séduisante faite de coton du haut en bas et préparée pour emprisonner des trésors trop souvent absents. Le corset est une abominable invention de l'orthopédie, au moyen de laquelle les femmes contrefaites semblent des Vénus, et qui compromet celles qui ont les formes pures, telles que le veut la statuaire. Cette muraille de baleines et ce busc en fer empêchent toute désinvolture, toute souplesse ; nos femmes ont toujours l'air de ces bustes de cire qu'on voit aux vitres des coiffeurs. Bienheureuses celles qui n'abrègent pas leur vie en se torturant la taille pour paraître sveltes. Il y en a malheureusement beaucoup qui achètent cette satisfaction passagère par des souffrances de chaque jour. — Le corset n'a de charmes que pour l'amant qui le délace, en admettant que l'amante soit une Vénus de bon aloi.

COUP DE CANIF DANS LE CONTRAT.

Du style familier. Signifie infidélité commise par l'épouse ou l'amante. Il faut supposer qu'entre deux êtres que le mariage ou l'amour a réu-

nis il y a eu un contrat, bien qu'il fût plus rationnel de supposer ce contrat dans le seul cas de mariage ; mais, par le temps qui court, on confond volontiers le légitime et l'illégitime. On suppose, dis-je, qu'un amour en dehors du ménage, aussi bien qu'un écart en dehors d'une liaison d'amoureux, est une déchirure produite par un canif lancé au travers d'un contrat. Le canif est pris ici pour l'instrument tranchant qui délie tous les nœuds. Vous entendez souvent dans le monde cette phrase : *C'est une charmante femme, qui donne de temps en temps des coups de canif dans le contrat.*

COUREUR D'AVENTURES.

Homme à bonnes fortunes allant de la blonde à la brune, et de la brune à la châtaine, de la femme mariée aux filles vierges, de la grande dame à la femme de chambre, de l'actrice à la dévote, sans s'inquiéter des maris, des pères, des cousins, des bienfaiteurs, des amants et des confesseurs ; à l'épreuve du vent, de la pluie, des coups de bâton et des coups d'épée.

COURIR LA PRETENTAINE.

Courir çà et là, disent les dictionnaires; mais nous pensons qu'il faut ajouter : Avec des femmes. Cette expression, qui est un reproche que nos mères adressent d'ordinaire à leurs fils qui s'émancipent, implique la présence du sexe dans les pérégrinations de l'enfant.

COURTISER.

Faire la cour sans amour. Les hommes légers, qui savent se contenir, et qui n'engagent jamais leur cœur, usent de ce procédé. Ils *courtisent* dans le seul but de plaire et d'être heureux un jour, s'ils ont su persuader. Dans le cas contraire, ils se retirent sans regrets. Ces hommes-là, ils sont nombreux, traitent l'amour comme un passe-temps; aussi voudraient-ils voir le dénouement dès le premier soir. Ils prétendent que la vie est si courte, que les préliminaires sont des instants perdus. Voilà ce qui a fait, de nos jours, d'une passion noble une passion subalterne. Ce n'est pas l'amour, comme on l'a

dit, qui perd les hommes et qui prive la société de ces brillants esprits qui pourraient en faire l'ornement, c'est leur manière de le faire.

COURTISANE.

Nous devons les courtisanes à la Grèce antique. Le législateur Solon fut le premier, en Grèce, qui, par ses lois, donna la liberté aux femmes, aux dépens de leur pudeur, de pourvoir aux besoins de leur vie.

Elles ont, depuis Solon, singulièrement usé de la permission; la statistique de M. Parent Duchâtelet en est l'effrayante preuve.

Comment définir la courtisane?

Nous citons des poètes :

... C'est une femme au sentiment fugace,
Qui sans remords se livre au dernier qui l'agace.
(JEAN GUICHARD.)

Et qui n'a pas le temps de nouer sa ceinture
Entre l'amant du jour et celui de la nuit.
(ALFRED DE MUSSET.)

CRISES DE NERFS.

Manière d'aimer de certaines femmes. Scène tragique à l'effet d'obtenir ou de refuser quel-

que chose, selon le personnage ; opération fatigante qui demande une organisation vigoureuse et nécessite une étude approfondie de l'art de se contrefaire.

CRUELLE.

Les femmes cruelles, c'est-à-dire les femmes qui résistent toujours, sont celles qui n'aiment pas. Les femmes qui jouent la cruauté sont des coquettes qu'il faut bien se garder d'approcher. Quant aux femmes vertueuses, elles n'ont pas la peine d'être cruelles ; elles ont su écarter d'elles des démonstrations qui auraient pu, dans un instant donné, compromettre leur honneur, car elles sont faibles. Si elles ne transgressent jamais leurs devoirs, ce n'est pas parce qu'elles ont été cruelles : c'est parce qu'elles ont été vertueuses ; — et il y en a beaucoup plus qu'on ne pense.

Le vers de Boileau :

Jamais surintendant ne trouva de cruelles,

est donc injuste, s'il n'est grossier. Nous avons assez bonne opinion des femmes pour croire que l'or n'est pas toujours le mobile des pas-

sions féminines. C'est, au contraire, dans le cœur des femmes que se sont réfugiés, dans ce temps d'égoïsme, le dévoûment et le désintéressement.

D

DÉCEPTION.

Attente trompée. — On espère un amour plein de dévoûment; on croit à une âme noble et généreuse; ce n'est qu'un instant d'ivresse ou le calcul d'une âme vénale. La jeunesse dorée a remplacé ce mot *déception*, qu'on trouvait trop prétentieux, par *flouerie*, qui est à la portée de tout le monde.

Voici l'histoire d'un poète victime d'une grande dame et d'une amère déception :

. . . .
Mais si j'ai raconté plus d'un bonheur insigne,
Si l'on croit que l'amour n'a jamais eu pour moi
Que les charmes secrets d'une sincère foi,
On se trompe. Voici ma confidence entière.
Je viens d'être amoureux et trompé. — Mais trompé
A ravir ! — Demandez plutôt à ma portière :
C'est elle qui m'a dit que j'étais attrapé !
— Pendant un mois entier de longues insomnies,
Après avoir chanté comme un doux rossignol,

La nuit, sous son balcon, mes douleurs infinies,
Et semé dans les airs mon amour d'Espagnol ;
Après avoir ouï les douces harmonies
De sa voix qui disait des chants heureux du cœur ;
Après avoir été son amant, son idole,
Son âme, son trésor, son unique bonheur,
Tout ce que peut trouver de suave parole
Le cœur qui veut parler de sa passion folle ;
Elle a tout renié ; car ce matin, tout bas,
Elle m'a dit : Monsieur, je ne vous connais pas !
— Ma portière l'avait prédit. — C'est une flamme
Trop vive pour durer, disait-elle toujours ;
Monsieur, cet amour-là n'aura pas de vieux jours.
— Elle avait bien raison ; — car cette chaste dame,
Modèle de candeur, type de pureté,
Elle a tout renié, même la volupté !
L'ingrate ! elle a raillé ce dévoûment de l'âme,
Elle a tué d'un coup mon amour, pauvre fleur
Qui s'épanouissait !... — Pardonnez-moi, madame,
D'avoir pu croire un jour que vous aviez un cœur.
—Bon ! voilà les grands mots qui naissent sous ma plume,
Des lieux communs grossiers, des cris de désespoir.
—Vous avez tort, mon cœur !—Il fait froid, je m'enrhume.
Or, je vous dis à vous, comme à l'amour : Bonsoir !

DÉCLARATION.

Ce mot, du genre bourgeois, a la prétention de vouloir dire qu'un amour comprimé se déclare. Il était de mise au siècle dernier, où tout se faisait régulièrement et méthodiquement,

même l'amour. Tout gentilhomme, pour se faire aimer, devait avoir fait sa déclaration, et jamais une femme ne se compromettait avant de l'avoir reçue dans des termes positifs. On ne connaissait pas le demi-aveu, qu'a créé notre époque. La déclaration orale était la consécration d'une passion long-temps contenue dans des bornes respectueuses. Aujourd'hui on les écrit en prose ou en vers, attendu que l'éloquence de la plume, quoique moins persuasive que la parole, sert merveilleusement les amants timides et les imbéciles. Le plus niais sait écrire son amour, et souvent il ne saurait pas le dire; car c'est une grande science que peu de gens possèdent que de savoir parler aux femmes.

Nous donnons un modèle de déclaration rimée:

On vous a dit souvent, madame,
Qu'on vous aimait d'un amour pur,
Et qu'on sacrifierait son âme
Pour un de vos regards d'azur.
Propos menteurs, fausse promesse :
Ils donnent ce qui n'est qu'à Dieu.
Moi, pour un seul mot de tendresse,
Pour un de vos regards de feu,
Je vous promets ce qu'un poète
Donne dans ses jours de bonheur :

Pour ne penser qu'à vous, ma tête,
Et pour n'aimer que vous, mon cœur!

Ce mot, que le commerce, la procédure et la politique emploient pour leurs besoins, ne doit plus figurer dans le lexique de l'amour. Nous déclarons que nous le destituons, et nous proposons de le remplacer par : *révélation d'amour.*

DÉESSE.

Expression élégante, usitée dans le grand monde, pour dire ma maîtresse. On a compris le besoin de remplacer par ce mot, *ma déesse,* la vulgarité de cet ancien mot : *ma maîtresse,* qui était tout à fait dépourvu de grâce et qui ne disait pas un mot du culte qu'on voue à la femme qu'on aime. La province devrait bien adopter cette expression et supprimer cet abominable pronom *la* qu'on place devant tous les noms, même les plus purs. *Ma déesse!* On comprend aisément qu'il est question d'une femme qu'on adore, d'une idole. Et puis, ce mot a une désinvolture charmante; de plus, il appartient à la fable, ce qui, de nos jours, le rend précieux et caractéristique en fait d'amour.

DÉLICES.

Substantif féminin pluriel. Ivresse momentanée ; ravissement causé par des jouissances délicates et pleines de fraîcheur. On nous permettra de ne pas entrer dans de plus longs détails ; la morale nous en fait un devoir. Ce mot est de ceux qu'il faut tenir enveloppé sous une gaze ; et puis, nous l'avouons, les expressions nous manquent pour de pareilles définitions. (*Voyez* VOLUPTÉ.)

DÉLIRE.

C'est de l'amour au superlatif, une surexcitation du cerveau très dangereuse, qui engendre les idées les plus extravagantes, et qui vous rend capable des plus sublimes dévoûments comme des plus grandes folies. Le délire du cœur est l'amour sans limite ; le délire des sens est l'amour sans frein. Cette apogée de la passion est d'ordinaire voisine du désenchantement, et il est impossible qu'une exaltation, qui tient plutôt du cerveau que du cœur, puisse se main-

tenir long-temps dans ces régions idéales. Il suffit d'un souffle pour éteindre un feu pareil. — Nous conseillons aux femmes de se défier des amants qui ont le délire. Il y a des maisons de santé pour cette espèce de fous.

DEMI-JOUR.

Lumière incertaine très propice aux amours et à la volupté. Les femmes raffinées, comme les femmes pudiques, ne font de véritables aveux, et ne témoignent avec abandon leur amour que dans le *demi-jour*. Celles qui font leur existence de la volupté vivent perpétuellement dans le *demi-jour*. Dans la journée, leur chambre à coucher ne reçoit les rayons du soleil qu'à travers un rempart de rideaux de soie et de mousseline qui ne laissent pénétrer qu'un jour douteux dans une atmosphère tiède et parfumée. Pendant la nuit, c'est une lampe d'albâtre, suspendue au plafond, qui projette une lueur pâle au moyen de laquelle on ne peut qu'entrevoir les objets. Le *demi-jour* porte à la rêverie, et la rêverie conduit à l'amour. — Le grand jour n'est

favorable à rien. On ne voit pour ainsi dire que les imperfections; et puis il est difficile de se recueillir devant un grand horizon. Les poètes ne parlent jamais plus éloquemment des grandeurs et des beautés de la nature que lorsqu'ils sont enfermés dans leur chambre de huit pieds carrés. — L'amour aussi a besoin d'être bien clos dans un étroit espace; il a surtout besoin du *demi-jour.*

DEMI-VERTU.

Dans les temps fabuleux, on comptait dans l'olympe bon nombre de demi-dieux. Dans nos temps historiques, il y a une foule de demi-vertus, toutes faibles mortelles, très dignes de figurer dans un olympe païen, à côté de Vénus.

On entend par demi-vertu une femme demi-corrompue qui ne sait pas se contenter d'un seul amant, et dont la conduite est un peu irrégulière à l'endroit des passions.

DÉMON (C'est un).

Se dit d'une femme. Quelquefois pris en bonne part par l'amant, mais le plus souvent sérieusement employé par le mari, qui ne dit pas : *C'est un*, mais bien, *c'est le démon.* Cette métaphore est très usitée, et, depuis que la femme est créée, elle est prise pour le diable. On l'appelle *satan femelle*, le *diable en jupons*, etc.

Un proverbe allemand, très irrévérencieux vis-à-vis de la plus belle moitié du genre humain, dit :

« Que le moine et la femme sont les deux griffes de Satan. »

DÉSAIMER.

Cesser d'aimer. Ce mot, qui a malheureusement vieilli, est très expressif et ne manque pas d'une certaine poésie. Il ne veut pas dire précisément *n'aimer plus*; il peint l'instant de la réaction, alors qu'on commence à être las et qu'on cherche à remplacer dans son cœur l'amour qui passe par un sentiment d'amitié fra-

ternelle ; quand on cherche à se persuader que l'objet qu'on délaisse est cependant digne d'être aimé ; quand, enfin, on ne sent plus naître de désirs et qu'on s'endort maritalement à ses côtés.

DÉSESPOIR D'AMOUR.

Chagrin extrême qui ne se manifeste que par des cris et des sanglots. — Il y a deux cas de désespoir amoureux : le premier, alors qu'on ne peut obtenir l'objet qu'on désire ; le second, lorsqu'on perd l'objet aimé. Le premier est une comédie, le second une tragédie. — Vous aimez une femme avec passion, et cependant elle ne fait aucune attention à votre amour. Vous peignez avec des paroles de flamme cette ardeur qui vous brûle et que vous ressentez ; elle y est insensible. Que faire ? Désespéré, vous divaguez pendant une heure, et vous parlez, avec des larmes dans la voix, de suicide ! Oh ! alors, elle n'a plus rien à refuser devant un pareil désespoir. C'est le premier cas. — Vous avez pour compagne une femme dont vous êtes tendrement aimé et

dont vous avez fait votre seule joie, votre seul bonheur. La mort vous l'enlève ; — un chagrin violent et profond s'empare de vous ; il dégénère en folie ; vous devenez comme Orphée appelant Eurydice ; vous redemandez votre femme à la terre, à l'espace, au monde, à Dieu ; vous êtes en proie au plus légitime désespoir. Deuxième cas. — Le désespoir premier cas, étant devenu fort à la mode, a fait beaucoup de tort au désespoir deuxième cas. On joue si bien cette comédie aujourd'hui, que les femmes ont beaucoup de peine à distinguer le vrai du faux.

DÉSILLUSION.

Une réalité triste après un beau rêve, ordinairement précédée *d'amère* ; songes évanouis, chute d'un monde idéal dans une sphère positive et pleine de déboires. C'est le théâtre vu par derrière, l'amour qui s'enfuit sur un nuage tiré par une corde à puits.

DÉSIR.

Désir de fille est un feu qui dévore,
Désir de nonne est cent fois pis encore.

La fable antique nous a laissé une figure d'oiseau qui renaît de ses cendres, qui pourrait bien représenter le désir. En effet, qu'est-ce que le désir, sinon un feu qui nous brûle incessamment et qui semble se ranimer dès qu'on cherche à l'éteindre ? Le désir ne serait-il pas ce sentiment qu'on appelle amour, cette curiosité naturelle et irrésistible qui vous pousse à chercher des sensations inconnues ? Et, si nous entrons plus avant dans cette analyse du désir, ne craignons-nous pas de renverser d'importantes, et surtout de rassurantes théories sur l'amour ? Mais qu'importe ! la vérité avant tout. Supposez une femme, le but de vos rêves, l'idéal de vos espérances, dont vous avez fait une idole, que vous désirez de toutes les forces de votre âme, et pour laquelle vous braverez toutes convenances, toute retenue, toutes lois, que vous aimez, enfin, comme Abeilard aimait Héloïse. Cette femme, de son côté, vous aime avec crainte, avec pudeur, avec ivresse ; mais quand, après s'être long-temps contenue, après avoir fait un appel à la raison, aux devoirs, aux liens de la famille,

elle vient à vous, obéissant à je ne sais quelle tyrannique impulsion, et cède à vos désirs, que vous apporte le lendemain? Un amour tombé des hautes régions. Il n'en est pas moins profond et vrai ; mais il est dépouillé de son exaltation, privé de cette étincelle qui lui donnait la vie ; il prend un autre caractère : ce n'est plus qu'un ange aux ailes pliées qui rêve au lieu de chanter vers le ciel. Qu'est-il arrivé? Le rêve est devenu une réalité, et voilà que bientôt le désir impérissable reparaît et vous pousse de nouveau vers une route inconnue. On aime encore d'un amour tendre cette femme qui s'est sacrifiée pour vous; mais on en désire une autre avec elle. Nous croyons, nous, que c'est le même amour qui se continue en changeant de forme... car on n'a qu'un seul amour dans sa vie. — Les femmes trompées pourront au moins trouver une consolation dans ces paroles.

DEVANT M. LE MAIRE.

Signifie union légitime, en vertu des art. 213-214 du Code civil, que ce magistrat est tenu de

lire aux époux avant le oui fatal qui vous enchaîne pour la vie. Depuis que le mot épouser ne signifie pas invariablement prendre une femme selon la loi, on ajoute : *Devant M. le maire.* Cette formule, à l'usage de la grisette vertueuse, est la seule pensée qu'elle caresse jusqu'à l'âge de vingt-deux ans. Quand le rêve, arrivé à ce terme, n'a pas pris une forme humaine, on consent en soupirant à se marier pour six mois ou un an, selon ses sympathies.

DEVOIRS.

Les devoirs de la femme sont définis par le Code civil ; mais dans ce siècle ergoteur, ces dames se sont livrées à tant d'interprétations de la loi, qu'elles ont fini par trouver le moyen de l'éluder.

Du reste, comme le dit Montaigne, « il n'en » est pas à douzaines, et notamment aux deb- » voirs du mariage ; car c'est un marché plein » d'espineuses circonstances, qu'il est malaysé » que la volonté d'une femme s'y maintienne » entière long-temps. »

On comprendra facilement cela quand on saura que *devoirs* signifient *vertu*.

DÉVOUMENT.

Substantif masculin, extrêmement prodigué par l'un et l'autre sexe, mais que les hommes ne mettent guère en pratique. Ce noble sentiment de l'âme est aujourd'hui le partage des femmes.

Il n'est pas rare d'en trouver qui font le sacrifice de leur vie par amour ; l'histoire est pleine de ces traits de dévoûment sublime. La femme de Sénèque préféra mourir que de survivre à son époux, à qui Néron faisait ouvrir les veines. C'était pourtant une jeune et belle femme qui avait épousé un vieillard. Il est vrai qu'elle était romaine !

L'histoire ajoute que Néron eut pitié de voir une femme si belle mourir victime d'un si grand dévoûment, et qu'il envoya lui faire rattacher ses plaies. Après, elle vécut très honorablement veuve.

DIAMANTS.

Moyen de séduction beaucoup plus puissant que le cachemire, attendu que la valeur de l'objet est plus appréciable. C'est la seule pierre précieuse qu'on puisse décemment porter sans paraître provinciale.

DISCRÉTION.

Être discret, c'est savoir garder un secret. C'est pour les amoureux une des plus grandes anomalies que la nature ait imaginée par rapport à la légèreté de l'espèce humaine. La discrétion est au cœur humain ce que la pierre philosophale est à la chimie. Les personnes les mieux organisées, les mieux prédisposées ne peuvent pas garder un secret d'amour. Il semble que ce bonheur qu'il faut cacher, ne serait pas complet s'il n'avait un confident ; car il n'est pas un amoureux, jeune ou vieux, qui ne sente le besoin de parler de son amour. Le cœur est si plein, si oppressé, qu'il a besoin de s'épancher. Il y a dans la tête tant d'idées qui se ren-

contrent, se croisent et se heurtent, que c'est une nécessité que de les communiquer à quelqu'un. Il ne suffit pas à un cœur ardent et à une tête exaltée par l'amour de faire parler son cœur en face de celle qu'il aime, il faut qu'il exhale son amour dans le sein d'un ami. On le dirait plutôt à l'air qu'on respire, aux nuages qui passent, aux étoiles qui brillent, aux fleurs qui se balancent, que de le laisser enseveli dans le fond de son cœur. Cela donne un prix inestimable à l'amour ; et dans ces confidences, on est despote, on veut vous faire aimer celle qu'on aime, on veut vous la faire trouver belle. On livre les secrets de sa vie intime, et cependant on a la meilleure volonté du monde de ne pas compromettre cette femme qui vous a donné son cœur, et qui a fait pour vous tant de sacrifices.

Les femmes qui ne savent pas garder le secret des autres possèdent la faculté de garder le leur, du moins en paroles. Mais c'est par les actions qu'elles se trahissent. La passion, qui souvent les emporte au delà des convenances que la société a réglées, leur fait commettre des im-

prudences qui les perdent. Si la bouche nie, c'est le visage qui avoue ; ce sont des signes, des gestes, des riens imperceptibles. Avec tout cet empire qu'elle a sur elle-même, la femme est plus mauvaise gardienne de sa réputation que qui que ce soit.

DIVORCE.

Le divorce est une loi qu'il faut établir au nom de la morale ; si elle dissout quelques liens épars, elle rétablit l'harmonie générale, elle est la garantie du bonheur des ménages, elle est la sauvegarde de l'honneur des maris.

On lit dans les *Lois* de Platon :

« Si le mari et la femme ne s'accordaient point ensemble, à cause de l'incompatibilité de leurs humeurs, dix gardiens des lois et autant de femmes choisies entre celles qui ont inspection sur les mariages, seront chargés d'accommoder ces différends par leur intervention bienveillante ; s'ils viennent à bout de les réconcilier, ce qu'ils ont réglé tiendra. Mais si les esprits étaient trop aigris, ils penseront sérieusement à unir chacun

des conjoints avec une autre personne. Et comme il y a apparence que ces querelles viennent d'un caractère peu endurant de part et d'autre, ils tâcheront de les assortir avec des mœurs plus paisibles et plus douces. Si les époux, entre qui de pareils différends seraient survenus, n'avaient point d'enfants, ou en avaient peu, on aura aussi égard à ce point dans les nouvelles unions qu'on formera. S'ils ont un nombre d'enfants suffisant, dans la séparation des conjoints et leur union avec d'autres, on se proposera uniquement que les nouveaux époux puissent parvenir ensemble à la vieillesse dans une déférence mutuelle. »

Le divorce est rationnel; mais puisqu'on l'a rayé de nos Codes, ne pourrait-on le remplacer par un mariage à bail, avec la facilité de rompre ou de renouveler de trois en trois années? Une dot serait assurée aux enfans nés, prise sur les biens des deux conjoints. Les antipathies qui enfantent l'adultère prendraient patience, et la morale y gagnerait.

DOT.

Platon, que nous avons cité plus haut, ne veut pas qu'on donne une dot à la fille qu'on marie. Le législateur prévoyait, il y a quelques mille ans, que le mariage deviendrait une spéculation, si la femme était ainsi regardée comme une marchandise difficile à placer et qui avait besoin d'offrir une prime pour se faire agréer de l'acheteur. Il ne lisait que trop bien dans l'avenir. Aujourd'hui, c'est une dot et non une femme qu'on épouse. Le mariage d'amour est devenu le partage de ceux qui ne possèdent rien.

DRAGON DE VERTU.

Se dit d'une femme vertueuse, inexpugnable, et qui se défend *unguibus et rostro.* Pourquoi le mot *dragon?* La femme emprunterait-elle au soldat de cette arme son courage invincible, ou bien au dragon de la fable sa férocité? (Pour la solution, *voyez* LUCRÈCE.)

E

ÉBAUCHER.

Se dit d'une conquête.

Ce mot, qui semblait du domaine exclusif de la peinture, s'est inféodé dans la langue du cœur, où depuis quelque temps il occupe une honorable place. Les hommes à bonnes fortunes, qui tiennent à l'originalité en même temps qu'à l'élégance du langage, disent aujourd'hui : *C'est une femme que j'ébauche.* Cette expression a quelque chose de la fatuité byronienne, elle est impertinente et aristocratique. Ébaucher une femme! Que de choses renfermées dans cette expression! Quoi de plus étrange, de plus vague, de plus fugitif, de plus inénarrable que les préliminaires de l'amour? Qui osera entreprendre le récit de ces mille riens qui vous entraînent souvent au delà des choses possibles. Que ne trouve-t-on pas dans l'*ébauche?* N'est-ce pas l'amour, n'est-ce pas le bonheur? — C'est tout cela, puisque c'est l'espérance. *Ébaucher*, c'est

espérer. Quelle source intarissable d'émotions dans cette alternative d'un regard ou d'un sourire! Comme le cœur est délicieusement comprimé! Comme on aspire avec ivresse toutes les paroles de l'objet aimé! quelle douce mélodie que sa voix! Comme on laisse son âme passer tout entière dans l'âme de cette femme qu'on aime! Comme on est empressé, tendre, éloquent dans ces momens *d'ébauche!* Comme on aime sincèrement!

Que si l'on nous demande en quoi consiste ce mode *d'ébaucher une femme*, nous répondrons que chacun a sa manière, attendu que chacun doit, avant de se risquer à l'*ébauche*, étudier le caractère ou le tempérament de la femme à laquelle il s'adresse. Il n'y a donc point de règle absolue. Les hommes qui aiment pour la première fois, les timides, se servent des yeux; ceux qui ont passé leur premier amour, les aguerris, se servent immodérément de l'épître, moyen très probable de succès; ceux enfin qui en sont à l'amour mûri par la réflexion, les roués, *n'ébauchent* qu'au moyen de la parole.

Nous ne classerons pas les hommes de cinquante ans, les caducs, qui emploient, pour *ébaucher*, les cadeaux et les meubles.

Maintenant, qu'il nous soit permis de donner un conseil à nos dames : si vous voulez être aimées sincèrement, restez-en à l'*ébauche*. Il y a toujours dans ces amours commencées quelque chose de chaste et de primesautier que rien ne peut effacer du cœur, n'y trouvât-on que le souvenir de la résistance ! Le regret qui accompagne d'ordinaire toutes les passions évanouies n'existe pas. C'est une des joies de la conscience qui relève le plus une femme à ses propres yeux. — C'est ce que nous appelons de la vertu.

ÉCONDUIRE (**Conduire dehors**).

Terme poli employé par les femmes du monde pour *congédier*. On éconduit un amoureux qui devient compromettant ou indiscret. — Madame est partie pour la campagne, dit la femme de chambre à l'indiscret qui se présente ; madame a sa migraine et ne peut recevoir, lui dit-on s'il s'obstine ; enfin, s'il y met de l'opiniâtreté, la

dame lui envoie sa carte de visite avec ces trois lettres *P. P.C. pour prendre congé;* ou, en d'autres termes : « ne revenez que lorsqu'on vous appellera. » Voilà ce qu'on appelle *éconduire.* Nous avons connu, il y a une dizaine d'années, une charmante actrice des Variétés, qui éconduisait ses amants d'une façon fort originale. — Pour nous éviter à l'un et à l'autre, disait-elle, une scène de reproches et d'injures, quand je serai lasse de toi, je ferai sur ma porte une croix avec du charbon; tu sauras, avant de tirer le cordon de la sonnette, qu'il ne faut plus franchir le seuil de ma porte, sous peine de rencontrer le nouvel heureux. Les mauvaises langues qui demeuraient dans sa maison ont prétendu que la croix restait en permanence.

ÉLOQUENCE.

Madame Sand dit quelque part : « Les amants ne sont pas éloquents à la manière des rhéteurs; leur parole écrite n'a jamais rien signifié que pour ceux auxquels elle s'adresse. » Nous ajouterons que rien n'est prosaïque comme l'amour

profond; mais, en revanche, rien n'est poétique comme l'amour qu'on feint d'éprouver. Toutes ces démonstrations puisent leur éloquence, soit dans la gêne où le cœur se trouve, soit dans la liberté où l'esprit s'exerce. L'éloquence la plus vraie est de dire ce qu'on sent. Le cœur, quand il parle sincèrement, emploie, bonnes ou mauvaises, des paroles qui représentent son idée et qui sont toujours trouvées sublimes par la personne qui les écoute.

EMBRASSER.

Entourer avec les bras; et, par corruption, donner des baisers. Cette dernière acception, fort usitée, est un gallicisme. Il faut dire : *baiser* le front, la main, la joue, et non *embrasser*.

ENAMOURER (S').

Se prendre d'amour. Cette expression, qui a vieilli, est pleine de fraîcheur et de grâce. Elle n'est guère employée que par les douairières du faubourg Saint-Germain, dernière trace d'une

siècle galant, poudré, libertin et dévot. Ce mot. qui sent son Dorat d'une lieue, n'en est pas moins d'une suavité toute poétique. Exemple : » La pauvre petite s'énamoura si fort qu'elle en mourut ; et quand on songe qu'elle ne put jamais se passer sa fantaisie, cela fend le cœur. Mourir vierge à vingt-un ans, c'est jouer de malheur ! »

ENCHAINER.

Faire d'un amant un esclave ; le garder par cet ascendant secret qu'on exerce sur lui ou par la puissance de ses charmes, c'est l'enchaîner ; et cela s'appelle une chaîne de fleurs. Mais, comme tout n'est pas rose dans la vie, il y a aussi la chaîne de fer ou *le boulet conjugal.*

Les chaînes, qu'elles soient de fleurs ou de fer, se gardent toute la vie. On a beau vouloir s'en débarrasser, elles pèsent sur vous et vous tiennent cloué à la même place.

SONNET.

Jamais, quand j'ai douté, vous n'avez dit : Espère,
Et de mon cœur troublé n'avez calmé l'effroi.
Quand j'ai bu la douleur dans une coupe amère,
Jamais vous n'avez dit : Je veux boire avec toi.

Pour vous, quand l'avenir apparaissait prospère,
Jamais vous n'avez dit : Oh ! partage avec moi !
Jamais je n'entendis cette sainte prière
Que l'amante murmure en ses heures de foi.

Mon cœur voudrait verser le trop plein de sa haine,
Une invisible main à vos pieds me ramène.
A vous aimer pourtant j'ai déjà bien souffert !

Désespoir ! je voudrais pouvoir briser ma chaîne.
Vains efforts ! cet amour qui me fait tant de peine
A ma vie est rivé par un anneau de fer.

ENFLAMMER (S').

Devenir subitement amoureux, avoir été touché comme par une étincelle électrique. — Quand cet enthousiasme dure, l'amour devient sublime. C'est ce qui donne le génie aux poètes, dit Properce.

Ingenium nobis ipsa puella facit.

(*Voyez* PRENDRE FEU.)

ENIVREMENT.

C'est un des effets de la volupté ; c'est la raison qui s'abolit, vaincue par les sens ; c'est ce moment suprême de l'extase, où, les yeux demiclos et la bouche entr'ouverte, appelant les

baisers, on tombe d'accablement sur un sein ami.

ENGEOLEUR.

Substantif champêtre, exprimant l'homme à bonnes fortunes, villageois. C'est le privilége du coq du village, d'engeoler toutes les filles. L'action d'engeoler n'implique pas la séduction, elle ne consiste qu'à faire de belles promesses avec de belles paroles.

ENLÈVEMENT.

Façon illégale de faire l'amour, loin du mari jaloux.

L'enlèvement est l'apogée d'une passion qui foule aux pieds tous les liens sociaux. Ce moyen extrême n'est employé que par les femmes du grand monde. Règle générale : pour se permettre d'enlever une femme, il faut avoir au moins quarante mille francs de rente.

ENSORCELER.

Enflammer d'amour une pauvre imagination au moyen d'un prétendu sortilége, qui n'est

autre que le regard, le sourire ou quelque chose d'aussi tendre. On dit : ses charmes *l'ont ensorcelé*, ce qui équivaut à : *lui ont fait perdre la tête.*

ENTRAINEMENT.

Élan du cœur vers l'objet aimé, amour sans calcul, plein d'abnégation et de dévoûment. Chez les femmes, l'entraînement est naturel ; chez les hommes, c'est ordinairement une leçon apprise. Cela vient de ce que les ravissements qu'il cause ôtent à la femme la faculté de penser, pour ne lui laisser que celle de sentir, et qu'ils ne peuvent ôter à l'homme sa pensée, même au milieu des joies les plus enivrantes.

ENTREPRENANT.

Se dit d'un homme audacieux, presque effronté, qui risque beaucoup pour obtenir le peu qu'il désire ; qui ne recule devant aucun péril pour arriver à son but ; qui brave les maris et se moque des amants ; qui emploie des ruses qui étonnent ; qui fait d'agréables surprises et quelquefois des coups de tête qu'on a l'indulgence de

trouver piquants tous bas, quand on les blâme tout haut.

Les uns se servent du mari pour remettre leurs lettres d'amour; les autres font porter leurs bouquets par l'amant; d'autres enfin séduisent les femmes de chambre et corrompent les laquais, passent les nuits sous les fenêtres, quand ils ne les passent pas sur le balcon ou dans les armoires. Les femmes, quel que soit le degré de résistance qu'elles opposent, sont toujours flattées de savoir qu'on risque de se faire tuer pour elles.

ENTRETENUE (Femme).

Il y a dans l'espèce un nombre infini de variétés, depuis la noble dame jusqu'à la plus humble grisette. Mais cette qualification, quel que soit le rang qu'occupe la femme, ne doit être employée qu'avec la plus grande réserve. La femme entretenue n'est pas la lorette qui reçoit de toutes les mains; il ne faut pas s'y tromper. Elle occupe dans la hiérarchie sociale un rang beaucoup plus élevé, car elle n'appartient qu'à

un seul homme et ne doit recevoir des bienfaits que de lui. C'est pour ainsi dire un mariage tacite entre le bienfaiteur et l'obligée, une vie commune que le chef solde d'avance tous les 1er de chaque mois. Les femmes entretenues sont presque *comme il faut*, et il n'est pas rare d'en trouver qui se privent d'amant, dans l'espoir lointain d'un mariage légal, digne récompense des privations qu'elles s'imposent.

Depuis que le luxe effréné de la toilette et de l'ameublement a rendu les femmes si exigeantes, les entreteneurs se perdent, et le règne des lorettes, c'est-à-dire des femmes au jour le jour, s'établit.

ÉPERDUMENT.

Adverbe, dernier terme de la passion. *Je t'aime éperdument* veut dire : Je ne sais pas comment je t'aime. — *Passionnément*, *furieusement*, *violemment* et autres adverbes de même force, ne valent pas *éperdument*.

ÉPROUVETTES.

Quand on ne cherche qu'à se plaire,
Quand ensemble on n'est point distrait,
Quand d'un esprit tendre et discret
Partout l'un à l'autre on défère,
Quand on n'eut jamais de secret
Dont on se soit fait un mystère,
Quand on se cherche sans affaire,
Quand on se quitte avec regret,
Quand, prenant plaisir à s'écrire,
On en dit plus qu'on n'en doit dire
Et beaucoup moins qu'on ne voudroit,
Qu'appelez-vous cela, la belle?
— A mon avis, cela s'appelle
Aimer beaucoup plus qu'on ne croit.

ESCLAVAGE.

L'esclavage en amour est le moment le plus doux de la vie ; c'est cette heure suprême où l'on se laisse vivre par l'amour, où l'âme perd sa raison d'être et se confond avec une autre âme; c'est cette période pendant laquelle la chaîne est de fleurs, et la volonté de l'amante une loi à laquelle on obéit sans le savoir et avec joie.

Pétrarque reconnaît que c'est de l'amour

qu'il tient sa gloire, et que s'il n'eût point été l'esclave de la belle Laure, il n'eût jamais été qu'un homme vulgaire.

ESPÉRANCE, Espérances.

Quand la boîte de Pandore fut ouverte et que tous les maux en furent sortis, on trouva dans le fond l'espérance, ce palladium sur lequel s'appuient toutes les croyances des hommes, le premier et le dernier terme de toutes les philosophies, le but de nos pensées, la fin de nos rêves. Espérer, c'est plus que jouir, dit-on ; et pourtant nous voulons aller toujours au delà, et nous ne savons pas nous contenter de l'espérance.

En amour, on désire toujours, on ne sait pas se borner *aux espérances* que donne la femme qu'on recherche. Il est vrai qu'elles sont bien souvent trompeuses, et que cet Éden qu'elle vous montre n'est souvent qu'un ravissant mensonge.

Les femmes qui vous *permettent d'espérer*, c'est le mot consacré, n'ont pour vous, en gé-

néral, aucun penchant, et n'ont pas, alors qu'elles le disent, l'envie de vous céder jamais; mais elles vous redoutent, elles ont une bonne raison pour se défier de vous, et, par cette séduisante amorce, elles essaient d'atténuer le mal que vous pourriez leur faire; comptant bien qu'un jour, lassés d'attendre, vous renoncerez à vos espérances et prendrez votre mal en patience.

Il y a des femmes qui passent leur vie à ne donner que des espérances, et qui s'en vantent, pensant que le monde leur tiendra compte de leur résistance. — Le monde, au contraire, n'a pour elles qu'un blâme sévère, et il a raison; ce calcul de la coquette ne peut venir que d'une femme sans cœur, d'une femme matériellement vertueuse, mais moralement corrompue.

APHORISME.

« L'espérance est un rêve qu'on fait éveillé. »

ESQUISSER.

Essayer une démarche pour plaire. *Esquisser*

une passion, esquisser une femme, sont des expressions du monde jockey's-club. Les liaisons commencées de cette manière n'ont pas de durée. Du reste, les gens qui *esquissent* ainsi les femmes faute de persévérance réussissent rarement. Ce sont d'ordinaire des désœuvrés qui passent leur temps à ces exercices, et qui n'attachent aucun prix au succès de leur première démonstration; ils s'en tiennent souvent là; pour eux, cette émotion, qui peut se renouveler chaque jour, a plus de valeur qu'un véritable sentiment qui les enchaînerait. Le mot *ébaucher* est plus significatif.

ESTIME.

Ce mot ne devrait pas trouver place dans ce dictionnaire; mais, comme il a été créé à l'usage des personnes qui ne peuvent plus faire autrement que d'estimer, et que, pour elles, ce noble sentiment équivaut à un amour profond, nous cédons à ces considérations et nous l'admettons.

Nous pourrions même, à ce sujet, narrer l'histoire d'un jeune Grec, du nom de Thrasonides

qui était tellement amoureux de son amour, que, de peur de détruire, par la possession de l'objet aimé, tout ce que sa passion, qui était partagée, avait d'élévation et de pureté, il préféra s'en tenir à l'estime.

Nous l'offrons, comme exemple à suivre, aux jeunes gens trop pressés de savoir le dernier mot des choses.

ÉTERNEL.

Ce mot n'est employé que parmi les jeunes gens de dix-huit ans, avant l'émancipation. L'amour fait les choses éternelles, mais il ne l'est pas. « C'est lui qui inspire et qui fait vivre éternellement les inspirations des poètes, » dit Martial. (*Voyez* JAMAIS.)

ÉTIOLÉE (Femme).

C'est une jeune femme, pâle, à l'œil mourant, à l'haleine corrosive, à la pensée endormie, que le feu des passions a brûlée pendant quelques instans, et qui, tout en conservant la pureté de ses formes, semble penchée et abattue, comme une rose que le soleil a décolorée.

il y a telle femme, faite pour briller dans le monde et vivre dans une atmosphère de joies et de délices, qui s'étiole au contact de l'époux. Ce sont d'ordinaire des natures frêles, impressionnables, poétiques, que le moindre souffle impur dessèche. Elles ont bien, parfois, des lueurs d'énergie pendant lesquelles elles reprennent le dessus; mais elles retombent aussitôt, faute d'avoir un foyer pour ranimer leurs forces. Les maris ne comprennent ces femmes-là que lorsqu'il n'est plus temps de leur porter secours.

EXALTATION.

Quand l'amour en arrive à l'exaltation, cela s'appelle folie. C'est Érasme qu'il faut lire à ce sujet :

« A peine est-il permis aux dieux d'aimer sans devenir fous. »

Cette grave sentence prend un caractère sérieux, en la rapprochant de ce mot d'un grand philosophe, qui dit que : lorsque l'amour cesse d'être une folie, ce n'est plus un plaisir.

L'exaltation, à ce compte-là, serait une chose raisonnable et, de plus, rationnelle.

F

FAIBLE (**Avoir un**).

Du genre bourgeois. Avoir un penchant, une inclination pour quelqu'un, se dit d'un amour qui commence à poindre. (*Voyez* PENCHANT.)

FAIBLESSE (**Avoir une**).

Nos grand'mamans du XVIII[e] siècle, qui avaient un langage si merveilleux pour parer leurs amours illégitimes, et qui comprenaient si bien la fragilité de la vertu, répudièrent ces mots d'adultère et de faute, et les remplacèrent par ceux-ci : *avoir une faiblesse.* On conçoit, en effet, toute la portée de ce mot, quand on songe à ces frêles créatures dont toute la force est dans la faiblesse; maxime profonde, mais peu consolante.... pour les maris.

FAIRE FACTION, ou MONTER LA GARDE.

Il y a deux sortes de *faction* : la première se fait sous les fenêtres d'une femme qui ne vous attend pas ; la seconde, au lieu d'un rendez-vous, attendant la femme qui ne vient pas. La première tient de l'espérance, la seconde de l'oubli. Exemple : Vous avez appris l'adresse d'une femme que vous recherchez ; tout aussitôt vous allez *faire faction* sous ses fenêtres, vous épiez le moment où elle paraîtra, vous attendez avec anxiété qu'un rideau bouge, qu'une ombre passe, et vous n'abandonnez la place que lorsque vous avez supposé qu'elle vous voyait, cachée derrière un rideau, mais qu'elle n'osait se montrer dans la crainte d'éveiller des soupçons. L'autre faction est une abominable *pose* (*Voyez* FAIRE POSER), que cette chanson d'opéra comique :

Quand on attend sa belle,
Que l'attente est cruelle !

ne caractérise que faiblement ; c'est le plus affreux de tous les supplices ; Tantale n'était pas si

malheureux. Notre opinion est qu'une femme qui manque à un rendez-vous donné n'aime plus. D'ordinaire, les femmes sont esclaves d'un rendez-vous ; rien ne les empêche, rien ne les retient, elles savent aplanir les difficultés, braver les obstacles pour arriver à l'heure dite et quelquefois avant l'heure. Or, vous ne devez plus compter sur elles si elles manquent à cette parole donnée et surtout si elles cherchent des excuses pour justifier leur absence; vous devez seulement vous abstenir de *factions inutiles*.

FAIRE LA COUR.

C'est un mot royal que nos pères ont découvert au milieu des salons de Versailles, et qui signifie : dire des flatteries, se montrer galant, essayer de plaire par la parole et le regard, adopter enfin l'usage de la cour. Il y a cependant diverses manières de faire la cour, selon le caractère des amoureux. Les uns procèdent par une brusque déclaration, les autres par de timides paroles. Il en est qui ne parlent jamais et qui se contentent de soupirer et de lancer

de longs regards; les femmes se laissent volontiers prendre à ces apparences d'un amour profond et discret. Les amoureux qui font ainsi la cour ne sont pas compromettants, il est vrai, mais ils n'obtiennent guère qu'un échange de tendres regards; tout s'arrête là. Nous connaissons bon nombre de jeunes gens qui ont été victimes de leur amour candide pour n'avoir pas su dire à temps : Je vous aime !

La manière de s'y prendre pour faire la cour a besoin d'une étude spéciale. Louis XIV, le grand roi, faisait sa cour de la façon la plus respectueuse; il ne parlait aux femmes que le chapeau à la main. On raconte même qu'un jour de pluie, dans le parc de Versailles, il eut une longue conférence, la tête nue, avec une duchesse qu'il honorait de ses bontés. Dans nos mœurs, non seulement on garde son chapeau sur sa tête, mais on fume son cigare en parlant aux dames.

FAIRE L'ŒIL.

Expression vulgaire, et par corruption du terme générique *faire les yeux doux*. Les jeunes

gens de dix-huit à vingt-cinq ans se servent fréquemment de ces deux mots pour dire qu'ils parlent le langage des yeux avec la femme selon leur cœur. Dans les promenades publiques et dans les théâtres, on peut faire l'œil à son aise ; car notez qu'il est indispensable d'être assis. Debout, cela s'appelle *ébaucher* ou *esquisser.* Il y a bon nombre de beaux hommes qui passent leur vie à faire l'œil ; c'est leur seule occupation. A peine sont-ils assis dans un lieu public ou dans un bal, qu'ils se posent et cherchent cette femme selon leur cœur. Dès qu'ils pensent l'avoir rencontrée, ils commencent ce petit manége, qui consiste à cacher sa prunelle sous ses cils et à leur donner une expression langoureuse et passionnée. Si un sourire, un signe d'éventail ou une jolie moue répond à ces yeux suppliants, notre Lovelace écrit à la dérobée des mots sans suite, où il est question des orages de son cœur en se disant : *Elle m'a fait l'œil,* je suis le plus heureux des mortels !

FAIRE POSER.

Mot que l'on ne peut écrire sans un tressaillement de vanité froissée ou satisfaite, car il rappelle certainement une mystification qu'on a subie ou fait subir.

Quand vous adressez de longs et mielleux compliments à une femme et que vous la voyez se pencher mystérieusement vers sa compagne obligée; gare à vous! Peut-être posez-vous déjà... Peut-être a-t-on dit de vous : Il est charmant, ce monsieur!.. Dès lors, c'en est fait, vous servez à l'amusement de ces dames. — *On pose* encore d'une façon beaucoup plus désespérante; car, cette fois, à la mystification vient se joindre une amère déception; vous avez chauffé la veille avec emportement, vous vous êtes surpassé, vous vous êtes élevé à la hauteur des don Juan, Lovelace et Faublas; en récompense, vous avez obtenu un rendez-vous pour le lendemain. Pendant la nuit qui précède ce lendemain, vous ne dormez pas...., et pour témoigner de votre empressement vous arri-

vez avant l'heure. Vous charmez les ennuis de l'attente par des réflexions sur la constance des femmes et la foi des serments; puis vous regardez à votre montre, si vous en avez une, ou à une horloge voisine, dans l'autre cas : que voyez-vous? Vous voyez que vous avez attendu en vain pendant une heure et qu'on vous a *fait poser*.

Vous allez vous coucher de mauvaise humeur, et le lendemain vous courez à la recherche de votre belle; dès que vous l'apercevez, vous vous élancez vers elle, l'œil en feu et le reproche sur les lèvres; vous allez enfin la confondre; mais bah! les rôles changent : — Comment osez-vous, Monsieur, vous dit-elle, me parler après l'injurieux oubli dans lequel vous m'avez laissée hier, etc.? Puis on arrive à vous persuader qu'on a attendu deux heures et que vous êtes un maladroit, un malappris, un homme impardonnable. C'est-à-dire, *vous posez* une deuxième fois; enfin, comme vous demandez votre pardon, et qu'on ne veut pas se montrer inhumaine, on vous donne un

nouveau rendez-vous. N'allez pas à celui-là, ou vous êtes un homme perdu, on vous *ferait poser* une troisième fois.

FAIRE SES FRAIS.

Expression vulgaire et fort usitée, dont la signification se devine plutôt qu'elle ne peut se dire. L'analyse rendrait ce mot fort trivial; cependant j'ai promis un dictionnaire, je me suis fait linguiste, je dois mon explication. Quand un beau jeune homme qui a long-temps *fait l'œil* peut lire dans les yeux de la dame l'effet de la puissance de son regard; je veux dire, quand une émotion légère vient colorer son visage ou soulever les plis du fichu qui couvre sa poitrine; quand enfin, au baiser que le bel audacieux envoie avec l'index de sa main droite, tout en ayant l'air de caresser sa moustache, un autre doigt répond par le même signe, l'amoureux se dit tout bas : *Je fais mes frais.* J'ai souvent entendu des jeunes gens qui, en entrant au théâtre, disaient en parcourant des yeux la salle : Il n'y a pas de quoi *faire ses frais* ce soir. — On se dit

aussi entre jeunes gens : — Tudieu ! mon cher, comme vous faisiez le télégraphe hier soir ! vous avez dû *faire vos frais.*

FANTAISIE.

Goût passager. En grec, signifie : vision, imagination. Sous la régence, ce mot exprimait l'idée d'un caprice de grand seigneur pour une petite bourgeoise. On se passait volontiers cette *fantaisie.* (*Voyez* SE PASSER UN CAPRICE.)

FARD.

C'est la beauté des vieilles femmes. — Celles qui, à vingt-cinq ans, ont le travers de se vermillonner le visage sont des femmes sans goût. La pâleur de la jeunesse est une beauté que les hommes apprécient beaucoup. Elle annonce une langueur qui est encore de l'amour.

Cette coupable manie de se mettre du fard n'est pas nouvelle. Il paraît que, dans l'Olympe, Vénus, un jour, se mit du rouge pour disputer à Minerve le prix de la fraîcheur. Cette dernière,

plus sage, se contenta de faire une longue promenade sur les bords de l'Eurotas.

L'auteur d'*Énoch* assure que l'ange Azariel apprit aux femmes à se farder bien avant le déluge.

En 1846, il y a malheureusement beaucoup de femmes qui imitent Vénus et fort peu qui suivent les traces de Minerve ; — il n'est question que de fard seulement.

FASCINER.

Magnétiser, méduser, fasciner, sont synonymes dans la langue des amoureux. C'est une puissance dont le secret est dans le regard, à laquelle on obéit malgré soi, qui vous cloue à votre place et vous transmet, par une sorte de fluide, des pensées et des impressions inattendues. Cela tient à la science de Mesmer. (*Voyez* PUISSANCE DU REGARD.)

FAUTE (Une).

Grand mot à l'usage des parents, lequel signifie qu'on n'a point attendu le mariage ou qu'on a

transgressé ses devoirs d'épouse. A quinze ans, pour les demoiselles, on appelle cela *déshonneur* en grossissant la voix. A trente ans, pour les femmes, ce n'est plus qu'une faiblesse.

FAUX PAS.

Il n'y a pas que les danseuses qui en fassent. Dans toutes les conditions, dans tous les états, les femmes sont sujettes aux faux pas. Le faux pas est ordinairement l'erreur passagère d'une demoiselle. Cela s'appelle *coup de canif* ou *accroc* dès qu'elle est en puissance de mari. Le faux pas a une allure de jeunesse qui caractérise assez bien l'inexpérience des filles de seize ans; on comprend aisément que, dans un âge aussi tendre, le pied glisse facilement.

FAVEURS.

Vieux mot du XVIIIe siècle. Ce qu'on obtient d'une femme qui succombe, le prix d'un amour partagé.

Obtenir les faveurs, accorder ses faveurs, étaient des expressions raffinées et de bon ton, dont

nos pères se servaient, eux qui poétisaient l'amour. Mais nous, qui dépoétisons toutes choses, qui répudions les images et les fleurs de rhétorique, et qui arrachons le voile à toutes les nudités, nous avons préféré, pour exprimer cette idée, des mots d'une vulgarité déplorable. On me permettra de les taire.

—

Des faveurs que, dans la jeunesse,
L'amour nous prodiguait sans cesse,
On ne sent rien :
Ce qu'il a laissé de funeste,
Rhumatisme, goutte et le reste,
On le sent bien.

FÉE.

Quasi synonyme de déesse. Il existe cependant une nuance entre *ma déesse* et *ma fée*. *Ma fée* ne se dit que d'une maîtresse qu'on est sur le point de quitter ; l'idole ou la déesse commence à disparaître. *Ma fée* n'est plus qu'un reste de sentiment et d'urbanité.

FEMME HONNÊTE.

On donne généralement ce titre aux femmes qui n'ont pas compromis ouvertement l'honneur de leurs maris. Il y a loin de là aux femmes vertueuses. La femme honnête n'est pas un type, elle n'a rien de distinctif. C'est un mélange de timidité vraie et d'hypocrisie, une femme qui, le plus souvent, manque de l'énergie suffisante pour commettre une faute. D'ordinaire, elle ne prend jamais l'amour au sérieux, c'est là ce qui fait sa force. Les femmes honnêtes sont presque insensibles et ne ressentent que de vagues désirs dont elles ne se rendent pas compte. Elles traitent l'amour comme elles ont traité le mariage à dix-huit ans, comme une curiosité. Ces femmes-là sont très dangereuses.

Il faut bien se garder de croire à ces regards tendres et à ces doux sourires qu'elles prodiguent avec une grâce infinie, car tout s'arrête là, sur le bord des lèvres, comme sous les paupières baissées. La coquetterie les entraîne pendant un moment, elles obéissent à leur na-

ture ; mais la peur les retient, ou je ne sais quel autre sentiment. — Si du moins c'était un combat entre la vertu et l'amour irrésistible, cette retraite serait honorable ; mais non, c'est un calcul, c'est une pensée de devoir, c'est le grand mot de réputation perdue qui arrêtent l'essor de leur âme. Le monde qui les regarde est le seul obstacle au développement de leur passion. — C'est une statue que le feu du ciel n'anime jamais.

APHORISME.

« La femme honnête est celle que l'on craint de compromettre. »

(Balzac.)

FEUILLE A L'ENVERS (Voir la).

Durant les chaudes journées d'été, alors que l'ombre d'un chêne vous invite à goûter quelque repos, il est doux de s'asseoir dans l'herbe haute et de regarder les feuilles qui se balancent au dessus de votre tête.

FEU SACRÉ.

Le feu sacré, que les vestales gardaient dans les temples, était considéré comme une émanation divine, comme le symbole de la chasteté et de la pureté de l'âme.

APHORISME.

« Le feu sacré veille plus sûrement dans un cœur pur que sur l'autel de Vesta. »

FIDÈLE.

Adjectif impossible, très usité, mais fort usé. — On suppose généralement que cela veut dire qu'on n'aimera que la personne qu'on a promis d'aimer.

APHORISME.

« Il n'est pas vraisemblable de croire qu'un seul amour suffise à la vie d'une femme; il lui faut une comparaison, pour que son amour ait une valeur et devienne durable. »

FIDÉLITÉ.

La Fidélité était une divinité romaine à qui l'on offrait des fleurs, du vin et de l'encens, mais à laquelle on n'immolait jamais de victimes.

Il est assez singulier qu'on choisît pour offrandes tout ce qui faisait perdre la raison, ou du moins tout ce qui pouvait enivrer et faire oublier le but moral du culte.

On ne fait pas autre chose de notre temps pour vaincre la résistance et faire une infidèle.

FIÈVRE DU CŒUR.

Cette maladie, contre laquelle les secours de la médecine sont impuissants, dévore régulièrement tous les cœurs de femmes de dix-huit à vingt-cinq ans. Cet impérieux besoin d'aimer qui trouble, agite, et donne des insomnies, ce feu intérieur qui ronge, cette imagination ardente qui conduit dans des régions idéales, cette fermentation de tout votre être qui en-

fante les passions durables, les poètes l'ont appelée *fièvre du cœur.*

FILER DOUX.

Obéir, se résigner aux volontés, aux caprices d'un autre sans murmurer; c'est ordinairement le sexe fort qui *file doux* devant le sexe faible. Il ne faut pas chercher l'étymologie de ce dicton ailleurs que dans la fable d'Hercule filant aux pieds d'Omphale. Malheureusement les femmes abusent de cet ascendant qu'elles exercent sur l'homme, pour l'opprimer; il est bien entendu que nous ne parlons que de celui qui se laisse opprimer.—Les physiologistes prétendent qu'on naît avec ces dispositions d'obéissance aveugle, et que cela dénote une pauvre intelligence. Nous ne sommes pas tout à fait de cet avis, attendu que nous savons maint homme d'esprit qui *file doux* dans le but unique d'avoir la paix dans le ménage.

FILER LE PARFAIT AMOUR.

Cela ne veut pas dire : désirs honnêtes avec

un but légitime, mais bien : amoureux honteux qui s'en tient aux soupirs étouffés et qui garde son amour en dedans. (*Voyez* AMOUR PLATONIQUE.)

FILLE D'ORLÉANS.

S'il faut en croire l'histoire de France, une jeune fille inspirée et vierge battit les Anglais qui assiégeaient Orléans. Les historiens ont toujours considéré l'action héroïque de Jeanne d'Arc comme une mission divine, et ils ont expliqué cette intervention par la virginité de l'héroïne, d'où vient que les vierges d'aujourd'hui s'appellent *filles d'Orléans*, et non... comme l'a dit irrespectueusement M. de Voltaire.

FLAMME.

C'est un feu divin, disent les poètes, qui vivifie l'âme, sa rime obligée ; c'est la portion lumineuse du feu qui représente l'amour pur et ardent, pris au figuré ; c'est pourquoi l'Amour porte un flambeau. Les amoureux modernes qui se servent de ce mot sont fort arriérés ;

c'est tout au plus s'il est propre à faire des madrigaux.

—

Cette flamme divine, dont le ciel s'est montré si avare envers l'humanité, s'appelle *génie* chez l'homme, *amour* chez la femme.

FLAGRANT DÉLIT.

Usage absurde établi par la justice pour constater l'infortune d'un mari. Preuve irrécusable sans circonstances atténuantes. Cette méthode de prendre sa femme sur le fait est de mauvaise compagnie, et tout au plus bonne pour des boutiquiers provinciaux. Les hommes qui savent vivre ont la précaution de tousser avant que de pénétrer dans le sanctuaire. Le flagrant délit les mettrait dans une position délicate ; ils se verraient obligés de savoir ce qu'ils ont intérêt à ignorer.

Le duel et l'intervention de la justice en pareille matière sont de la duperie.

FLEUR.

C'est une tendre fleur; amour en fleur; fleur de l'âme, sont des images que la poésie a introduites dans la langue hyperbolique des amoureux. Nous trouvons dans *le sublime des auteurs* quelques vers, où la fleur est prise comme symbole dans tous les genres d'amour :

Amour est dans nos cœurs une plante divine,
Qui croît, comme la plante, avec peine et souci,
Et qui, comme la plante, y fait germer aussi
Épine, fleur et fruit, et semence et racine.
Aux vierges, c'est un lis sans tache et sans épine,
Du safran sec et jaune à l'amoureux transi,
Aux heureux une rose, aux jaloux un souci,
Aux amants malheureux, un buisson d'aubépine.

FLEURETTES (Conter).

Tout le monde connaît l'histoire amoureuse d'Henri IV avec Fleurette, qui a donné naissance à cette expression devenue proverbiale. Elle avait quelque valeur au temps de M. de Florian qui a déifié les bergères. Mais de nos jours on trouve plus simple de *faire sa cour.* (*Voyez* ce mot.)

FLEURS (**Langage des**).

Les poètes ont dit depuis long-temps que les fleurs avaient un langage, et qu'un amant pouvait, à l'aide d'un bouquet ingénieusement composé, dépeindre tous les degrés de son amour. La chrysanthème, la pâquerette ou la marguerite, selon le goût des gens, privilégiées entre toutes les fleurs, possèdent dans leurs blanches corolles toutes les nuances de l'amour. Je vais, à ce sujet, vous conter l'histoire d'une pâquerette, qui ressemble beaucoup à une histoire d'amour.

« On m'avait admis dans une société de jolies » femmes, parmi lesquelles j'avais su bien vite » distinguer la plus belle, la plus sensible, la » plus noble. J'avais puisé, dans le cœur et dans » les yeux de cette femme, tout ce que l'amour » a de suave et d'ardent, et, dans un engage- » ment tacite entre mon cœur et ma pensée, je » m'étais promis de n'avoir pour bonheur en ce » monde que son amour, pour horizon que ses » yeux qui me regardaient avec tendresse. C'est

» dans ces instants-là qu'on prononce le mot
» toujours : le bonheur rend fou, quand on en
» est à son premier amour.—Une chose difficile,
» c'était d'exprimer tout ce que je ressentais,
» de dire à cette femme, qui me paraissait si au
» dessus de moi : Je vous aime ! — Elle comprit
» mon embarras et vint à mon secours.

» C'était par un beau soir d'été, j'errais dans
» le bois voisin de son parc, attendant l'heure
» où la fraîcheur de la nuit l'attirait chaque
» jour dans cette délicieuse solitude. J'espérais
» qu'une forme blanche allait se dessiner dans
» le crépuscule, et que sa robe en froissant
» les feuilles des chênes, m'avertirait de sa
» présence, bien résolu à l'aborder et à lui dire
» tout ce que contenait mon cœur gonflé.

» Il y avait déjà une heure que l'ombre était
» descendue dans les bois, et pas une feuille
» n'avait remué. J'étais inquiet, haletant, déses-
» péré. Je franchis une haie, j'entrai dans son
» parc, et je la vis assise sur son balcon, comme
» Juliette regardant mourir le soleil dans
» l'Adriatique. Elle tenait à la main un bouquet

» de fleurs des champs qu'elle effeuillait capri-
« cieusement. — A ma vue, elle se troubla;
» puis, rassurée peu à peu, elle tira de son bou-
» quet une pâquerette dont elle compta long-
» temps les feuilles, et la laissa tomber négli-
» gemment, avec un de ces regards qui disent :
» voilà tout mon secret!

» Je m'emparai de cette fleur ; et moi aussi
» je me mis à compter ses feuilles; il y en avait
» dix-neuf que je traduisis ainsi : *Je t'aime pas-*
» *sionnément.*

» Cette fleur, symbole d'un amour passionné,
» je la gardai comme un trésor. — Quelques
» jours plus tard j'obtins un rendez-vous.

. . . .

» Il y eut des jours d'extase, des jours de bon-
» heur ; puis des jours de plaisir, puis des jours
» d'expansive amitié. — Pourquoi donc faut-il
» en venir là ?

» Un jour, le ciel était orageux, la foudre
» grondait, je devais me trouver sous sa fenêtre
» à une heure indiquée. Un incident fatal me

» retint chez moi ; ce n'était pas l'orage, j'avais
» bravé pour elle bien autre chose.

» Qu'arriva-t-il, le soir, quand j'ouvris mon
» portefeuille pour revoir ma pâquerette? Il
» manquait deux feuilles que je ne pus retrou-
» ver. — Est-ce que l'amour s'en va feuille par
» feuille? pensai-je. — Elle me rassura, mais
» dans des termes si tièdes, que j'en eus de dou-
» loureuses appréhensions.

» Quelques mois après, je me trouvais dans
» un bal avec elle. Je ne dansais pas, elle l'avait
» exigé ; je me contentai d'être aimable et de
» causer, sans afficher la moindre préférence.
» — Le lendemain, ma pâquerette avait encore
» deux feuilles de moins. La jalousie s'était empa-
» rée de cette femme, et le bal avait été pour elle
» une raison de ne plus m'aimer. — Quoi qu'on
» en dise de la jalousie, je maintiens, en thèse
» générale, que dès que ce sentiment effréné
» entre dans le cœur d'une femme, elle n'aime
» plus avec son cœur, c'est la tête qui gouverne.

» J'ai versé bien des larmes en voyant ma

» pâquerette ainsi dépouillée de quatre feuilles,
» et qui signifiait : *Je ne t'aime plus du tout.*

» Je me pris alors à raisonner l'amour de
» cette femme; je le trouvai incomplet, froid,
» sans dévoûment; je lui renvoyai la pâquerette
» qui voulait dire : moi aussi je ne t'aime plus. »

L'histoire finit là. On en tirera, si l'on veut, cette morale : que les fleurs ont un langage.

FOLIE.

Érasme affirme que c'est la folie qui gouverne le monde. D'autres philosophes prétendent à leur tour que l'amour y est bien pour quelque chose; d'autres enfin confondent *amour et folie.* — Il est vrai que ces derniers sont les pères de famille qui ne peuvent plus aimer. Toujours est-il que ces deux mots ont une grande affinité entre eux.

Aimer à la folie, se dit des amoureux prêts à commettre des extravagances.

Faire des folies pour une femme, implique le rôle de bienfaiteur. C'est là la véritable folie. L'autre folie est un amour excessif, excentrique,

mais celle-ci est l'action d'un insensé, ou d'un capitaliste grisonnant.

FRÉTILLON.

C'est le type de l'amour degingandé, c'est la grisette qui a le cœur sur la main, c'est enfin cette fille de Béranger, qui frétille et qui n'a qu'un cotillon. (*Voyez* BONNE FILLE.)

FRUIT DÉFENDU.

Ce fruit vient de cet arbre de science que les femmes touchent si souvent avec une ardeur insensée, par cette raison qu'il ne leur est pas permis d'y toucher avant le mariage. Par malheur, toute femme est faite à l'image de la mère du genre humain, apportant en naissant le péché de curiosité, et comme elle, veut, à tout prix, goûter ce fruit, avec la presque certitude de le trouver amer.

G

GAGES D'AMOUR.

Les gages d'amour consistent en boucles de cheveux, anneaux avec deux initiales, baisers

échangés et serrements de mains dans l'espèce sentimentale ; — en cachemires, chapeaux, bijoux, etc., dans l'espèce matérielle, — et dans l'espèce maritale, en enfants. Ce sont de puériles ou de vénales amours que celles qui ont besoin de se donner quelque chose pour se souvenir d'aimer. Quant aux ménages, lorsque les gages d'amour deviennent fréquents, c'est une charge.

APHORISME.

« L'amour n'est heureux qu'à la condition d'être exempt des soucis de la vie domestique. »

GALANTERIE.

En style familier, fausse imitation de l'amour. Molière l'emploie comme synonyme de *bagatelle*. La galanterie a pour objet le sexe et non la personne. Exemple : « Il ne l'aime que pour la *galanterie.* » Ce mot ne s'emploie guère de nos jours avec cette signification. Les raffinés seuls qui datent leurs amours du siècle dernier l'ont conservé. La galanterie n'est aujourd'hui qu'une

ingénieuse flatterie ou qu'une politesse de bon goût et de bon ton.

GENOU (**Faire le**).

Ce mot, du genre bourgeois, a besoin d'une explication qui en adoucisse la crudité. Il est dans la nature de l'homme de désirer toujours, surtout en amour. Aussi, dès qu'on a obtenu quelque succès en faisant l'œil, on rêve tout aussitôt une démarche plus décisive. A la première occasion qui se présente, soit le théâtre, soit le dîner en ville, l'amoureux accourt, et ne songe plus qu'à faire parler sa passion. Quel est le moyen qu'il emploiera? Le billet doux peut compromettre, et puis on peut le refuser. Il ne lui reste que la pantomime expressive. Le voilà donc placé à côté de sa belle et commençant ses manœuvres du genou; d'abord il est timide, nous parlons du genou, et ne risque qu'une légère pression, devant laquelle on se retire sans affectation, mais il arrive que les places sont disposées de façon à ce qu'on ne puisse s'éloigner. Alors, l'un près de l'autre, il

est difficile de fuir long-temps ; le genou de la dame finit par se laisser presser. Enfin, comme l'immobilité devient une grande gêne, on finit par répondre aux pressions multipliées par une pression honteuse qui peut se traduire par ces mots : « Vous avez bien fait de vous placer à côté de moi. » N'allez pas croire que cette pression annonce la chute de la femme; ce n'est souvent qu'une distraction; — et puis la bouche peut toujours démentir les actions inconsidérées du genou.

Faire le genou est un acte du domaine de l'amour chaste, et que les mères n'ont pas encore pu interdire à leurs filles. C'est presque l'idéal de l'amour candide.

GÉOGRAPHIE DE L'AMOUR.

La manière d'aimer n'est pas, à beaucoup près, la même dans tous les pays.

En France, cette passion paraît un jeu, un amusement ; en Espagne, c'est une folie ; en Italie, une fureur, une maladie ; en Allemagne, un remède. L'Espagnol a l'amour dans la tête,

dans l'imagination; l'Italien dans le cœur; l'Allemand dans l'estomac et le foie; le Français, un peu partout; il tient de tous les autres.

L'amour, dans l'Italie, occupe dès le matin; c'est la principale affaire. En France, on y donne l'après-midi; en Espagne, on y emploie le soir et la nuit.

(LE NAUFRAGE AU PORT A L'ANGLAIS, *Comédie.*)

GLACE (Cœur de).

Se dit d'une personne froide, insensible et dure.

Les femmes qui ont un cœur de glace sont des pédantes, ou des ambitieuses, ou des coquettes au superlatif.

GLISSER.

Se dit d'une quasi-chute. *Faire une glissade*, équivaut à faire un faux pas, dans la langue des amoureux. Aussi M. Scribe a-t-il dit :

Il est plus dangereux de glisser
Sur le gazon que sur la glace.

(*Voyez* FAUX PAS.)

GODELUREAU.

Jeune homme hardi qui fait l'agréable auprès des femmes ; regardé comme le type bourgeois de la séduction.

GRACES.

La statuaire a défini ce mot. Sa signification est purement matérielle. La grâce est dans la forme ; les grâces sont dans l'ensemble.

Le groupe des trois Grâces n'exprime pas un sentiment poétique. On ne l'admire qu'à cause de la beauté des formes.

GRIMACES.

C'est un genre de dissimulation. On dit d'une femme qui invente mille prétextes menteurs, mille réponses évasives pour refuser ce qu'on lui demande : *elle fait des grimaces.* Le visage hypocrite qu'on se compose dans cette circonstance subit toutes sortes de contorsions qui ne sont rien moins que gracieuses. Il y a une espèce de grimace qui n'est pas sans charmes,

celle que les amoureux emploient pour correspondre en public sans que personne s'en doute. Celles-là sont du domaine de la télégraphie.

GRISETTE.

Couturière, modiste ou frangeuse. Elle a vingt ans, un cœur rempli d'illusions, un grand fonds de tendresse pour la valse, la polka et autres danses ; elle vit de peu, elle consomme tous les romans passés et présens, et n'a pas le moindre respect pour l'orthographe. Voilà le côté moral de la grisette. Au physique, elle est rose et svelte et proprette ; elle a l'œil éveillé, le pied mignon, la bouche souriante ; sa toilette tout entière vaut 25 francs; mais sa grâce la pare et la fait le type de l'amour insouciant. Jeune fille échappée de bonne heure de *la loge* maternelle, elle a pris pour guide l'étudiant.

C'est aujourd'hui la seule classe de femmes qui se suicide par amour.

GUILLEDOU (Courir le).

Passer son temps dans des lieux de plaisir avec des femmes équivoques. Les parents qui s'exagèrent toujours les fredaines de leurs enfants leur reprochent sans cesse de négliger le droit ou la médecine pour *courir le guilledou.* L'étudiant n'a souvent qu'une seule maîtresse qu'il cultive avec amour, mais au point de vue de la famille moralisant, c'est toujours le *guilledou.*

H

HAINE, HAÏR.

On s'étonnera sans doute de voir figurer ce mot dans un dictionnaire d'amour; mais tout le monde convient que la haine et l'amour forment une médaille dont l'amour est la face et la haine le revers. Le mot : *Je vous hais,* cache souvent une pensée amoureuse, que les femmes devinent merveilleusement; du reste, ces phrases de haine qu'on se dit en face n'ont jamais

une portée sérieuse. Et puis n'existe-t-il pas une banalité proverbiale que les femmes proclament sans cesse : *Qu'elles préfèrent la haine à l'indifférence,* ce qui ferait supposer que la haine et l'amour ne sont pas si étrangers l'un à l'autre que les linguistes voudraient le faire croire.

HALEINE.

Un des agents les plus actifs de l'amour des sens. Cette émanation parfumée qui passe dans un baiser est la plus enivrante caresse qu'on puisse imaginer. Les femmes qui sont douées d'une suave haleine sont presque certaines d'être aimées long-temps. Il n'y a rien qui attire comme ce parfum, à la fois si pur et si brûlant. C'est avec ces femmes-là seulement qu'est permis *le baiser à perdre haleine.*

HÉROS DE ROMAN.

Personnage extravagant, susceptible de rapt, de suicide, d'assassinat, de toutes sortes de violences pour obtenir le cœur de celle qu'il aime ;

sublime de loin, fort laid à voir de près. Les femmes romanesques rêvent toujours un chevalier taillé sur le patron de don Juan ; les mélancoliques le veulent comme Saint-Preux ; les vieilles femmes comme Faublas. Les femmes d'esprit se gardent bien de vouloir un héros pour amant. Elles s'épargnent le désagrément de voir l'homme quand le héros s'évanouit.

HEURE DU BERGER.

C'est le moment favorable aux amants audacieux. C'est cette heure silencieuse, pleine de parfums et de mystères, qui précède le lever du soleil, et que Phébé éclaire de ses pâles rayons; c'est le crépuscule auquel assiste chaque jour le berger ; c'est cette clarté douteuse qui rend l'amant téméraire, parce que l'émotion ne se lit pas sur le visage, parce que les indiscrets ne voient rien. C'est enfin le demi-jour si propice aux amants.

Nous ferons observer que depuis qu'on a perfectionné le demi-jour, et qu'on l'a fait entrer dans les arrangements du chez soi et dans les

conditions de l'amour confortable, l'heure du berger n'a plus la poésie que nos grand'mères lui trouvaient. Toutes les heures sont favorables, grâce aux rideaux en damas.

HEUREUX (Faire des).

C'est le propre des femmes qui n'ont que des désirs, et qui, ne sachant pas maîtriser leurs passions et concentrer leur amour sur un seul objet, s'abandonnent au dernier qui parle d'amour, sans y attacher la moindre importance. (*Voyez* LIONNE.)

HOMMAGES.

Présenter ou offrir ses hommages, est une formule de politesse que les hommes du monde emploient vis-à-vis des femmes qu'ils estiment, et qui accompagne ordinairement le salut. A une certaine époque qui n'est pas bien loin de nous, les dames étaient tenues de présenter leurs lèvres à qui avait trois valets à sa suite. Aujourd'hui, la plus grande familiarité qui soit permise

dans un salon, c'est de baiser la main; encore faut-il avoir passé quarante ans.

HOMME A BONNES FORTUNES.

Lion ganté, verni et habillé élégamment; assez spirituel, assez aimable, assez riche, assez beau, et voué exclusivement au culte du beau sexe, qui lui prend tout son temps.

HONNEUR.

L'honneur d'une femme consiste à être fidèle à ses devoirs, quand elle est épouse; à rester vierge, quand elle est fille. Il existe aussi des maris qui pensent que leur honneur est attaché à la vertu de leurs femmes, ce qui a fait dire à un grand philosophe :

« L'honneur de l'homme serait donc bien peu de chose, s'il tenait à la robe d'une femme! »

HONTE.

Ce mot-là suit ordinairement le mot déshonneur ou honneur perdu. *Exemple:* « Vous ne m'avez apporté que le déshonneur et la honte. »

APHORISME.

« Les femmes qui, au travers de leur amour, ne cessent de vous demander compte de leur honneur perdu, n'aiment pas, ou n'aiment plus. »

I

IDOLATRER.

Verbe actif, exagérément passif, incommensurablement prétentieux. Les dictionnaires essaient de prouver que ce verbe signifie figurément : aimer avec *trop* de passion. Il paraît que c'est de la démence. Ce genre d'amour est donc du ressort des maisons de santé.

IDOLE.

Femme qu'on adore, à laquelle on a voué un véritable culte.

S'il faut en croire nos traditions anciennes, ce culte des faux dieux, qui n'était basé que sur des images et non sur une doctrine, fut bien vite renversé. De là nous pouvons tirer cette induc-

tion : que la femme dont nous faisons notre idole, et que nous appelons *mon idole*, n'est qu'une froide statue devant laquelle nous avons tort de nous agenouiller. Les femmes qu'on *aime avec idolâtrie* sont rarement dignes de la passion qu'elles inspirent : d'abord, par la raison qu'elles se laissent aimer, et ne se trouvent jamais au niveau du culte qu'on leur a voué. Il faut convenir que cet enthousiasme a beaucoup baissé de nos jours, depuis que les déesses s'humanisent, et que les danseuses d'Opéra sont les seules *idoles* de notre époque. Il y a bien encore çà et là de jeunes bacheliers ès amour qui parlent d'*aimer avec idolâtrie*, mais le nombre diminue chaque année, surtout depuis qu'on ne croit plus à rien, pas même aux faux dieux.

ILLUSIONS.

Songes enfantés par l'imagination, bonheur rêvé. Il n'y a plus que les jeunes femmes et les jeunes gens qui se nourrissent d'illusions et qui voient la vie à travers un prisme. Les hommes n'ont plus cette faculté de croire au bonheur.

Les intérêts matériels les ont tellement blasés, qu'il ne leur reste pas même le loisir de rêver.

M. de Châteaubriand a dit : « Tant que le cœur conserve des désirs, l'esprit garde des illusions. »

INCARNAT.

Couleur rosée de la chair, indice de l'innocence et de la virginité. Les joues qui jouissent de cette couleur ont le privilége de provoquer les diseurs de riens à une foule de banalités, telles que : *le lis et la rose se mêlent à votre teint ; le duvet de la pêche couvre ce visage vermeil comme une cerise, vos lèvres de carmin dessinées comme avec un pinceau*, etc., etc.

INCLINATION.

Son véritable sens devrait être tout simplement une disposition à aimer. Mais, dans le langage ordinaire, on a pris le mot au sérieux ; et *se prendre de belle inclination*, dans la bouche des parents, veut dire : être sur le point de faire une sottise. Ces amours-là subissent le

même sort que les mariages *d'inclination* ; au bout de six mois, on a vidé la coupe des voluptés ; on se hait avec une ardeur sans pareille.

INCOMPRISE (Femme).

Cette mode de passer pour femme incomprise a envahi le monde élégant, et a fait de nos femmes les plus spirituelles des espèces de philosophes et de sophistes en jupons, qui seraient très ridicules, si l'on n'était pas le peuple le plus galant de la terre.

EXEMPLE.

« Cette rêveuse Hortensia, qui était faite pour
» la solitude, et qui semblait se détacher du
» monde par ses idées supérieures, voulait vivre
» au milieu de la foule. Elle n'avait pourtant
» rien de ce qui rend une femme aimable et
» qui fait le charme de la société qui l'entoure :
» cette retenue sans pruderie, cet abandon sans
» affectation, cet esprit de bonne compagnie,
» auq el on prête volontiers l'oreille, ces dehors
» séduisans qui captivent, enfin cette science de
» rendre tous les hommes ses amis plutôt que

» ses adorateurs. Elle comprenait bien la valeur
» de ces choses, mais elle dédaignait les moyens
» et elle faisait tous ses efforts pour donner à sa
» conduite une façon d'excentricité à rendre
» tristes les plus gais. Elle faisait de l'originalité
» mélancolique, et dans cette vie tumultueuse
» qu'elle aimait à suivre, elle avait un but sin-
» gulier : elle s'appliquait à chercher de vives
» émotions au travers de ces jouissances éphé-
» mères qu'on nomme fêtes et bals; elle désirait
» disait-elle, cet enivrement de quelques heures,
» pour pouvoir perdre de vue la chimère qu'elle
» poursuivait; mais dans chacune de ces joies
» fugitives, la désillusion prenait sa large part, et
» le découragement suivait de près. Cette manie
» de vouloir à tout prix des jouissances avait
» blasé son cœur à l'âge où l'on doit tout voir à
» travers un prisme, où tout est riant et doré,
» l'amour surtout, ce rêve ardent qu'elle pour-
» suivait éveillée ; aussi était-il aisé de voir que
» si elle allait au devant du plaisir, ce n'était
» pas par instinct ni par goût, c'était par calcul.
» Sa pensée, sous l'empire d'une agitation inces-

» sante, lui avait fait une organisation fébrile, qui
» ne trouvait de repos que dans le tumulte du
» monde, où elle cherchait de nouveaux aliments
» pour entretenir son mal moral. Sa douleur
» était pour elle un besoin; elle y tenait comme
» une amante jalouse tient à son amant. D'ail-
» leurs, elle s'en faisait un manteau d'originalité.

» Elle voulut chercher dans le mariage un re-
» mède à son mal. Elle désigna elle-même
» l'homme auquel elle consentait à lier sa vie;
» et cela fut accompli. Elle avait paré cet homme
» de tout ce que l'imagination a de plus mer-
» veilleux, elle l'avait fait sublime; c'était, à
» peu de chose près, le type qu'elle s'était créé.
» Elle se jeta donc avec lui dans cette route in-
» connue du mariage. Mais bientôt, quand l'en-
» veloppe de l'ange fut tombée, et que l'homme
» apparut dessous, quand l'âme eut fait place
» à l'esprit et aux intérêts de la vie matérielle,
» elle ne sut pas se résigner à l'amitié, et elle
» s'aperçut que son amour n'avait été qu'une
» fièvre... Pour la première fois elle sentit le
» besoin d'aimer réellement, car l'amour n'était

» pas éteint chez elle, il naissait, au contraire,
» et elle se prit à vouloir reconstruire son idole.

» C'est alors que la femme se mit à chercher
» de nouveau cette image impossible que la
» jeune fille avait rêvée. Dévorée par un besoin
» d'aimer impérieux, trop fière pour l'avouer,
» s'estimant trop pour juger un homme digne
» d'elle, elle erra à l'aventure au milieu du
» vague de ses idées, sans pouvoir se rendre
» compte si ce qu'elle éprouvait était un sen-
» timent ou une passion, ou si ce n'était qu'une
» rêverie.

» Dans ce doute, elle se livra à la recherche
» des émotions. Toutes les fois qu'elle rencon-
» trait un homme possédant quelques traits
» de ressemblance avec son type rêvé, elle sui-
» vait les mouvements impétueux de son cœur
» et lui permettait l'espérance ; puis elle s'en-
» dormait dans ce nouveau rêve jusqu'au mo-
» ment où elle s'apercevait qu'elle marchait dans
» le vide. Pour ne pas cesser d'être originale, elle
» prit un jour la résolution d'être vertueuse à sa
» manière. Sa vertu consistait à retenir les élans

» de son cœur, et à souffrir qu'on l'adorât. Mais » il y eut encore pour elle dans cette nouvelle » bizarrerie d'amers déboires. L'existence lui » apparut là dans toute sa nudité; la vie sans » amour fut pour elle une mort anticipée. Alors » elle se fit coquette; elle se construisit à son » usage une théorie de séduction, où tous les » hommes étaient ses victimes, et s'empara de » la vie par le côté du plaisir; mais c'était en- » core le vide, le vide partout, le vide toujours!

» Cela ne pouvait être autrement,—et la rai- » son, c'est que toutes ses passions avaient pour » creuset son imagination, et jamais ne s'étaient » épurées en passant par son cœur. — Enfin, » elle était incomprise, parce qu'elle était in- » compréhensible. »

INCONSOLABLE.

Se dit des veuves qui ont l'intention prochaine de convoler en secondes noces, attendu qu'elles ne peuvent pas se consoler d'avoir été mariées avec celui qu'elles ont perdu.

INCONSTANCE.

Substantif féminin. Besoin d'aimer plusieurs femmes. C'est le privilége des cœurs très sensibles. Les femmes supposent que l'inconstance est un calcul de la pensée; nous affirmons, nous, que c'est un don de la nature.

Dans un ballet de 1618, l'inconstance qui figure comme personnage, s'appelle *Francine.* Elle est traînée sur un char par six griffons; sa main droite s'appuie sur un roseau, et de l'autre elle porte un caméléon.

L'épigramme, comme on le voit, est dirigée contre la nation française.

INFIDÉLITÉ.

Infidèle, se dit d'un homme ou d'une femme qui n'a pas tenu ce serment d'aimer toujours que l'on contracte dans un moment de fièvre, dès le début d'une passion.

APHORISME.

«Les femmes qui n'ont eu qu'un amour heureux

et sans secousse n'ont pas connu l'amour. Il faut qu'elles aient été trahies une fois pour le sentir et l'apprécier. »

INDIFFÉRENCE.

Absence d'affection. Source du bonheur, selon les uns; sécheresse de cœur qui engendre les vices, selon les autres.

INDISCRÉTION.

Commettre une indiscrétion est un crime aux yeux d'une femme. Elle aime mieux entendre dire d'un homme : C'est un libertin, un mauvais sujet qui trompe toutes les femmes, que : C'est un indiscret!

Dans le monde, la grande science est de savoir se taire et parler à propos; en fait d'amour, les femmes pensent avec Cerisier, « qu'il en est de lui comme des parfums, qui se conservent quand on les cache, et qui se gâtent dès qu'on les évente. »

INNOCENCE.

L'iconologie représente l'innocence sous la gracieuse figure d'une jeune fille timide qui se lave les mains dans un bassin de marbre blanc, emblème ingénieux de la pureté de l'âme.

Elle est accompagnée d'une brebis, symbole de candeur.

Les physiologistes de nos jours ne sont pas encore fixés sur l'âge qu'il faut choisir pour figurer l'innocence, surtout depuis qu'on a mis en circulation ce dicton proverbial: *Il n'y a plus d'enfants!*

INSENSIBILITÉ.

L'insensibilité n'existe jamais à l'âge où l'on doit aimer; le plus souvent c'est un masque dont on se sert pour arriver à son but; quelquefois aussi, cette froideur apparente n'est qu'un excès de timidité et de respect.

Tous les cœurs sont faits pour aimer :
Si quelqu'un pour un temps diffère à s'enflammer,

C'est qu'il ne trouve rien digne de sa tendresse.
Certain mérite à ses yeux présenté
Vainera dans l'instant sa fierté;
Et ce que l'on appelle insensibilité
N'est souvent que délicatesse.

IVRESSE.

Enthousiasme de la passion. Il y a l'ivresse du cœur, qui est l'ineffable jouissance que donne un amour ardent et profond. Il y a l'ivresse des sens qui est un égarement de la passion, presque de la débauche. Le dégoût suit de près cette ivresse-là.

J

JALOUSIE.

La jalousie est un sentiment que l'amour seul peut excuser. Dans tout autre cas, il est odieux, car ce n'est plus qu'une basse envie.

Chez les hommes, la jalousie est taciturne, réfléchie, défiante, hypocrite: elle tient beaucoup de la vanité. Chez les femmes, elle est ouverte, obstinée, impétueuse; elle s'appuie sur l'amour.

Les femmes poussent la jalousie jusqu'à parler de poison, de poignard, comme vengeance. Les hommes, qui sont plus calmes, se battraient bien entre eux; mais, comme on court des chances dans un duel, ils préfèrent se venger sur les femmes.

—

« Un coureur d'aventures, qui avait fait je ne sais combien de victimes de tout âge et de tous rangs, s'était introduit dans la demeure paisible de deux jeunes filles, deux sœurs liées par la plus étroite amitié. Laure avait vingt ans, Emma dix-sept; toutes deux blondes et roses, toutes deux fraîches comme une matinée de printemps. Laure, qui conduisait ce modeste ménage et qui semblait le mentor d'Emma, avait consenti, je ne sais comment, à recevoir notre héros. Les deux jeunes filles trouvaient du charme dans sa conversation; elles s'étaient habituées à le voir chaque jour, à faire avec lui de douces rêveries, de magnifiques châteaux en Espagne, à parler de tout ce qu'elles ignoraient: du monde, des

spectacles et de l'amour ; et toutes deux, sans s'en apercevoir, s'étaient mises à l'aimer avec toute la sincérité d'un cœur neuf qui bat pour la première fois. Elles se rendaient si peu compte de ce qui se passait en elles, que, ni l'une ni l'autre n'osait, la première, en faire la confidence à sa sœur.

»Cependant les jours se passaient, notre séducteur devenait de plus en plus persuasif. En l'absence d'Emma, il parlait de son amour à Laure. Laure absente, il enflammait le cœur d'Emma. Devant les deux sœurs réunies, il observait la plus stricte neutralité ; et chacune, de son côté, lui savait gré de sa réserve. Ce petit manége n'était pas sans charmes pour un homme à bonnes fortunes ; mais notre héros, qui ne voulait pas se borner à la contemplation, attira chez lui la charmante Laure, et, après maintes protestations d'amour, maint serment de fidélité éternelle, il trouva la jeune fille sans force, qui consentait à l'aimer toujours. Le lendemain, même scène avec Emma.

» Les innocentes créatures, qui ne consultèrent

que leur cœur, se livrèrent avec délices à cet amour qui paraissait leur ouvrir une nouvelle vie.

» Mais, lorsque le soir elles étaient seules, elles se prenaient à rêver; elles quittaient l'aiguille, obsédées par une idée impérieuse qui les dominait. Il leur semblait, à toutes les deux, que ce secret allait les étouffer, et que c'était manquer de confiance que de ne pas l'avouer. Enfin, un soir, au moment où Laure se levait, en soupirant, disposée à gagner sa chambre, Emma, suivant l'impulsion de son cœur, l'arrêta, la fit rasseoir et se plaça devant elle, à genoux....—Ma bonne petite sœur, dit-elle en pleurant, pardonne-moi, je suis bien malheureuse, mais il m'aime tant! — Qu'est-ce donc? s'écria Laure épouvantée, et qu'un instinct secret avertissait d'un malheur.— Hier, chez Arthur... — N'achève pas! dit-elle; l'infâme! — Oh! il m'a juré qu'il n'aimerait que moi. — Mais tu l'aimes donc, toi, Emma? —Je l'adore, ma sœur. — Eh bien! apprends que cet homme est aussi mon amant.

» Emma jeta un cri perçant. Puis les deux

sœurs s'éloignèrent l'une de l'autre, et un silence morne s'établit, que le bruit seul de leurs sanglots rompait. Elles passèrent la nuit éveillées, tantôt assises, tantôt se promenant à grands pas. Quand le jour parut et qu'elles se regardèrent, elles se virent si pâles, si défaites, qu'elles eurent pitié l'une de l'autre. L'aînée alors s'avança résolument vers sa sœur. — Tu l'aimes avec passion, lui dit-elle, et moi aussi. Comme moi, tu le veux pour toi seule. — Oui, répondit Emma, et comme toi je suis jalouse ! — Eh bien ! tirons au sort laquelle des deux s'asphyxiera ! Emma ne répondit rien. — Acceptes-tu ?

» Pour toute réponse, Emma fondit en larmes. A la vue de sa sœur qui pleurait, Laure ne put retenir un élan de sensibilité, et se jetant au cou d'Emma : — Oh ! non, s'écria-t-elle, non, tu ne dois pas mourir... C'est toi qu'il aime... Puis, rassemblant ses forces, elle reprit : — Écoute, Emma, tout à l'heure, quand il sera là, je lui dirai : « Monsieur, il faut choisir ; celle qui sera dédaignée ne se plaindra pas, ne vous maudira pas ; mais il faut choisir. » Vois. si tu auras la force

d'être délaissée... — Je n'aurai pas moins de courage que vous, répondit Emma. Quelques instants après, notre héros arrivait leste et radieux.

— » Monsieur Arthur, lui dit Laure, vous avez devant vous deux femmes qui vous aiment d'un égal amour et que vous avez juré d'aimer; mais comme il ne peut y avoir partage, vous allez sur-le-champ choisir l'une des deux.

» Arthur fut interdit, hébété. Il balbutia.

— » Allons, monsieur, décidez-vous, lui dit Emma d'une voix brève. Depuis long-temps, votre conduite est celle d'un traître; il faut être loyal aujourd'hui.

— » Ma foi, dit le Lovelace, je vous garde toutes les deux.

— » Vous êtes un lâche! crièrent-elles ensemble. Sortez d'ici!

» Le héros de notre histoire entrevit à l'instant les fâcheuses conséquences d'une double passion et d'une double jalousie : il se sauva. »

JAMAIS.

Adverbe hyperbolique et fort insignifiant qu'on

devrait bien se garder de prononcer, quel que soit son sens affirmatif ou négatif. Je ne t'abandonnerai *jamais*, ou je ne te reverrai *jamais*, sont autant de mensonges que les amoureux feraient bien de s'épargner. Il n'y a plus guère que les enfants qui font des serments avec ce mot-là. Il existe une vieille romance assez sensée qui dit :

Ni jamais, ni toujours,
C'est la devise des amours.

JEANNE D'ARC (Une).

Pour être une Jeanne d'Arc, il faut avoir seize ans, de la vertu par instinct, et une position sociale qui vous mette à l'abri des soucis de la vie et des séductions de la toilette. Pour plus amples renseignemens, *voyez* VIERGE.

J'EN MOURRAI!

Cri de douleur non suivi d'effet. Cette expression de désespoir annonce la fin d'un amour qui s'était arrangé pour vivre long-temps. — Depuis le commencement des siècles, nos pères prétendent qu'on n'en meurt pas.

JETER SON BONNET PAR DESSUS LES MOULINS.

N'avoir plus de honte, plus de pudeur ; afficher publiquement son inconduite, se moquer du *qu'en dira-t-on.* — Une femme qui n'a plus de retenue et qui a oublié ses devoirs au point de l'avouer et de s'en faire gloire, *jette son bonnet par dessus les moulins.* Nous ne trouvons d'autre étymologie à ce proverbe qu'un mouvement de colère qui annonce une action décisive, une résolution arrêtée, et qui fait qu'on se dépouille et qu'on jette tout loin de soi pour être plus libre d'agir.

JOUR (Beau comme le).

Cette comparaison employée par les grisettes pour caractériser la beauté de leurs amants est devenue triviale à force d'être prodiguée à des étudiants aux longs cheveux et à l'œil mélancolique. Apollon et Narcisse servent quelquefois aussi de termes de comparaison ; car il est con-

venu que l'amour emprunte beaucoup de choses à la fable.

JOUER DE LA PRUNELLE.

Expression pittoresque qui caractérise parfaitement les contorsions qu'on fait avec ses yeux pour peindre *son ardente flamme.* Variété de l'espèce *Faire l'œil.*

JUSQU'A LA MORT.

Serment d'amoureux dans les moments d'exaltation.

Ce serment n'est pas un mensonge alors qu'on le prononce, car on y croit ; on a même la bonne intention de le tenir ; la jeunesse est si confiante et si crédule ! Lorsque le temps a fait justice de cette promesse, et qu'on en est venu à rire de sa candeur, on n'a plus que le regret de ne plus y croire.

L

LAIT (**Boire du**).

Expression du genre noble. Boire du lait, cela peint bien l'ivresse du cœur en présence de l'objet aimé. Quand la femme qu'on adore est là, devant vous, qui vous sourit du regard et qui vous dit avec les lèvres des mots d'amour que personne n'entend, oh! alors *on boit du lait* ; on sent un je ne sais quoi de suave qui vous trouble et qui vous oppresse délicieusement; c'est comme un parfum qui vous enivre et qui vous donne des moments de douce extase; on est heureux, le cœur est plein, le monde railleur ne sait rien, votre amour est un secret, *on boit du lait.* Quand tout est découvert, c'est de l'absinthe.

LANGUEUR, **Langoureuse.**

Demi-sommeil des sens; voluptueuse nonchalance de la pensée. — On pense généralement, et c'est une erreur, que les femmes langoureuses

sont passionnées ; ce n'est qu'une exception, ou alors cette langueur n'est qu'un raffinement de coquetterie. Il est déraisonnable de supposer qu'une femme, dans un état normal de somnolence, puisse éprouver une passion véritable. C'est de la volupté, mais non de l'amour. Malheureusement, il y a beaucoup de gens qui confondent l'un et l'autre.

LARCIN (Un doux).

C'est un baiser qu'on dérobe à une femme. On le prend ordinairement sur l'épaule ou le cou, de façon à lui causer une agréable surprise et un certain tressaillement plein de charmes. Le baiser sur la joue n'est point un larcin, bien qu'on vous le dispute. Ce n'est plus qu'un vol consenti. L'exercice auquel on se livre pour arriver à ce but n'est qu'un jeu d'enfant dont les femmes se servent comme éprouvette.

LARMES.

Il est bien entendu qu'il n'est question que des larmes que cause l'amour, celles que les

poètes appellent *larmes du cœur*. Les larmes du cœur ont une signification morale inappréciable. Il faut, pour en connaître la valeur, analyser les circonstances qui les ont fait naître. Les larmes de l'amour trompé, celles que l'amour-propre retient au bord des paupières ne sont pas limpides comme celles que produit une joie inespérée; elles sont lourdes et brûlantes; elles vous oppressent, car elles viennent d'une douleur profonde et difficile à guérir. Celles qui s'échappent en sanglots ou font irruption comme une digue rompue, se tarissent vite. Chaque individualité a ses larmes, chaque sensation produit les siennes; mais, au milieu de tant de nuances délicates, il est une sorte de larmes, qui est la plus précieuse de toutes, c'est celle qui précède l'instant de la défaite. — Ce combat intérieur de la vertu et de la passion, chez les femmes qui sentent vivement, se décèle ordinairement par d'éloquentes larmes qui sont l'aveu le plus complet et le plus irrécusable d'un amour profond. — C'est la femme vaincue qui a honte de sa défaite et qui pleure sur sa volonté impuis-

sante, qui voudrait reculer, mais qui, par une attraction magnétique, se précipite dans l'amour en aveugle. Voilà les larmes les plus délicieuses que je sache; il n'y a pas de rosée céleste qui les vaille. Les *larmes après*, quand elles sont sincères, ont bien aussi leur éloquence, mais elles n'ont pas le parfum de virginité des autres. Je ne parle pas des femmes qui ont abusé de ces larmes après. Cette comédie odieuse n'a plus créance que vis-à-vis des jeunes gens sans expérience. Les hommes qui ont vécu et qui savent reconnaître les vraies des fausses larmes, en font prompte justice. Il y a aussi des hommes qui pleurent, soit avant, soit après. Avant, c'est une grimace; après, c'est quelquefois une douleur d'amour-propre froissé.

—

Achille beau comme le jour,
Et brillant comme son épée,
Pleura neuf mois pour son amour,
Comme un enfant pour sa poupée.
(SARAZIN.)

LETTRES D'AMOUR.

Morceaux de papier, pliés en quatre, conte-

nant une foule de lieux communs sur l'amour. — Nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs le tableau progressif d'un amour conditionné par lettres.

1re *période.* — DOUTE.

Monsieur,

Dois-je croire que vos intentions..., etc. — Il faut à ma pauvre âme abandonnée une âme de feu qui..., etc. — Je serai exigeante et jalouse, car..., etc.; et, puisque vous consentez à me servir de guide, moi, pauvre seule..., etc.

(*Point de signature.*)

2e *période.* — PREMIER RENDEZ-VOUS.

J'ai besoin de vous voir, monsieur, pour vous parler d'une chose grave. Votre imprudence a failli me compromettre, ne vous promenez plus sous mes fenêtres. Je vous recevrai demain soir à huit heures. Mais je vous préviens, monsieur, qu'il est inutile de me parler d'amour. Ma position me défend toute pensée de cette nature. Ne m'écrivez plus désormais; vos lettres pourraient ne pas me parvenir.

(*Point de signature.*)

3ᵉ *période.* — INTIMITÉ.

Mon bon Arthur,

C'est à toi que je dois de connaître enfin l'amour ; je n'espérais plus ce bonheur sur cette terre où tout me paraît faux. Tes sentiments sont si beaux, ton âme est si noble, que je me trouve justifiée quand je descends en moi-même ; ma faute est grande, mais il me semble qu'on doit me la pardonner quand on te voit. Arthur, songes-y bien, je mets en toi ma confiance ; tu es hautement responsable de mon bonheur. Ami, sois discret comme la tombe. En échange de vos cheveux que je porte toujours sur moi, je vous envoie une boucle des miens.

Adieu, mon bon ange. A ce soir.

Ta JULIE.

4ᵉ *période.* — AMOUR EXTRÊME.

O mon Arthur, toi si supérieur aux autres hommes, toi le plus beau de tous, ne m'afflige pas ; au nom de notre amour, ne me rends pas jalouse, car tu ne comprends pas quelle est cette souffrance. Quand on aime avec passion,

quand on a tout trahi pour se livrer à un homme, cela ne mérite-t-il pas un peu de compassion? Si tu voyais ma douleur et mes larmes, quand le moindre soupçon me vient à l'esprit, oh! tu plaindrais ton amante, tu trouverais alors des mots qui consolent, tu lui donnerais des baisers qui rendraient le calme à son âme. La mort, dont j'avais tant peur autrefois, est une idée avec laquelle je me suis familiarisée quand je pense qu'un jour tu peux m'abandonner.

Mais non, je suis folle, n'est-ce pas? tu m'aimes, Arthur, tu me l'as juré; je sens encore tes lèvres imprimer ce mot sur mes lèvres. Adieu, mille baisers sur tes yeux; je voudrais pouvoir baiser ton âme.

JULIE.

5e *période.* — DÉLIRE.

O mon ange aimé, pourquoi donc me dis-tu que je n'ai pas assez d'amour? est-ce parce que je ne sais pas le dire! Mais il déborde de mon cœur! Oh! que je voudrais avoir ta parole entraînante? Mais je ne sais pourquoi ton regard

qui me fascine retient ma pensée sur mes lèvres. O mon Dieu! écoutez la fervente prière d'une pauvre affligée, prenez en pitié mon impuissance à révéler ce que j'éprouve. Faites que ma bouche devienne le fidèle écho de mon cœur! Oh! tu blasphèmes! Qu'est-ce donc que l'amour, si ce que j'éprouve n'est pas ce sentiment divin qui m'exalte, ce parfum enivrant qui ravive mon existence décolorée. — O mon Dieu! vous qui voyez mon âme, dites-lui que je l'aime plus que vous!

JULIE.

6e *période.* — AMOUR CALME.

Je regrette vivement de ne pouvoir me rendre au rendez-vous que je vous avais donné, mais on me suit; on a l'œil sur ma femme de chambre. Je tremble qu'elle ne soit surprise, en vous l'envoyant ce matin. — Je vais faire des confitures cette semaine, je serai très occupée. A ma première heure de liberté, je volerai dans vos bras.

(*Plus de signature.*)

7e *période.* — RUPTURE.

Oubliez-moi comme je vais essayer de le faire... Ma tranquillité, ma vie même en dépendent. J'ai été encore suivie, et je suis épouvantée des menaces qu'on m'a faites ; par pitié, attendons des jours meilleurs.

(*Plus de signature.*)

Ces lettres, qui sont l'expression fidèle d'un amour conditionné, doivent s'écrire dans l'espace de quarante jours, terme ordinaire d'une passion qui craint de se compromettre par une longue durée.

LIBERTÉS (Prendre des).

Se permettre de toucher à des choses qu'on doit respecter, sans y avoir été autorisé. Exemple : Vous avez pour voisine, dans un salon, une jolie femme ; il vous est difficile de lui parler ; c'est votre main qui s'égare et lui serre le genou : *liberté.* Si vous devenez audacieux, et que votre main fasse autour de sa taille plus de chemin qu'elle ne doit en faire, *liberté.* Si, enfin, elle descend témérairement jusqu'au coussin de

sa chaise, *liberté*, très grande *liberté*. Si vous poussez l'effronterie jusqu'à poser vos lèvres furtivement sur ses épaules, et de façon à la compromettre, oh! alors, vous êtes un homme de mauvaise compagnie, et elle a le droit de vous dire fièrement : « Il me semble, monsieur, que *vous prenez des libertés!* »

LIONNE.

Jeune femme élégante qui passe son temps chez mesdames Baudrand et Palmyre, qui monte à cheval, fume des cigarettes, tire passablement le pistolet, danse la polka, la mazurka, la cachucha, etc., et qui pense à l'amour dans ses moments perdus.

—

C'est une femme parfumée
Qui n'a jamais que des désirs,
Ange dont l'haleine embaumée
Provoque les ardents plaisirs;
Créature froide ou fougueuse,
Ne sentant pas la vie à deux,
Aimant sans y penser, heureuse
De pouvoir faire des heureux.

—

LONG-TEMPS.

C'est un des termes les plus froids et les plus insignifiants du vocabulaire de l'amour. Les femmes préféreraient n'être pas aimées du tout que de s'entendre dire : Je t'aimerai long-temps. Elles savent bien que *toujours* est un mensonge; mais elles préfèrent un délicieux mensonge à une aussi froide quasi-vérité.

LORETTE.

Type corrompu de la grisette, vivant d'emprunts faits à tout lion imberbe, et qui a emprunté, au quartier qu'elle habite, jusqu'à son nom. Espèce de Phryné, visible de la rue Laffitte à la place Bréda, à Paris seulement, de minuit à six heures du matin. (Voir la *Physiologie de la Lorette*, de Maurice Alhoy.)

LOVELACE.

Héros de roman; l'amant de Clarisse Harlowe, devenu type, et qui a donné son nom aux hommes à bonnes fortunes. On les appelle aussi *Don*

Juan, *Joconde*, etc. Ce sont des personnages modèles que le théâtre a mis à la mode, depuis Corneille jusqu'à feu Étienne, de l'Académie française.

LUCRÈCE.

Dame romaine qui passait son temps à filer de la laine et à élever ses enfants dans les meilleurs principes, prise aujourd'hui comme type de la vertu la plus inébranlable; d'où vient qu'on dit d'une femme reconnue sincèrement vertueuse : *C'est une Lucrèce.* La tragédie de M. Ponsard a remis en honneur cette expression, qu'on avait oubliée pour celle : *C'est un dragon de vertu*, que nous devions à la fable. On se souvient qu'un dragon gardait l'entrée du jardin des Hespérides, et dévorait les téméraires qui voulaient y pénétrer. De là cette allégorie appliquée à la femme vertueuse, qui repousse énergiquement les audacieux. (*Voyez* DRAGON.)

LUNE DE MIEL.

On nomme ainsi le premier mois de mariage,

alors que tout est plaisir pour ceux qui ne s'aiment que médiocrement, et volupté pour ceux qui ont fait un mariage d'amour. On n'en est pas venu encore aux reproches ni aux récriminations. Toutes les actions sont *mellifères*, les paroles *mellifluentes*. Au second quartier de la lune, le bonheur semble décroître, jusqu'à ce que le mari se plaigne que ça dégénère *en croissant*. Je demande pardon pour cet abominable jeu de mots.

LUTINER.

Vient de lutin, un charmant petit diable que Satan a sans doute envoyé sur terre pour séduire le sexe faible et timide. Sa tâche consiste à voler des baisers, défaire des boucles de cheveux, dénouer des rubans, arracher des fichus de gaze, et mille autres espiègleries aussi innocentes que bourgeoises : cela s'appelle lutiner.

LUXURE.

Septième péché capital. C'est le côté prosaïque de la volupté. Ce mot a une foule de syno-

nymes qu'on nous saura gré de ne pas classer dans ce livre.

M

MADELEINE.

N'allez pas croire que ce nom de Madeleine signifie : femme repentante ; bien au contraire. Les femmes ainsi nommées, à cause du quartier qu'elles habitent, sont des pécheresses endurcies qui ont l'intention de mourir dans l'impénitence finale, si messieurs du Jockey-Club veulent bien leur continuer les mêmes égards et le même amour.

La Madeleine occupe le premier rang dans la hiérarchie des femmes de plaisir ; on n'est Madeleine qu'à la condition d'avoir un coupé à soi, deux domestiques mâles, une femme de chambre, un parfait gentilhomme et un appartement rue de la Ferme ou rue Tronchet.

Quand le parfait gentilhomme a la cruauté d'abandonner la Madeleine sans avoir constitué

sur sa tête la moindre rente, elle se fait *Boule rouge*; enfin, si le guignon la poursuit et qu'elle soit obligée d'avoir recours à l'étudiant, elle devient *Geneviève*.

MADRIGAL.

Fadeurs rimées à l'usage des amoureux qui soupirent à la manière de Dorat.

EXEMPLE :

La reine de Paphos, jalouse de Psyché,
Fit à son tribunal citer la jouvencelle.
On l'accusait d'être trop belle.
J'ai bien peur, Cœlina, pour ce même péché,
Que Vénus vous cherche querelle.

MAGNÉTISER.

Abuser de la puissance de son regard pour paralyser les mouvements ou les intentions d'une femme. On se sert ordinairement de cette force invincible qu'on a dans le regard pour séduire. Les femmes qu'on domine ainsi sont pour le magnétiseur d'un dévoûment à toute épreuve. D'ordinaire, elles sont nerveuses et très sensibles, ou bien très faibles de cerveau.

MAIN (**Demander la**).

Quand on s'est décidé à contracter un lien indissoluble, c'est-à-dire à enchaîner sa vie à une femme en vertu de l'art. 213 du Code civil, on commence par se faire présenter dans la famille de sa *promise* ou *future*, pour *demander sa main.* Mais dira-t-on, pourquoi la main plutôt que le cœur, plutôt que l'âme, plutôt que la parole? quelle raison donne-t-on pour justifier *la main?* C'est qu'avant que la civilisation eût réglé les formes du mariage par des lois écrites, il suffisait, pour lier deux individus, qu'ils se donnassent la main. Nous n'avons gardé de cet usage, qui remonte aux temps bibliques, que l'anneau appelé alliance, que l'époux passe au doigt de l'épouse, au moment de la célébration du mariage.

MAITRESSE (**Ma**).

Cette qualification donnée à la femme qu'on aime a beaucoup vieilli. — On dit bien encore, cet homme a des maîtresses, mais il n'est plus

permis de dire *ma maîtresse* sans passer pour un fat, — et puis ce pronom personnel *ma* est toujours hasardé. Les étudiants qui disaient autrefois *mon épouse*, emploient les mots nouveaux de *ma fée* ou *ma déesse*. (*Voyez ces mots.*)

MALHEUREUSES (**Faire des**).

On est prié de ne pas prendre au sérieux le mot *malheureuses*. Rarement les femmes se plaignent d'avoir été trahies : elles ont l'habitude de prendre les devants. Il faut lire *heureuses*. (*Voyez* VICTIMES.)

M'AMOURS (**Faire des**).

Paroles de tendresse et de mignardise qu'on échange avec une maîtresse adorée, lesquelles consistent en caresses d'enfants, en petits noms d'amitié, en larcins amoureux.

MANGER DES YEUX.

Regarder avec amour l'objet qu'on aime, attacher sur lui son regard que rien ne peut distraire. L'action de manger quelqu'un des yeux

est involontaire ; c'est la pensée qui passe malgré vous dans le regard et qui vous tient immobile et sans haleine en face de l'idole. Les femmes aiment à être mangées des yeux. C'est moins compromettant que le regard tendre ou le regard furtif.

MARGUERITES.

Fleurs des champs, que les amoureux effeuillent pour savoir à quoi s'en tenir sur leurs amours réciproques. (*Voyez* FLEURS.)

MARI (Un).

C'est un caissier plus ou moins récalcitrant, un porte-respect plus ou moins sérieux, un être plus ou moins père. C'est celui qu'on rêve, jeune fille, et celui qui tue vos illusions quand vous êtes femme; l'alpha et l'oméga de l'amour, sans intermédiaire, sans transition.

Le mari est une des idées de la société civilisée; elle commence à vieillir.

MARIAGE.

Expression vulgaire, qui veut dire : tombeau de l'amour.

Nous avons cru devoir placer ce mot dans ce dictionnaire, parce qu'il est la fin de tous les rêves et de toutes les illusions de la jeunesse.

« Il n'y a de bon mariage, dit un philosophe, que celui d'une femme aveugle avec un mari sourd. »

—

MARIAGE (Sur le).

DIALOGUE.

LE MARI.
LA FEMME.

LE MARI, *à sa femme.*

Si monsieur de Lhormont, vous en savez la cause,
Revient ici, je veux qu'il trouve porte close :
Vous vous arrangerez pour qu'il n'y vienne pas ;
Point de cris, de colère, et surtout point d'hélas !
Vous pourrez en secret déplorer sa disgrâce ;
Mais cachez votre peine avec une grimace.

LA FEMME.

Je ne me plains jamais.

LE MARI.

Et vous faites très bien ;
Pour m'abuser toujours, c'est le meilleur moyen.

N'allez pas croire au moins que ce soit jalousie ;
Vous voyez que j'y mets assez de courtoisie.
Qui, moi jaloux ! Fi donc ! c'est du plus mauvais goût.
Il faudrait pour cela qu'on me poussât à bout.
Hier j'ai vu jouer le ***Barbier de Séville***,
Et j'ai beaucoup aimé ce vieillard imbécile
Que tout le monde trompe et qui prend du courroux
Contre tous ceux qu'il voit, parce qu'il est jaloux !
Ah ! le pauvre homme ! il est d'une bien vieille école.
Il me suffit à moi d'une seule parole :
Je ne veux pas ! — Que diable, un peu d'autorité
Est souvent nécessaire à l'époux rebuté.
Le pouvoir des maris mal à propos se rouille ;
On l'a laissé tomber bien à tort en quenouille.
L'hymen est un abîme où notre cœur se fond.
Le code est impuissant à venger un affront ;
Il faut le prévenir ; du moins c'est mon système.

LA FEMME.

Et vous voulez, monsieur, qu'une femme vous aime.
Quand vous méconnaissez le prix de ses vertus,
Au point d'être pour elle un soupçonneux Argus !
En perdant votre amour, j'ai perdu votre estime.

LE MARI.

Mais pourquoi donc déjà vous poser en victime ?
Je ne méconnais rien, je ne soupçonne rien ;
J'ai de la défiance, et je m'en trouve bien.
Vous pleurez, j'y comptais ; j'avais prévu des larmes.
Pour lutter contre moi, ce sont vos seules armes.
Je suis un méchant homme, un tyran ; en effet,
Je suis un méchant homme, et dans votre intérêt.
Les passions font mal et vieillissent les femmes ;
Et puis, je ne crois plus à l'union des âmes,

Ce lieu commun si beau, ce doux propos d'amants
Créé pour défrayer les faiseurs de romans.
On trouve du bonheur à rester seule et sage :
On a pour s'occuper ses enfants, son ménage ;
On a pour ses plaisirs la campagne, l'été,
Le coin du feu l'hiver, quelques amis, un thé,
Et le cœur reposé, qu'à vous entendre on tue,
A vivre sans amour aisément s'habitue.
Être jaloux, c'est craindre un danger ; — c'est trahir
La femme que l'on doit estimer et chérir ;
Et je ne vous fais point, croyez-le bien, l'injure,
Élise, de vous croire infidèle et parjure.
Je vous aime encor trop pour cela. — Ce n'est pas
D'un amour éternel qui vit jusqu'au trépas ;
De cette ardeur sublime et de ce grand délire
Des sens qui vous entraine aussi bien qu'il attire :
C'est d'un amour égal, fondé sur l'amitié,
Heureux, tranquille...

LA FEMME.

Enfin, d'un amour par pitié.

LE MARI.

Ah ! vous poussez toujours les choses à l'extrême,
Et vous ne voulez pas comprendre que moi j'aime
Comme je sais aimer. — Je fais ce que je peux.
Je me trouve aujourd'hui même très généreux.

LA FEMME.

Je le vois, vous m'aimez bien plus que d'habitude.
Merci ! le mariage est un devoir trop rude ;
Il m'accable ! et je sens que j'ai trop présumé
De mes forces. Alfred, vous n'êtes plus aimé.

LE MARI.

Je le sais, et j'y mets de la philosophie.

LA FEMME.

Votre abandon ici du moins me justifie.

LE MARI.

Je le sais ; c'est pourquoi j'interdis ma maison
A tout galant : j'ai peur de la comparaison.

LA FEMME.

Et parce qu'il vous plaît d'oublier votre femme,
De n'avoir plus pour elle aucun mot dans votre âme,
Il faut qu'elle n'ait plus aucune passion.
Mais vous avez pour vous, monsieur, l'ambition,
Les chances d'un grand nom, les rêves de fortune :
Vous avez tout !

LE MARI.

Bien dit !

LA FEMME.

Oh ! je suis importune ;
Mais la coupe déborde, et mon mépris...

LE MARI.

Quel feu !
Vous parlez comme un livre et tournez au bas-bleu.

LA FEMME.

Alfred, vous m'entendrez !

LE MARI.

Ce soir, chez la marquise,
On fait le whist, on prend le thé ; bonsoir, Élise.

LA FEMME.

Vous m'entendrez, vous dis-je ! Alfred, je vous préviens
Qu'entre nous désormais il n'est plus de liens ;

Qu'un homme, le plus noble et le plus grand peut-être,
Et le plus dévoué que je puisse connaître,
M'aime avec passion.

LE MARI.

C'est un malheur pour lui.

LA FEMME.

Je vous préviens que j'ai combattu, que j'ai fui...

LE MARI.

C'est bien.

LA FEMME.

Qu'enfin je suis sur le bord de l'abîme,
Car moi, je l'aime aussi.

LE MARI.

Ce n'est pas légitime.
Dites à votre cœur de ne pas succomber :
Quand l'abîme se voit, on ne doit pas tomber.

(Il sort.)

MAUVAIS SUJET.

C'est un titre ambitionné par beaucoup d'hommes. Il est rare que le *mauvais sujet* ne soit pas pris en bonne part. Dans la bouche des femmes, la signification en est assez tendre. Cela rentre dans la catégorie des petits noms enfantins qu'on se donne en tête-à-tête. Elles entendent par *mauvais sujet* l'homme qui essaie de faire des infidélités, ou, en d'autres termes, qui fait la cour

à beaucoup de femmes à la fois. — Chérubin volant des baisers à Suzanne est un *grand petit* mauvais sujet.

MÉNAGE.

Association cimentée par la loi, vie à deux sous le même toit.

« Un bon ménage, s'il en est, refuse les com-
» pagnie et conditions de l'amour : il tâche à
» représenter celles de l'amitié ; c'est une douce
» société de vie, pleine de constance, de con-
» fiance, et d'un nombre infini d'utiles et solides
» offices et obligations mutuelles. Aucune femme
» qui en savoure le goût ne voudrait tenir lieu
» de maîtresse à son mari ; si elle est logée en
» son affection comme femme, elle y est bien
» plus honorablement et plus sûrement logée. »

(MONTAIGNE.)

—

Il y a d'invariables conditions qui rendent les ménages heureux ; pour les petites gens, ils ont besoin de s'aimer ; pour les gens riches, il suffit qu'ils vivent décemment, leur aisance les met d'accord.

MENSONGE.

Le mensonge est une invention de l'amour. Il sert à cacher au mari les larcins de l'amant et aux mères les pensées qu'on donne à l'amour.

Nous pensons, du reste, que le mensonge est une nécessité par le temps d'égoïsme qui court, et qu'en amour surtout il ne faut jamais, bonne ou mauvaise, dire toute la vérité.

MESSALINE.

Une noble dame Romaine, d'une vertu équivoque et d'une grande beauté, qui paya de la vie son goût pour les plaisirs mondains ; fort opposée à Lucrèce. Son nom, qui a traversé les générations tout aussi bien que celui de la chaste épouse qui restait chez elle et filait la laine, est devenu aujourd'hui le type de la femme de plaisir.

MIGRAINE.

Improvisation féminine tendant à réclamer le silence, le repos et le recueillement, et qui signifie : allez-vous-en vite ! — Douleur spon-

tanée qui arrive toujours mal à propos, et qui fait bien plus souffrir la personne qui se porte bien que celle qui vient d'être atteinte de ce mal soudain.

Les maris sont les victimes naturelles de la migraine; les amants anciens et exigeants sont quelquefois aux prises avec elle.

MINAUDERIES.

Clignement d'yeux, sourires, gestes et paroles affectés. — Les minauderies sont aux grâces naturelles ce qu'est la vieillesse qui se farde au teint fleuri de la jeunesse.

MIROIR.

Le confident discret des dames, l'ami le plus sévère et le plus intraitable, le seul qui sache les mensonges qu'on prépare.

APHORISME.

« Il y a bien peu de femmes qui soient belles sans le secours du miroir. »

MOITIÉ DU GENRE HUMAIN (La plus belle.

Il est convenu depuis Adam que c'est la femme. On lui doit bien ce dédommagement.

MONSTRE.

Traduisez : Vous êtes si aimable qu'on ne peut rien vous refuser. Le monstre est ordinairement un amoureux entreprenant qu'on gronde en l'appelant : vilain méchant, démon, mauvais sujet et monstre, toutes épithètes qui veulent dire : Vous regardez trop les autres femmes, cela vous donne des distractions, et vous me négligez. — Le terme est familier et annonce une liaison établie. S'il est prononcé par une femme à qui l'on fait la cour, il est de bon augure ; car il veut dire : J'ai bien peur que vous déguisiez la vérité, et que vous en aimiez d'autres en même temps que moi.

MORBIDESSE.

Expression italienne qui résume assez bien la mollesse normale du peuple de Naples.

Nous employons aujourd'hui ce mot pour exprimer l'habitude de nonchalance et le laisser-aller voluptueux de ces femmes qui semblent toujours lasses, et ferment à demi les yeux comme accablées sous le poids des plaisirs multipliés.

MOTIF (Bon).

C'est une des nombreuses figures de rhétorique qui signifient mariage. Elle est du genre bourgeois. Quand les boutiquiers, entre eux, parlent de leurs amours ou de leurs *épousailles*, ils ont bien soin de dire si c'est pour le *bon motif* ou pour *la farce*.

MOUE (Faire la).

Avancer les deux lèvres avec un petit air boudeur. Cette charmante grimace figurée par des lèvres roses, accompagnée ordinairement d'un mouvement d'épaules qui exprime une contrariété, est toujours le début ou la fin d'une colère. Si l'homme cède, le visage reprend sa sérénité. Et pourquoi ne pas céder ?

Faire la moue est le privilége de femmes qui n'ont pas encore trente ans. Passé cet âge, cela devient une minauderie; à cinquante ans, c'est une grimace.

MYSTÈRE.

Il n'y a que les femmes qui connaissent la valeur de ce mot mystère ; il n'y a qu'elles pour savoir deviner dans les replis d'un cœur, et pour cacher dans le leur les tendres secrets qu'il faut dérober aux yeux du monde. Elles ont une délicatesse inexprimable pour se faire comprendre, un langage muet dont nul homme ne se doute, et sous les voiles impénétrables du mystère, c'est-à-dire sous des apparences menteuses, elles ont un tact exquis pour montrer à un seul leur cœur qu'elles cachent à tous les autres.

Le mystère est un voile derrière lequel les femmes se cachent, et qui n'est transparent que pour elles.

N

NARCISSE.

La vie de ce beau jeune homme que la fable nous a laissée, ainsi que sa fin déplorable, ont victorieusement démontré qu'il y avait quelque péril à trop s'aimer. Malgré cet exemple, le nombre des fats et des hommes qui s'aiment et s'adonisent est considérable. Aussi a-t-on conservé pour eux ce dicton : *C'est un Narcisse!*

NIAISE.

Jeune mineure non émancipée, ignorant l'a b c de l'amour, et pour laquelle les jeux innocents sont l'idéal du bonheur sur la terre. La niaise est ordinairement âgée de quatorze ans ; deux ans plus tard c'est une novice. (*Voyez* NOVICE.)

NIOBÉ.

Une pauvre jeune mère qui a perdu ses enfants, et qui reste immobile et muette de dou-

leur, comme une statue de pierre, une femme insensible à tous les hommages qu'on lui rend, et qui n'a dans le cœur d'autre sentiment que le souvenir de ses enfants perdus.

C'est une Niobé se dit quelquefois d'une jolie veuve inconsolable, et qui refuse de convoler en secondes *noces*.

NITOUCHE (Sainte).

Jeune fille à l'air candide, aux yeux baissés, qu'on prendrait pour une sainte et qui n'ose toucher à rien de peur d'une impureté. Rien n'est trompeur comme cette timidité affectée. Elle cache le plus souvent une faute. L'innocence véritable n'a jamais besoin de s'observer.

NOCE.

Le jour de la noce passe généralement pour le plus beau jour de la vie. C'est en effet le moment suprême qui précède la possession de ce qu'on a tant désiré. De ce mot, qui exprime la légitimité du bonheur domestique, on a créé le mot *faire la noce*, qui a une signification tout à

fait opposée. Le plaisir qu'on éprouve n'en est pas moins vif, mais il n'est pas autorisé par la morale ni M. le maire.

NOMS (Petits).

Tous les substantifs, adjectifs, noms propres, que l'amour invente dans ses moments d'expansion sont incalculables et inappréciables. Chaque classe d'amoureux a les siens dont on pourrait faire un dictionnaire à part. Les plus en vogue sont :

Mon bien-aimé,
Mon chéri,
Cher aimé,
Ma vie,
Bon ange,
Mon idole adorée,
Mon astre,
La moitié de mon âme,
Flambeau de mes nuits, etc., etc.
Et dans un autre ordre d'idées :
Chien,
Toutou fidèle,

Biche, bichon et bichonnette,

Poule,

Raton,

Chouchou,

Loulou,

Chienchien, prononcez *ciencien.*

De tous les mots que nous citons là, et que nous prenons au hasard entre mille, le chien est le seul qui soit universel, il est le symbole de la fidélité. Madame Lafarge l'a tout à fait mis à la mode ; chacun s'approprie sa phrase : *Je t'écris comme un chat, mais je t'aime comme un chien.*

NON.

Adverbe, considéré en amour comme le cri d'une défaite prochaine. Ce terme de refus dans la bouche d'une jolie femme est un reste de pudeur, un dernier effort dans un combat désespéré. Quelquefois le *non* est un aveu; mais cela dépend du ton avec lequel on l'a prononcé. Dans tous les cas, non est de la même famille que le mot impossible. — « Du moment que ce

n'est qu'impossible, ça se peut, » a dit M. Scribe. Il ne faudrait pas conclure de là que oui veut dire non ; mais le *oui* a moins de charmes, selon nous, que le *non*. (*Voyez* OUI.)

NOVICE.

Jeune garçon de dix-huit ans, ou jeune fille de quinze ans qui n'en est encore qu'à son premier amour; espèce de niais que les vieilles femmes cultivent, ou jeune sotte que les vieillards convoitent.

NUAGES.

Le nuage en amour n'est pas une brouille, c'est une simple moue qui ne dure que quelques instants.

APHORISME.

« Un amour sans nuages est comme une terre qu'on n'arrose jamais. »

NUIT.

Quand Dieu, séparant la lumière des ténèbres, a dit : Ceci s'appellera jour et ceci s'appellera nuit, il a dû ajouter tout bas : Ceci se

nommera travail, ceci se nommera repos. Mais voilà que la civilisation, la philosophie et le culte du plaisir ont bouleversé tout cela, et ont fait dans un certain monde, le monde intelligent, de la nuit le jour, et du jour la nuit.

Et maintenant, si nous devons formuler notre opinion sur les causes de ce bouleversement, nous nous verrons contraint de déclarer que nous partageons volontiers cette erreur des gens du monde, si erreur il y a. La nuit nous paraît être le seul moment où l'âme puisse se recueillir et poursuivre de doux rêves, une charmante solitude qu'on peuple d'apparitions poétiques, où les ravissants fantômes de l'imagination prennent des formes aériennes et vous bercent de toutes les espérances, — amours, honneurs et richesse. La nuit nous offre les plaisirs enivrants du bal, les illusions du théâtre, la musique mélodieuse, la valse entraînante, les femmes parfumées, les soupers fins, les émotions du jeu; c'est la nuit qu'on existe, car on se sent exister. La nuit est favorable aux amants, elle inspire les poètes, elle fait oublier les misères de la vie.

Fi du soleil, il nous montre nos défauts, il éclaire le chemin pénible du travail!

Vive Phébé, voilà la vraie protectrice de l'humanité!

NYMPHE.

Titre mythologique dont on baptisait sous la régence les demoiselles d'opéra, qu'on appelle aujourd'hui *les rats.* Les lions d'alors disaient *ma nymphe* au lieu de *mon rat.* Le mot nymphe est bien arrivé jusqu'à nous; mais il sert de qualification pour certaines demoiselles nocturnes.

O

ŒILLADE.

Coup d'œil furtif qu'on se lance réciproquement. Cet exercice de la prunelle est cultivé avec succès par les demoiselles récemment sorties de pension. Leurs amours ne se traduisent encore que par ce genre de regards on ne peut plus langoureux. Les mamans ne peuvent pas

interdire l'œillade ; leur perspicacité ne va pas jusqu'à s'en apercevoir.

ONZE MILLE VIERGES (**C'est l'amoureux des**).

On compte dans le paradis onze mille vierges ; je ne sais pas qui en a fait le dénombrement, mais c'est un fait acquis à l'histoire du monde. Telle est l'origine de ce surnom qu'on donne à tout homme qui fait la cour à toutes les femmes. Il n'est pas essentiel, pour que l'application soit exacte, que les femmes soient à l'état ci-dessus mentionné.

OR.

Métal précieux, le principal agent de l'amour. Nous trouvons à ce sujet des aphorismes très rassurants pour l'amour-propre de nos dames.

Par exemple :

> La vertu sans argent n'est qu'un meuble inutile.

Mais Caldéron dit : « que tous les trésors de la terre ne valent pas le bonheur d'être aimé. »

ORAGE DU CŒUR.

Les romanciers modernes ont créé l'*orage du cœur*, mais ne l'ont pas défini. Il est probable que c'est un amour contrarié, en proie au plus violent chagrin, un combat intérieur entre le désespoir et la passion la plus effrénée, et peut-être, entre la vertu qui tient bon et l'amour qui se révolte, ou bien quelque nuage qui passe entre l'âme et les sens. Cette dernière explication doit être la meilleure, attendu qu'elle est la plus obscure, et par conséquent la plus en rapport avec l'expression des romanciers.

ORIGINE D'AMOUR.

C. Ripa explique d'une façon assez peu satisfaisante, par une allégorie, l'origine de l'amour. Il nous montre un enfant ailé tenant d'une main un flambeau et de l'autre un miroir qui reçoit une vive lumière; d'où il faudrait conclure que l'amour se communique par les yeux. Cette doctrine, si nous l'admettions, détruirait nos théories à ce sujet. Nous préférons garder nos con-

victions et croire avec Montaigne, La Fontaine, Rousseau, et tous les physiologistes modernes, que l'ouïe est le chemin le plus sûr pour arriver au cœur d'une femme.

OUBLI.

Le mépris, la haine, et même l'indifférence en amour sont préférables à l'oubli. Les femmes ne peuvent pas se faire à l'idée qu'on perde la mémoire d'une liaison étroite, et qu'on se persuade en un instant qu'elles ne sont plus. C'est une douleur qui ronge leur cœur, et qui à la longue les conduit au tombeau. Elles ne meurent pas d'amour, mais elles peuvent mourir de l'oubli.

APHORISME.

« L'oubli est une tombe où il n'y a pas même un cadavre. »

OUI.

Adverbe ; signifie qu'on accorde ce que vous demandez. Ce mot prosaïque, dénué de tout prestige, vous ôte le charme de l'attente. Comme il est le but de vos désirs, le terme de vos espé-

rances, il ne laisse rien après lui. Il semble même qu'il déflore l'objet qu'on a demandé, il lui enlève sa valeur idéale, sa poésie ; c'est pour ainsi dire la femme qui cède au premier mot d'amour. Les femmes ne devraient jamais employer ce mot, car tout finit avec lui. Mieux vaut *non* cent fois. (*Voyez* NON.)

P

PALEUR.

La pâleur accompagne toujours la mélancolie, elle annonce une âme fière et passionnée et donne à la physionomie une teinte de tristesse maladive qui annonce que l'amour a passé par là.

PALPITATIONS.

Battement inégal du cœur produit par une émotion, quelquefois prévue, souvent inattendue. La rencontre fortuite de deux amoureux occasionne régulièrement ce petit duo :

> Mon cœur bat et palpite ;
> Le trouble qui l'agite

Me ravit à la fois
Et la force et la voix.

Il y a des femmes chez lesquelles cette palpitation est si violente que la langue est pour ainsi dire paralysée. C'est alors qu'elles vous prennent la main et la posent sur leur cœur, comme pour dire : « Voyez si je vous aime... »

Mon cœur bat et palpite ;
Le trouble, etc.

PAMOISON.

Exercice fatigant servant de piége pour attraper les maris et les amants crédules. (*Voyez* VAPEURS.)

PAPHOS.

Ile habitée par Vénus, qu'on appelait reine de Paphos. Elle l'était aussi de Cythère et de beaucoup d'autres lieux ; elle est encore reine du monde. Il n'y a plus guère que les derniers membres du Caveau ou les convives des soupers de Momus qui osent se servir de ces expressions dégénérées. *Faire le voyage de Paphos ou*

de Cythère veut dire, dans la langue des rares chansonniers qui existent encore : obtenir les faveurs d'une femme.

PARFUM.

C'est à l'Orient que nous devons ce raffinement de la toilette. Les parfums sont le complément obligé de la beauté.

On reconnaît aisément la condition d'une femme à la qualité de ses parfums. La grande dame n'emploie que l'eau de mousseline et l'essence de benjoin ; la bourgeoise, la patchouli et l'essence de Portugal ; la grisette, l'eau de Cologne ; les vieilles femmes ont le musc.

Heureuses les femmes qui sentent bon de leurs propres parfums.

PAR DEVANT NOTAIRE.

C'est pour ainsi dire la consécration d'une union légitime. Cela suppose un contrat et une dot. Aussi le terme est-il devenu proverbial. Les demoiselles de boutique et les grisettes, avant d'entrer dans les nœuds d'un mariage, s'infor-

ment s'il se fera au *treizième arrondissement* ou *par devant notaire*, ou encore *devant M. le maire.*

Le *par devant notaire* est la proposition de mariage qui est la mieux accueillie. Le *devant M. le maire* n'annonce qu'un bonheur pauvre. Le *treizième* n'est qu'un bail.

PARTIE FINE.

Promenade de deux amants en tête-à-tête, loin des indiscrets, des curieux et des jaloux. *La partie fine* n'existe qu'entre gens qui ont intérêt à se cacher. L'homme marié et l'amie de sa femme qu'on rencontre dans une étroite allée du bois de Boulogne, partie fine; — l'épouse légitime et le premier commis qui suivent lentement les bords du canal dans l'obscurité de la nuit, partie fine; — une jeune fille échappée de son magasin et un lion qui entrent à la Tête-Noire à Saint-Cloud, partie fine; — une femme du monde et un officier d'état-major sur les bords du lac d'Enghien, partie fine. Le mot *partie* signifie plaisir, et *fine* exprime le mystère

qu'il faut prendre pour ne pas compromettre l'objet de son amour.

APHORISME.

« La citadine aux stores baissés est toujours une partie fine. Le mari est le seul qui se ressente des cahots. »

PASSION.

On nous permettra de ne point analyser ce mot. Il se retrouve si souvent et sous tant de formes diverses dans ce livre, que nos paroles ne pourraient en donner qu'une idée incomplète. C'est le mot le plus élastique de la langue française. — Il s'applique à toutes les choses comme à toutes les idées.

PENCHANT (Avoir un).

Être attiré vers quelqu'un par un charme secret, et se laisser aller sur cette pente douce. Chez les hommes, c'est le commencement d'un amour sérieux. Chez les jeunes filles, cela ne tire pas à conséquence ; elles ont toutes un penchant pour le dernier homme qui leur parle.

PÉNÉLOPE.

Le modèle de la fidélité conjugale; — une pauvre jeune femme qui attend son mari pendant vingt-cinq ou trente ans, je crois, qui reste inaccessible à toutes les séductions et qui s'amuse à prendre patience en filant de la toile.

Les maris, quand ils s'absentent, devraient bien placer cette statue de Pénélope dans l'alcôve, à côté du bénitier. Elle les protégerait peut-être contre les périls d'un long voyage.

PERDITION DE SON AME (Des yeux à la).

Dicton populaire. — Des yeux bleus langoureux, des yeux noirs de velours avec de longs cils noirs, des yeux mourants comme ceux de Léda, passent généralement pour des yeux qui perdent l'âme. Ils présagent des voluptés sans nombre. Il y a aussi des yeux d'un bleu terne et d'un vert pâle vitreux qui, par intervalles, jettent des éclairs et s'animent d'un feu extraordinaire; ceux-là sont l'indice de passions extrêmes. Les folles par amour en sont pourvues.

PERFIDE, PERFIDIE.

La perfidie n'a pas de sexe. La femme et l'homme peuvent également manquer de foi. Seulement les femmes y mettent un art et une grâce dont les hommes ne se doutent pas ; elles savent entourer leurs trahisons de tant de charmes que les crédules prennent encore cela pour de l'amour. Les hommes sont brusquement perfides; ils dédaignent la forme, et ne prennent aucune précaution; ils replacent toujours tout sur le terrain du positif. C'est triste et décourageant. — Les femmes savent poétiser jusqu'à leurs perfidies.

PETIT DIEU MALIN (Le).

C'est l'Amour, fils de Cypris, un petit garçon ailé dont on chante les exploits depuis le commencement du monde. — Il nous semble superflu de dire pourquoi l'amour est représenté sous la figure d'un enfant. Laissons là-dessus s'exercer les savants commentateurs, et contentons-nous d'accepter la tradition. Il est naturel

de penser que cette passion, qui n'a ni point de départ, ni but fixe, qui vous prend à votre insu comme elle vous quitte, sans vous en dire la cause, qui naît du hasard, du caprice ou de la disposition de votre esprit, soit personnifiée par un enfant léger comme le zéphyr qui le porte, un enfant blond et rose à la parole mielleuse, dont on ne se défie pas et qu'on laisse entrer volontiers chez soi quand on ne court pas au devant de lui.

Tous les poètes, depuis Homère, depuis Anacréon jusqu'à l'empire, ont chanté ce petit bonhomme appelé Ερως.

Millevoye nous a laissé quelques vers charmants qui ont pour titre la *Marchande d'Amours*, auxquels nous croyons devoir donner place ici.

Venez, passants, que je vous accommode !
Achetez-moi de ces oiseaux si doux
Qu'on nomme amours. — Voici l'amour jaloux,
L'amour timide ? — Ils ont passé de mode.
L'amour grondeur ? — Je le laisse aux époux.
L'amour paisible ? — Il n'est pas de mon âge.
L'amour heureux ? — Nuit et jour il s'endort.
Mais, dites-moi, n'auriez-vous pas en cage

L'amour constant? — De vieillesse il est mort.
— Sauve qui peut, je prends l'amour volage.

PHRYNÉ.

Courtisane grecque qui a beaucoup poétisé de son temps l'amour matériel, et qui est venue jusqu'à nous comme un type que certaines dames se sont empressées d'imiter.

PLANTER LA.

Abandonner sa maîtresse sans la prévenir, et réciproquement, c'est le fait d'une personne qui ne sait pas vivre. Cette humiliation doit être épargnée à celui ou celle qui a été un instant en possession de votre cœur. Deux mots suffisent : on écrit qu'un voyage est indispensable, et que dans une heure on part. Il n'y a aucun inconvénient à se rencontrer une heure après. On s'est parfaitement compris.

PLATONIQUE (Amour).

Qui ne participe pas du désir des sens, et qui s'en tient à la contemplation. Ce mot, qui a la

prétention d'être du domaine de la philosophie de Platon, peut se traduire par l'amour philosophe; et l'on sait que les philosophes sont les plus tristes amoureux du monde. Il est cependant des écrivains qui ont essayé d'analyser et de justifier l'amour platonique. On lit quelque part : *Nier l'amour platonique, c'est dire que l'enfance et la vieillesse, la sagesse et l'infirmité ne peuvent avoir un cœur.* D'où il faudrait conclure que l'amour platonique est l'amour de ceux qui sont incapables de le sentir. Et quoi qu'en ait dit madame de Sévigné, *que le cœur n'avait pas de rides*, quelle est la femme qui serait heureuse de l'amour d'un vieillard? Le serait-elle plus de la part d'un enfant ou d'un bossu? Mais ce ne sont ni les vieillards, ni les enfants, ni les infirmes qui aiment *platoniquement*, ils ont, au contraire, de vives passions; ce sont les philosophes et rien que les philosophes. — Fi de l'amour platonique! — Cela nous rappelle ce fou de Charenton, qui était amoureux d'une étoile.

Le proverbe anglais a donc raison : « L'amour platonique est une platonique sottise. »

POISON.

L'amour est un poison, tel est le mot des rhéteurs, qui, après avoir long-temps disserté sur l'amour, le classent dans les passions sensuelles. — « Si l'amour, dit l'un d'eux, pouvait suivre la raison, il n'aurait point le nom de faiblesse ; il ne fait sentir que son poison ; les plaisirs n'y sont jamais sans peines, et les peines l'emportent toujours sur les plaisirs. » —

Poison ou non, chacun veut boire à ce vase avec la certitude de trouver au fond l'amertume.

POULET.

Les dictionnaires les plus estimables, y compris celui de l'Académie, disent que *poulet* signifie billet de galanterie. D'autres prétendent que c'est tout simplement un terme que les fabricants de papier emploient pour désigner un genre de papier à lettres. — Toujours est-il que poulet est presque le synonyme de billet doux, avec cette différence que l'un, le poulet, est un des éléments conservateurs de l'amour. tandis que

le billet doux tient aux préliminaires. Le poulet est confidentiel, expansif, familier ; le billet doux est tendre jusqu'à l'exaltation, il est passionné, fougueux, entraînant. Le poulet raisonne avec des faits, l'autre ne procède que par figures; enfin, l'un est *avant*, l'autre *pendant*. — Quand *après* arrive, cela s'appelle *lettre* tout simplement. (*Voyez* des exemples au mot LETTRES D'AMOUR.)

PRENDRE DE BELLE PASSION (Se).

Devenir amoureux avec enthousiasme et sans raison, et faire pour l'objet de sa passion de l'héroïsme ou de l'extravagance. (*Voyez* S'AMOURACHER.)

PRENDRE FEU.

Devenir amoureux à la première vue. — C'est le privilége des jeunes gens de dix-huit ans de s'enflammer subitement et sans essais préalables. Heureusement pour eux, ce n'est qu'un feu follet.

PRINCESSE (Ma).

Ce mot est une très jolie modification de : Ma reine. Ce dernier était trop respectueux, car une reine suppose une femme mûre et une princesse laisse entrevoir une fille. C'est déjà quelque chose de pouvoir appeler celle qu'on aime d'un nom qui n'ait pas un arrière-goût de ménage et qui n'empiète pas sur les droits que l'article 213 donne au chef de la communauté. D'ailleurs, en substituant princesse à reine, nous sommes infiniment plus poétiques que nos pères, car si nous conservons aux femmes que nous aimons le titre du rang le plus élevé, nous faisons du moins qu'il s'accorde avec la jeunesse, la candeur et la virginité. — Cependant nous ne conseillons pas aux amateurs du beau langage l'emploi de ce mot très ambitieux qu'on a fait déchoir en le prodiguant. Les grisettes d'aujourd'hui sont toutes qualifiées *princesses.*

PRINTEMPS DE LA VIE.

C'est l'âge des illusions, les courtes années de

l'adolescence, pendant lesquelles on croit à la virginité de l'âme, aux serments d'amour, au dévoûment éternel; enfin, pour nous servir d'une expression printanière, le moment où la vie paraît n'être qu'un chemin de fleurs.

PRIVAUTÉS.

Familiarité qui dégénère en gestes cavaliers et hardis, lesquels ne sont permis que dans le boudoir. Les femmes, même les plus éhontées, s'offensent aisément de ces privautés que prennent leurs amants, quand ils ont le mauvais goût d'en user devant quelqu'un. Elles comprennent que dans ces façons d'agir il n'y a plus ni estime, ni respect; et elles tiennent beaucoup à être estimées de leurs amants, fussent-elles dans la condition la plus vile.

PRUDE.

Il n'est plus permis qu'aux religieuses d'être prudes. — Les femmes du monde qui usent de ce genre de pudeur ne trouvent plus de crédules. (*Voyez* BÉGUEULE.)

PUDEUR.

C'est une honte honnête, une décence chaste.

Suzanne est effrayée d'être surprise au bain, non parce qu'elle est chaste, mais parce qu'elle est pudique. « Les femmes ne sont pas belles sans pudeur, » dit un proverbe italien qui pousse un peu loin le rigorisme. Nous sommes plus tolérant, nous pensons que la pudeur donne un grand prix à la beauté et ajoute un mystère de plus à l'amour, mais qu'elle n'est pas d'une absolue nécessité pour rendre belle une femme.

Il est à remarquer que les femmes vraiment belles tiennent à tout cacher, à tout emprisonner, tandis que les femmes qui ne le sont que médiocrement, laissent volontiers des coins de voile soulevés avec art. Ninon de Lenclos prétend qu'une femme sans pudeur est un mets sans sel. — Quel prosaïque rapprochement !

PUISSANCE DU REGARD.

Les hommes doués de la puissance du regard font beaucoup de malheureuses. Cette faculté

n'est donnée qu'aux hommes supérieurs, et, par un caprice bizarre de la nature, aux hommes dépourvus d'intelligence, avec cette différence que cette puissance de domination qu'on exerce avec le regard est, chez le premier, le fait de son organisation, et, chez l'autre, l'action d'un fat qui se drape et se pose. Pour démêler le vrai du faux, il faut avoir une sagacité que toutes les femmes ne possèdent pas. De là vient qu'elles se trompent si souvent, et que les niais ont tant de succès.

Cette espèce de fascination qu'on exerce et à laquelle les femmes obéissent malgré elles peut être le résultat de l'étude; et il n'est pas rare de trouver dans un salon un homme qui ne vaut quelque chose que par son regard, et qui y règne en souverain despote. J'ai connu un bon garçon, plein de cœur et d'esprit, qui s'imagina de séduire une femme imprenable au moyen de ce langage muet si éloquent. La cruelle, en quinze jours, finit par s'apprivoiser d'une façon inespérée. J'en sais un autre qui exerce ce délicieux métier, avec un succès non équivoque, tous les

soirs à l'Opéra ou dans les grands théâtres. Celui-là assaisonne ordinairement sa séduction de quelques méchants vers, assez bizarres pour captiver l'attention d'une femme.

Madame, je n'ai pas l'honneur de vous connaître,
Et jamais je ne dois vous retrouver peut-être,
Et voilà que pourtant sur ce papier j'écris
Comme si je pensais être de vos amis.
Je veux le devenir. — Dites-moi, je vous prie,
Dans quel lieu chaque jour s'écoule votre vie ;
Si celui qui vous aime est l'amant ou l'époux,
Si l'esclavage est dur ou le veuvage doux.
Ah ! dites-moi surtout si vous avez une âme,
Si votre cœur bondit, si cette vive flamme
Qui brille dans vos yeux peut s'appeler amour :
Dites si vous croyez pouvoir m'aimer un jour.
Je ne suis pas don Juan, pas plus que Lovelace,
Et je ne séduis pas toute femme qui passe
Et me rit en passant. — Du timide Saint-Preux
Je n'ai jamais compris l'amour respectueux ;
Je n'aime pas non plus cette désinvolture
De l'amant de Manon Lescaut, la créature
La plus étrangement folle qu'on puisse voir.
Je ne veux pas non plus d'un amour sans espoir.
Il me faut un amour hardi, profond, sincère,
Extravagant, pourvu qu'il ne soit pas vulgaire :
Mais il faut avant tout ne pas me refuser
Un rendez-vous, d'abord ; — puis, plus tard, un baiser.

Le regard aidant, ce billet laisse supposer un

amant fantasque; l'imagination se monte, on entrevoit un héros; on devient sa victime. Vu de près, dans sa chambre à coucher, le héros prend des lunettes, et le charme est détruit.

PURETÉ, Pur.

Se dit, grammaticalement parlant, d'un cœur honnête que le contact de l'amour n'a pas encore agité. Il est pourtant des exceptions pour certaines femmes qui ont failli. Le mot, dans ce cas, a une valeur morale.

APHORISME.

« Une femme peut avoir aimé deux hommes, et n'avoir pas pour cela perdu la pureté de son cœur. »

PUR SANG (Homme et femme).

L'anatomie descriptive n'est pour rien en ceci, c'est de l'anatomie sentimentale que nous allons faire. Et d'abord, nous prions ces dames de ne pas s'offenser du mot *pur sang*. Nous n'en avons pas trouvé d'autre qui rendît notre pensée d'une façon aussi précise. — Voici quels sont les dia-

gnostics infaillibles auxquels on reconnaît une femme pur sang : la ligne d'attache et la ténuité des extrémités. Cette ligne précieuse est la transition délicate, le passage moelleux de la tête aux épaules, de la main à l'avant-bras, du pied au mollet; c'est cette finesse de contours qui rend le corps souple et beau, le bras gracieux, la jambe divine. Vous comprenez bien, n'est-ce pas? il s'agit de cette ligne qui attache les extrémités; mais il faut néanmoins que les extrémités soient en proportion naturelle avec ces lignes qui les attachent. Toutes les Montmorency, les Beauveau, les Noailles, se reconnaîtraient là, si on doutait de leur origine. Cela ne veut pas dire pourtant qu'il faille descendre d'une ancienne maison pour être une femme pur sang. Voyez madame Dubarri, c'était la fine fleur de la beauté avec toutes ces conditions — et cependant elle était née grisette. La beauté du visage n'est pas une condition essentielle de la femme pur sang. Car nous renions positivement la Vénus Callipyge comme type d'une femme pur sang; nous la croyons trop flamande, et nous ne pen-

sons pas que les Flandres soient un sol où germent les femmes pur sang. L'Angleterre en a plus qu'aucun pays, la France tient le second rang; c'est l'Espagne qui vient après. L'Italie n'occupe, dans notre carte, qu'un des derniers rangs; les Italiennes ont les formes trop solides. La femme pur sang peut, à la rigueur, être médiocrement laide; il ne faut pas pourtant qu'elle en abuse.

L'homme pur sang se distingue non seulement par les formes de la statuaire, mais aussi par des conditions purement intellectuelles.

Il faut qu'il soit grand et beau, qu'il ait les extrémités délicates, beaucoup d'esprit, et qu'il sache parler aux femmes. Lord Byron est le type par excellence des hommes pur sang. C'était un homme qui descendait des Titans; il était grand et beau, il portait haut la tête, regardait le ciel avec fierté, et savait, mieux qu'un autre, séduire une femme. Comme tous les hommes d'élite, il se faisait adorer, et ne rendait en échange d'un amour extraordinaire qu'un faible

amour. C'était un fat de génie qui avait trouvé à sa taille les habits de Don Juan.

On conçoit cette condition d'être grand et beau; on impose mieux; celle d'avoir les extrémités délicates indique une origine non roturière; avoir de l'esprit est rare, et savoir parler aux femmes est une science que peu d'hommes possèdent, qui tient de l'intelligence qu'on a et de l'ascendant qu'on exerce sur la femme à qui l'on parle. Cela consiste, il est vrai, à dire les mêmes choses que tout le monde, mais avec d'autres expressions et une autre forme d'idées. Cette étude, qui est née de l'expérience, est le privilége exclusif des hommes pur sang. Madame de Mirepoix, qui s'y connaissait, disait qu'il n'y avait que M. de Vaudreuil et Lekain qui sussent parler aux femmes. — C'étaient deux hommes pur sang.

R

RAFFOLER.

Aimer avec exagération, avec un enthousiasme extravagant. On dit d'une femme qui parle avec chaleur des qualités de son mari ou de son amant : *Elle en raffole.* — Cette expression emporte avec elle l'idée, sinon de folie, du moins d'une grande légèreté dans le caractère. Les passions qui s'exaltent ainsi ne sont que des feux de paille.

RAPT.

Enlèvement de mineure, justiciable du Code pénal ; l'excentricité de ce genre d'amour est dangereuse. — Il faut avoir au moins cinquante mille livres de rente pour se permettre un rapt et le rendre excusable. Les bourgeois qui en usent sont très répréhensibles.

RAT.

Substantif inventé tout récemment par les *lions* de l'Opéra. Le *rat* est vulgairement une danseuse, ainsi nommée parce qu'elle *grignote* sans cesse de la Maison-Dorée jusque chez Passoir, et qu'elle n'a d'autre passe-temps que de ronger les mailles de la bourse des jeunes *lionceaux* qui courent à sa poursuite.

REINE DE MON CŒUR.

C'est la femme qui règne en souveraine absolue sur le cœur d'un être sentimental et prétentieux.

Ce pouvoir illimité qu'on accorde à la femme qu'on aime devient si souvent tyrannique, qu'on est forcé de la détrôner pour faire place à une autre. Les reines de cette catégorie sont ordinairement des maîtresses-femmes qui, après avoir abusé de leur pouvoir sur le cœur de leur amant, s'emparent de son intelligence. Ces reines-là sont heureusement assez rares en France, depuis la loi salique. Nous aimons mieux *ma fée*

ou *ma déesse*, que *la reine de mon cœur*. Ces expressions, qui appartiennent à l'idéal et à la fable, semblent mieux appropriées à l'amour que celles prises dans le principe monarchique.

RENDEZ-VOUS.

C'est un mot charmant qui a une puissance invincible, pour lequel il n'est ni distance, ni obstacles, ni impossibilités. La vie de l'homme à bonnes fortunes se passe à donner et à recevoir des rendez-vous. Qui de vous n'a connu les joies du premier rendez-vous ! C'est un bonheur si nouveau qu'on refuse d'y croire ; on a peur, on doute, on attend avec une anxiété inexprimable, on ne voit rien autour de soi, on n'entend rien, on oublie tout; puis l'œil plonge aussi loin qu'il peut aller pour découvrir, cette maîtresse qu'on attend. Et comme l'heure est lente à sonner ! et quand l'heure sonne, quelles angoisses, quelles terreurs ! — *Un rendez-vous!* Que ne fait-on pas pour un rendez-vous !

— Mais qu'est-ce que le rendez-vous?

— Un jeune homme se promène au Jardin-

des-Plantes la cravache à la main : rendez-vous. Celui-là a l'œil fixé sur une fenêtre et fredonne : rendez-vous. Le garçon d'un restaurant vous offre un cabinet : rendez-vous. Un fiacre passe avec les stores baissés : rendez-vous. Un air qu'on chante, un piano qui résonne, un mouchoir qui se balance au balcon, une jalousie baissée, un rideau entr'ouvert, une petite toux, un gant qui tombe, un ongle qu'on mord, un signe, un geste, un rien : rendez-vous, rendez-vous, rendez-vous... Autant d'individualités, autant de formes nouvelles de rendez-vous.

EXEMPLE.

« L'arrivée d'un jeune étranger qu'il fallut
» mettre en tiers dans nos promenades, dans nos
» causeries, dans nos jeux, vint troubler cette
» quiétude dans laquelle je me berçais depuis
» un mois que j'habitais ce château. Nous ne
» pouvions plus nous voir qu'à la dérobée, nous
» étions forcés, pour ainsi dire, de penser tout
» haut et de le prendre pour confident. Il nous
» parut insupportable à tous deux. Il était ce-
» pendant simple et bon, jeune et spirituel. —

» Mais il arrivait mal à propos. Il devenait un » obstacle à nos rêveries et à nos amours. Il » nous forçait d'avoir recours à des ruses inno- » centes pour nous donner nos rendez-vous. Les » femmes sont très ingénieuses à découvrir ces » petits moyens. — Il était convenu entre nous » que si, dans la soirée, elle chantait en s'accom- » pagnant sur la harpe la plaintive romance du » *Saule*, de Rossini, il lui était impossible de » venir causer avec moi pendant la nuit sur les » bords du lac. Mais si sa voix faisait entendre » cette ravissante romance de Mercadante : » *Soave imagine d'amore*, des heures délicieuses » m'étaient promises.

» Je pris donc en aversion le nouveau-venu; » la romance du *Saule* me parut le chant le plus » triste du monde, et jamais mélodie ne fut plus » harmonieuse à mon oreille que le *Soave ima-* » *gine*.

» Puis, quand les feuilles jaunies et desséchées » tombèrent des ormes, quand la bise de no- » vembre vint tristement siffler dans les bran- » ches des arbres, quand il fallut rentrer dans

» la ville, le chagrin me prit ; il me sembla que
» mon bonheur s'évanouissait, et que l'hiver de-
» vait être mon tombeau. Et puis, je ne sais
» comment cela se fit, ce jeune homme que je
» haïssais du fond de l'âme, ne lui paraissait pas,
» à elle, aussi importun que dans les premiers
» jours.

» Cependant elle rassura mes craintes, elle
» me dit entre deux baisers que j'étais l'homme
» le plus adoré du monde ; je la crus, j'avais
» besoin de la croire.

— » Écoute, lui dis-je, puisque ta liberté t'est
» ravie à la ville, et qu'il nous est impossible de
» nous voir tous les jours, voici du moins le
» moyen de penser chaque jour à moi. Le soir,
» quand tu seras seule et que nulle oreille ne
» pourra t'entendre, prends ta harpe, place de-
» vant toi cette causeuse, et chante ma romance
» du rendez-vous, ce *Soave imagine* qui me vi-
» brera au cœur ; la place sera vide, mais mon
» esprit sera là pour t'entendre et pour te ré-
» pondre... Le feras-tu ? Elle répondit par un
» signe de tête et un serrement de main.

» Ce fut une pensée consolante pour moi que
» ce souvenir de chaque jour, cette mélodie
» ramenée à la même heure. Il me semblait que
» nous ne pouvions plus nous oublier. Je ne la
» voyais plus que rarement, de peur d'éveiller
» les soupçons ; mais je savais que sa pensée
» était à moi, et bien que d'autres fussent assez
» heureux pour l'approcher et l'entendre, je n'a-
» vais pas le courage d'être jaloux ; j'aurais cru
» l'offenser.

» Un soir de janvier, il y avait quinze grands
» jours que je n'avais pu l'apercevoir, je vou-
» lus, au mépris de tout obstacle, la voir et lui
» parler, ne fût-ce que pour lui dire un mot :
» Je t'aime ! l'entendre de sa bouche et partir
» heureux. Je courus le cœur bondissant, le sou-
» rire aux lèvres ; la femme de chambre en m'ou-
» vrant me glissa ces mots : — Monsieur vient de
» rentrer ! — Que j'entende au moins le son de
» sa voix, lui dis-je, et je sors ! — En ce mo-
» ment elle préluda sur la harpe... Je m'appro-
» chai. Je crus que j'allais étouffer de joie... Je
» voulais lui crier : Je suis là ! car c'était ma ro-

» mance qu'elle allait chanter. En effet, elle
» chanta ce soir-là avec tant d'âme, tant d'aban-
» don, que son mari dit en se levant : — Tu as
» aujourd'hui une voix vibrante et étendue que
» je ne te supposais pas.

» Tout à coup un léger bruit se fit entendre :
» c'était un meuble qu'on dérangeait, puis une
» autre voix dit : — C'est admirable ! j'en suis
» tout ému. — C'était mon jeune homme, le
» même qui lui paraissait si insupportable, qui
» se levait de dessus ma causeuse... et à qui elle
» venait de chanter ma romance du rendez-vous.

» Je ne lui ai jamais pardonné de s'être ser-
» vie de mes idées pour faire l'amour avec un
» autre. »

RENDEZ-VOUS POÉTIQUE (Un).

Oh ! consens à me croire,
Laisse ton front d'ivoire
Se pencher mollement ;
Ne crains rien, j'y veux prendre
Un baiser pur et tendre
Comme un souffle d'enfant.

Fais luire une étincelle
En baissant, ô ma belle !

Tes yeux aux cils de jais;
Laisse-moi voir la trace
D'un sourire qui passe
Avec le mot : Jamais !

Hâte-toi d'être heureuse,
Ma belle insoucieuse;
L'avenir, c'est demain.
A dix-huit ans, les roses
De l'amour sont écloses :
Cueille-les de ta main,

Et pose-les bien vite
Sur ton sein qui palpite;
Car tu ne peux savoir
Comme les heures volent
Et les fleurs s'étiolent
Dans l'espace d'un soir.

Demain, sous ta fenêtre,
Je passerai peut-être
A l'heure où le jour fuit.
Je veux t'y voir sans voile,
Comme une belle étoile
Au front des cieux, qui luit.

REPENTIR.

Une moitié de la vie des femmes se passe à se repentir, et l'autre moitié à espérer. Il n'en est pas une qui ne se repente de son premier amour, comme d'une erreur. Elles ne se par-

donnent pas de s'être trompées. Beaucoup se repentent d'avoir tant tardé à aimer ou d'avoir méconnu ceux qui les aimaient sincèrement ou d'avoir trop aimé ceux qui ne les aimaient pas.

Le repentir qui vient après la faute, quand il est sincère, est plein de charmes. C'est dans ce moment que les femmes sont vraiment éloquentes et belles de dévoûment, quand elles énumèrent tous les sacrifices qu'elles ont fait et tous les périls qui les menacent. Ce repentir est pour elles une source intarissable de jouissances, car il est plein de souvenirs heureux. C'est alors qu'elles vous élèvent jusqu'à elles, et qu'elles se prennent à vous trouver sublimes pour se justifier vis-à-vis d'elles-mêmes.

RÉPUTATION.

Quel que soit le rang dans lequel vous choisissiez une maîtresse, vous vous heurtez à cette phrase : « *Et ma réputation, monsieur !* » A quoi l'on répond toujours : « J'en aurai bien soin ! »

Nous ferons observer que les femmes qui résistent dans la seule crainte de nuire à leur ré-

putation intacte n'ont, que le mérite d'être honnêtes. Ce sont des femmes incomplètes qui ne sont pas dignes d'être compromises par un amour supérieur. Cette timidité qui les retient sur le *bord de l'abîme* les rend prosaïques et bourgeoises au suprême degré. Il ne faut pas cependant prendre toujours cette phrase au sérieux. Souvent elles n'en usent que pour l'acquit de leur conscience et comme forme de résistance. Quand on a le don de leur persuader qu'on sera discret et que *leur réputation* ne court aucun risque, on est sûr de vaincre.

En thèse générale, il faut se méfier d'une femme qui jouit d'une grande réputation de vertu. C'est ordinairement les conséquences d'un repentir. On achète ce renom par bien des larmes secrètes.

RÉSISTANCE.

Petite comédie exécutée dans le tête-à-tête, qui consiste à se faire prier et à n'accorder qu'avec peine ; à l'usage du beau sexe. — M. Delatouche a dit quelque part :

« Souvent la femme résiste dans sa faiblesse et succombe dans sa force. »

RÊVERIE.

C'est l'amour vague, indécis, aux formes impalpables qui a besoin de solitude, et qui fuit les choses extérieures ; c'est l'amour ineffable, intime, enfant de l'imagination plutôt que du cœur, et qui cependant ne s'exprime pas. Un charmant poète, M. Alfred de Musset, a dit en manière d'aphorisme :

—

... L'amour qui se tait n'est qu'une rêverie.

RÊVES D'AMOUR.

Il y a des femmes qui se font un bonheur d'aimer sans le dire. — Elles font d'un homme qu'elles choisissent entre tous une idole qu'elles parent de tout ce que l'amour peut imaginer de poésie, et qu'elles contemplent comme une sainte image. Pour elles, l'amour est un mystère. — Malheur à vous si vous leur parlez de votre passion ; vous n'êtes plus qu'un ange déchu.

Les rêves d'amour ont ordinairement de pénibles réveils.

Toutes les jeunes filles rêvent un type ; mais il est rare, quand elles le rencontrent, qu'il réalise les espérances qu'elles avaient mises en lui. — Celles qui à trente ans ne l'ont pas trouvé, ne le rencontreront jamais ; le feu sacré est éteint chez elles. — Il est très important pour les maris de ressembler aux types qu'elles cherchent ; le rêve d'amour s'éteint alors dans le mariage.

RIDES.

Plis du visage que l'âge et les passions creusent. A quelque époque de la vie que viennent les rides, elles sont la fin de l'amour.

On a dit que le cœur n'avait pas de rides. Paroles de poète ; — le cœur, en vieillissant, s'atrophie, et trop souvent l'amour se transforme en débauche.

La plupart des femmes aiment à voir aux hommes des rides précoces.

RISETTE.

Sourire enfantin provoqué par des caresses ou de tendres paroles.

Quand deux amoureux sont en brouille et se font réciproquement la moue, il est rare que le raccommodement ne soit pas précédé de cette phrase : « *Allons, faisez risette à vot'amour.* » Celui des deux qui a tort fait le premier *la risette*, et la paix est faite. M. de Balzac prétend que les maris font toujours des *risettes jaunes.*

RIVAL.

Espèce de bête noire qu'on hait, qu'on maudit, qu'on voudrait voir à tous les diables, qu'on trouve toujours à côté de soi, quand on le croit à cent lieues ; espèce de cauchemar qui empoisonne vos joies, qui trouble votre sommeil, qui paralyse votre cerveau ; un être absurde, laid, fat, un animal très compromettant, un rival enfin.

ROMANESQUE.

Le romanesque n'est plus de nos jours. Il est mort avec la chevalerie. Les femmes qui font du romanesque aujourd'hui nous paraissent insupportables. Cette manie est fausse comme le roman, sans en avoir les charmes. Ces femmes-là ont plus d'imagination que de cœur.

ROUCOULER.

Cette onomatopée, dont on est redevable aux pigeons, s'applique également aux individus qui se servent du chant pour exprimer leur amour. — Celui-là roucoule, qui chante entre ses dents :

O Mathilde! idole de mon âme,
Je ne pourrai vaincre ma flamme.

Cet autre roucoule aussi, qui veut obtenir un rendez-vous en fredonnant :

Viens, gentille dame,
Parais, je t'attends.

Mais les plus amusants sont assurément ceux qui, tenant à la main une rose, chantent ces vers fleuris de feu Bouilly ;

J'ai le plaisir
De vous rendre à vous-même.

Il existe aussi une espèce de *roucoulement* muet qui consiste en soupirs intermittents extraits du fond de la poitrine. C'est la manière des tourtereaux de vingt ans blessés au cœur.

ROUERIE.

Délit avec préméditation, à l'usage des deux sexes.

Promettre ce qu'on n'a pas l'intention de tenir ; faire un serment d'amour avec la pensée de le trahir le plus tôt possible ; faire paraître des sentiments qu'on n'éprouve pas.

Ce qui constitue la rouerie chez une femme, c'est de jouer avec l'amour, de s'en moquer comme d'un jouet inutile, ou de s'en servir pour satisfaire ses goûts de luxe et de débauche. Toutes les femmes savent être rouées.

La rouerie, chez l'homme, est l'art de tromper les femmes, c'est un raffinement d'hypocrisie et de ruses amoureuses que les gens de bonne compagnie seuls ont le privilége de connaître. N'est pas roué qui veut.

Je citerai un exemple de rouerie féminine :

« Une lorette grand monde avait, selon l'usage, deux penchants, l'un pris dans la banque, l'autre au balcon de l'Opéra. — Le banquier, homme aimable, spirituel, prévenant, généreux, était si amoureux de sa déesse qu'il en était... naïf. L'autre, la cravache à la main et le cigare à la bouche, en était si peu épris qu'elle l'adorait. Ce ménage à trois était heureux ; les rivaux s'ignoraient. Quand la lorette voulait aller au spectacle avec son Arthur, le banquier louait la loge, puis, leste et joyeux, il arrivait à l'heure du spectacle pour chercher sa belle moitié. Que faisait la dame? elle enfermait chez elle le banquier, jusqu'à onze heures du soir, dans sa chambre, et quelquefois même sur son balcon et se sauvait avec son Arthur. —Voulait-elle déjeûner avec lui? le banquier envoyait chez la

dame toute la carte de la Maison-Dorée, puis il arrivait à onze heures. Avant le déjeûner, on lui conseillait de fumer son cigare sur le balcon ; puis, quand le coup de sonnette annonçait l'Arthur, on fermait la fenêtre et les rideaux, et l'on se mettait à table.

» Un jour le banquier frappa doucement sur la vitre en priant qu'on lui ouvrît, puis il frappa fort, puis il parla de casser les vitres, en jurant. Victorine alors se tournant vers sa sœur : — Ne trouves-tu pas, dit-elle, qu'il crie plus fort aujourd'hui que d'ordinaire? je vais aller lui dire de se taire. — Elle se leva, et, de sa voix la plus douce : — Mais on n'entend que vous, lui dit-elle, taisez-vous donc! Et il se tut. — Le fait est historique; tous les acteurs existent, et l'attesteraient au besoin.

ROUGEUR, Rougir.

Teinte rouge de la peau du visage, fort appréciée par les hommes d'expérience; un des indices de la candeur, un des plus puissants attraits de la beauté; devenant de plus en plus

rare, vu le nouveau système d'éducation appliqué aux demoiselles; ce qui fait dire : qu'une fille qui rougit de beaucoup de choses, en a trop appris.

ROULER.

Verbe très actif, signifie tromper, ne pas tenir ce qu'on avait formellement promis.

EXEMPLE.

« J'avais rencontré, dans les spectacles, dans
» les concerts, dans les promenades, une femme
» souple et légère, mise avec une recherche par-
» faite, jolie comme je ne puis le dire, un por-
» trait de Watteau, aux joues rosées, aux grands
» yeux bleus, à la bouche souriante, aux pieds
» mignons, aux mains d'ivoire, un de ces anges
» à l'air béat dont la lèvre appelle les baisers
» célestes, et dont l'œil timide a toujours l'air
» d'aimer et de prier. — Vous dire que je l'a-
» vais distinguée entre toutes, vous le compre-
» nez; lui laisser deviner tout l'amour qu'elle
» m'avait inspiré, cela était facile, car toutes les
» fois que l'occasion s'était présentée, j'avais

» employé pour la convaincre tous les petits » moyens à l'usage des amants, doux regards, » baisers furtifs, gestes passionnés, tout cet » idiome muet que les femmes comprennent si » bien.

» J'ai peur de passer pour un fat; mais dût-» on m'accuser d'une vanité exagérée, il m'a » semblé qu'elle n'était pas indifférente à cette » passion que je dépeignais si mal. Je vais citer » des faits. Un soir, elle avait dénoué un ruban » de son cou, nous étions au concert, et elle le » chiffonnait dans sa blanche main. — Je de-» mandai ce ruban au moyen d'une pantomime » très expressive... Pendant une heure, elle fit » une petite moue enfantine en hochant la tête; » mais comme j'insistais en faisant mille pro-» testations mimiques, elle céda. Le ruban s'é-» chappa de sa main. O bonheur ! elle conve-» nait de son amour.

» J'écrivis alors une lettre où je lui disais que » ma pensée de tous les jours lui appartenait » comme ma vie à venir, et que je garderais » jusqu'à mon dernier jour ce ruban que je pres-

» sais sur mes lèvres, pour y aspirer son souffle
» qui avait passé dessus. J'accompagnai cette
» lettre d'un bouquet de camélias et d'un nœud
» de diamants. Je la priais de s'en parer le
» soir même pour aller à l'Opéra, où j'espé-
» rais la voir. — Elle fut exacte au rendez-vous.
» A son corsage brillait mon nœud de diamants,
» mes camélias étaient dans ses cheveux et en-
» tre ses mains. Elle était accompagnée d'un
» monsieur décoré qu'on prétendait être son
» mari; pourquoi m'en tourmenter, pensais-je,
» c'est moi qu'elle aime; il n'y a dans cette grande
» salle que moi pour elle et qu'elle pour moi.
» — Elle me regarda tendrement à plusieurs re-
» prises, et quand j'arrivai près d'elle dans le
» foyer, elle laissa tomber de son bouquet un
» camélia qu'elle venait de passer sur ses lèvres.
» Je m'en saisis comme d'un trésor, et je ren-
» trai enivré.

» Le lendemain, j'allai me promener sous ses
» fenêtres, attendant que le monsieur décoré
» fût sorti. A peine eut-il franchi le seuil de la
» porte, que je m'élançai dans l'escalier.

— » Qu'est-ce, me dit une femme de cham-
» bre, vous voulez donc compromettre ma-
» dame?

— » Oh! non; mais je viens...

— » Ah! c'est vous qui m'avez écrit, mon-
» sieur, dit ma ravissante conquête qui parut à
» la porte. Vous êtes un impertinent! Et elle
» tourna le dos.

— » Mais, madame!...

— » Eh! vous nous ennuyez! dit la camé-
» riste en fermant la porte violemment. »

J'étais *roulé*.

S

SAINTE (Une).

C'est une sainte, se dit d'une femme pudique et réservée qui a renoncé au monde, à ses pompes et à ses œuvres, et qui vit sans désirs, sans doute parce qu'elle est sans passions. — Ce sont ordinairement les remords qui la font sainte, ou les illusions déçues.

Il faut regarder de près les dames de charité qui n'ont que vingt-cinq ans.

SATYRE.

C'est une des créations de la fable, moitié homme, moitié bouc ; une personnification de la bestialité et de la laideur. — Les satyres, dans le cortége de la bacchanale antique, faisaient l'office de valets. La mythologie rabbinique les considère comme des hommes imparfaits, et raconte à ce sujet que Dieu, qui les faisait, fut obligé de suspendre son travail, surpris par le soir du sabbat.

SAUVAGE (Femme).

Qui fuit le monde, et particulièrement les hommes. Les unes, fières et vaines, prennent un air imposant pour repousser les hommages, et se persuadent que les hommes ne sont pas dignes d'elles ; les autres, dépourvues d'attraits, ont l'air de se retrancher dans une vertu farouche.

SECRET.

Ce qu'on ne peut pas cacher, ce qu'on a envie de raconter à tout le monde. — Les secrets d'amour surtout sont les plus mal gardés, car chaque couple amoureux a pour le moins un confident ; et dès que trois personnes savent une chose, ce n'est plus un secret. Mieux vaut une personne qui a découvert votre secret que celle à qui vous l'avez confié ; la première n'a point d'intérêt à le divulguer, ou elle passera pour médisante. Celle à qui vous l'avez transmis le raconte à un sien ami pour lui prouver la confiance qu'on met en elle, et, tôt ou tard, s'en sert contre vous. — « Un secret, a-t-on dit, tourmente plus une femme qu'une colique ; » et comme il est très agréable de raconter, elle n'est pas long-temps malade. Du reste, il n'est pas rationnel d'exiger qu'on vous garde un secret que vous-même n'avez pas pu garder.

« Si mon bonnet savait ce que je pense, a dit un philosophe, je le jetterais au feu. »

SÉDUIRE.

Souvent, tromper ; quelquefois, plaire. Une innocente jeune fille se livre, sans le consentement de sa famille, à un amant qui la conduit hors du chemin de l'honneur, *elle est séduite.* Nous admettons qu'elle n'a que quinze printemps. A vingt ans, elle est *séduite* par la beauté, par les qualités de l'amant ; à trente ans, c'est par l'esprit qu'on *la séduit.* Il y a aussi pour tous les âges des moyens de séduction d'un effet certain, tels que les chevaux, les robes, les loges à l'Opéra, les bijoux, les cachemires et autres appâts.

SEPTIÈME CIEL.

C'est la suprême récompense pour les élus de Mahomet; et, par induction, la région idéale où les amoureux ont trouvé le bonheur. — On sait que Mahomet comptait sept ciels, depuis le ciel de cristal, d'émeraude, de saphir, etc., jusqu'au ciel plein de verdure et de parfums, où les ruis-

seaux de lait serpentaient sur des cailloux de diamants.

Le septième ciel, séjour des bienheureux, a paru un terme de comparaison fort poétique aux amants qui étaient arrivés au but de leurs désirs et qui allaient voir ou avaient vu se réaliser leurs espérances.

Cette métaphore s'emploie indifféremment avant comme après. L'exclamation : *Je suis au septième ciel!* nous semble un moment de joie expansive qui peint bien l'ivresse de l'âme en face de l'objet aimé. C'est pourquoi nous recommandons de s'en servir avant.

SEMAINE DES AMOURS

Le lundi on voit une femme,
On fait l'aimable le mardi,
Le mercredi l'on peint sa flamme,
Elle vous répond le jeudi,
On est heureux le vendredi,
On se quitte le samedi,
Le dimanche tout est fini (*bis*),
Pour recommencer le lundi.

C'est le spirituel auteur de *Bertrand et Raton* et du *Mariage de raison*, — M. Scribe, qui est

coupable de cette pensée irrévérencieuse à l'égard de la constance mutuelle de la nation française ; nous lui en laissons la responsabilité.

Si l'on veut avoir une juste idée de la durée des amours en notre pays, il faut se reporter à l'article *lettres d'amour*.

SENS.

L'homme, créé par Dieu, jouit de cinq sens, qui sont : l'ouïe, l'odorat, la vue, le goût et le toucher. Mais, dans le monde extraordinaire des rêveurs, il paraît qu'il en existe un sixième, car il est souvent question d'un sens qui manquerait à une portion de notre pauvre espèce humaine. — Est-ce l'intelligence ? Cela doit être ; mais, sans nous arrêter à des études physiologiques, disons que le célèbre docteur Alibert, qui a fait un beau livre de la *Physiologie des passions*, a dit quelque part que le sens par lequel on arrivait le plus vite au cœur d'une femme était l'ouïe. J.-J. Rousseau, avant lui, avait exprimé cette idée : qu'on séduisait par la vue et qu'on captivait par la parole. La Fontaine au contraire dit :

Pour une qu'on prend par l'oreille,
On en prend mille par les yeux.

Le mot *sens*, employé comme pluriel, a une signification déterminée.

EXEMPLE :

Cette femme n'a que des sens.

APHORISME.

« En amour, *les sens* sont ennemis du bon sens. »

SENSIBLE (Femme).

C'est une âme tendre qui sait compatir aux maux qu'elle a soufferts, une femme nerveuse qui pleure de vos larmes et se met volontiers de moitié dans toutes vos douleurs. L'échelle des femmes sensibles est grande ; elle va du tendre intérêt à l'exaltation du désespoir.

Les femmes sensibles aiment :

Parce qu'elles vous plaignent ;

Parce qu'elles vous consolent ;

Parce qu'elles ont pitié de vos peines ;

Parce qu'elles pleurent avec vous ;

Parce qu'elles sont nerveuses ;

Parce qu'elles sont irritables.

Et se servent de cette excuse : Il avait l'air si malheureux ! Les femmes ne savent rien refuser aux larmes des hommes. Ceux qui savent pleurer à propos sont certains de réussir.

SENTIMENT (Filer le).

L'action de *filer le sentiment* tient de l'amour contemplatif, n'admet que des idées chastes et pures, se contente de ses illusions et se nourrit de sa propre passion. (*Voyez* AMOUR PLATONIQUE.)

On dit : *un sentiment*, pour exprimer ces dons que se font entre eux les amants comme souvenirs. La boucle de cheveux, l'anneau, le médaillon, le cœur en or, sont autant de *sentiments.*

La femme *sentimentale* est un composé de la femme sensible et de la femme incomprise.

(*Voyez* ces mots.)

SERMENT.

Mensonge réciproque, consciencieusement fait et sans la moindre hésitation. Les amoureux jurent ordinairement sur Dieu d'être fidèles. Les blasphémateurs !

Ceux qui ne jurent que sur leur amour ou sur leur vie ne s'avancent pas beaucoup. Ils peuvent se parjurer à leur aise, et ils ne s'en portent que mieux. Les serments d'amour sont la preuve la meilleure de l'inconstance. Du reste, ces scènes de serment sont des épisodes qu'il ne faudrait pas retrancher de l'amour ; elles lui donnent pendant quelques instants de la couleur et de la vie ; il y a, dans ces heures d'enthousiasme, quelque chose de solennel qui élève l'homme au dessus de la nature.

« Je me souviens d'un serment qui me restera au cœur toute la vie ; bien d'autres, il est vrai, ont passé sur celui-là, et cependant, quoique enseveli dans le fond de mon cœur, il se fait jour quelquefois. Quinze automnes n'ont pas effacé ce souvenir. — C'était vers la fin d'août,

je venais de sortir du collége, j'avais dix-neuf ans. Ma famille payait à ma puberté le voyage de Suisse et d'Italie. Plein d'enthousiasme et riche d'idées poétiques, je foulais pour la première fois le sol étranger avec un indicible sentiment de joie et de tristesse. La France, que je laissais derrière moi, semblait me manquer, et cependant, j'allais fièrement devant moi, comme un homme qui marche à la conquête d'un monde nouveau. — Que j'étais jeune!

» La neige au sommet des monts, les nuages appuyés sur le flanc des rochers, les grands lacs paisibles, les cascades mugissantes, les bois, les prés et le sôleil, tout me semblait nouveau dans ces pays, les femmes même; je les connaissais si peu! C'est à Chambéry que je vis la première qui me fit battre le cœur, la première avec laquelle j'échangeai un serment. Une dame âgée qui accompagnait une jeune fille de dix-huit ans d'une beauté idéale, entra, le 27 août au matin dans la salle des voyageurs où nous déjeûnions. — Madame, dit-elle à ma mère, je viens d'apprendre que vous avez fait demander

un loueur de carrosses pour vous transporter à Turin; s'il vous était agréable de faire route avec moi et ma nièce, nous louerions la voiture de moitié. — L'offre fut acceptée; et à sept heures du soir, nous nous mîmes en route; les deux mères dans le fond de la voiture, et sur le devant les deux jeunes gens.

» Je voudrais pouvoir vous raconter phrase par phrase toute la conversation de cette première nuit; les douces paroles de cet ange ont encore un écho dans mon cœur. Toujours est-il que pendant le sommeil de nos mères nous causâmes bien bas de toutes choses, la main dans la main et l'haleine confondue. Mon âme était toute bouleversée; j'étais en proie à une émotion qui ne peut se décrire, et sa main qui allait de mes lèvres à mon cœur essayait en vain d'en comprimer les élans. Quand le jour parut et qu'il fallut nous contraindre devant ces visages qui étaient devant nous, nous restâmes tous deux silencieux, mais l'âme pleine d'un doux ravissement. Le repas du matin fut gai, puis tous les quatre nous montâmes lentement un chemin tortueux, re-

couvert de grands arbres. Pendant le jour, nous ne pûmes qu'échanger de tendres regards, mais la nuit venue, elle laissa tomber sa tête sur ma poitrine et s'endormit. Nos mères, excellentes mères, ne virent dans cet abandon d'enfant qu'un accident du sommeil, et de peur de la réveiller, s'abstinrent de causer. Lorsque quelque reflet de la lune éclairait ce tableau, je les voyais sourire toutes deux et se parler bas. Peut-être faisaient-elles des projets pendant que nous faisions des rêves? Le troisième jour, l'intimité la plus cordiale régnait entre nous; on trouvait nos jeux pleins d'innocence, notre gaîté pleine d'esprit; on nous permettait de monter toutes les côtes à pied. Mais la journée passa vite, il était sept heures du soir, le terme du voyage était fixé à onze heures. Nous n'avions plus que quatre heures à nous voir, quatre heures pour arranger notre avenir. Tout à coup la voiture s'arrêta, et le voiturier s'approchant de la portière... : « Nous en avons pour deux heures à monter, dit-il, si ça vous amuse, la route est belle... » Il n'avait pas fini sa phrase que nous nous étions

élancés hors de la voiture... Au premier coude que fit le chemin, je passai mon bras autour de sa taille et nous continuâmes ainsi notre route, nous arrêtant quelquefois pour cueillir des mûres aux buissons, ou de longues grappes de clématites dont elle ornait son petit chapeau de paille... quelquefois, pour jouir de l'ombre sous un chêne, n'ayant pour témoin que le ciel, et pour tout bruit autour de nous que le chant des oiseaux. Nos baisers étaient si fréquents pendant ce trajet, que nous ne trouvions pas le temps de parler de cette séparation, qui devait avoir lieu dans quelques heures, et de cet avenir que nos imaginations paraient de couleurs si brillantes. Cependant, quand nous arrivâmes au sommet de la montagne, ivres tous deux de la joie la plus pure, de l'amour le plus saint, quand nous nous trouvâmes seuls, pour ainsi dire, devant Dieu, en présence de ce soleil qui passait derrière la colline et qui embrasait l'horizon, ayant sous nos pieds une plaine immense qui nous semblait un monde, elle eut un mouvement sublime d'exaltation, et là, devant l'imposant tableau de cette

nature grandiose; elle s'écria, la main levée vers le ciel : « Je te jure de n'aimer que toi, de n'épouser que toi, et, quoi qu'il arrive, dans quelque lieu qu'on me mène, de ne vivre que pour toi, et d'accourir à ton premier appel ! Je le jure par le ciel qui est au dessus de nous, et par la terre qui est à nos pieds ! » A mon tour, je répétai cette phrase solennelle, et une étreinte passionnée suivit ce serment sacré. Mais bientôt le tintement des grelots des mulets nous tira de cet enivrement plein de délices. La voiture était à cinquante pas de nous. J'essuyai tristement mes larmes, et deux heures après je lui disais adieu... adieu pour toujours !

SIGISBÉ.

Galant assidu, cavalier servant, esclave d'une femme, ayant toutes les charges de l'époux, sans en avoir les profits; ordinairement célibataire, d'un âge raisonnablement mûr. Toutes les Italiennes ont leur sigisbé; c'est la mode. En France, cela s'appelle *l'ami de la maison.*

SOLEIL (**Coup de**).

Le coup de soleil pris au figuré, c'est-à-dire la subite rougeur qui colore le visage, ne se produit que dans les cas suivants :

1° Lorsqu'une rencontre inattendue vous met en présence de l'objet aimé ;

2° Lorsqu'un aveu d'amour produit son effet.

Les autres cas, très fréquents, ne sont pas du domaine de l'amour. C'est la colère, le flagrant délit, le mensonge, qui font naître le coup de soleil.

On dit aussi, par extension, d'une femme qui ne peut cacher pour un homme sa préférence : *elle a pour lui un coup de soleil.*

SOLITUDE.

C'est une retraite volontaire qu'on s'impose pour pouvoir rêver seul et à son aise. L'amour est ordinairement l'objet de cette rêverie.

Les femmes qui ont le cœur rempli d'une passion heureuse désirent la solitude pour se recueillir et reconstruire le passé de la veille.

Seules avec la pensée de celui qu'elles aiment, elles se souviennent des paroles qu'il a prononcées, des lieux où il s'est assis, des choses qu'il a touchées ; et tout prend une forme riante, tout devient sacré à leurs yeux, il est partout, il remplit cette chambre qui est désormais un sanctuaire.

La solitude est aussi la consolation des femmes trompées.

SOPHA.

C'est un meuble de tête-à-tête réservé aux douces causeries, aux rêveries suaves, aux amours voluptueuses et secrètes, que l'Orient inventa pour reposer sa mollesse et endormir ses plaisirs. M. de Crébillon fils a fait là-dessus un livre qui ne vaut pas le bruit qu'il causa à son apparition. C'est un sopha qui raconte sa vie, — et je vous laisse à penser ce qu'il raconte. Les confidences d'un sopha ne peuvent guère être d'un goût irréprochable ; nous aimons mieux les meubles qui ne parlent pas.

SOUPER FIN.

Il est dans notre époque un moyen de séduction qui emprunte tous ses attraits et sa puissance à l'art culinaire : c'est le souper. Ce repas fait aux lumières, dans le plus aimable abandon, à l'heure où les bons bourgeois sommeillent, est le plus doux passe-temps qu'ait inventé la régence. C'est au souper que les cœurs les plus durs s'attendrissent, que les femmes les plus honnêtes laissent un coin de leurs fichus se soulever. Le souper est gai, sans façon, expansif, provoquant; l'esprit y pétille en même temps que l'aï mousseux; les têtes se montent, les épaules se découvrent, les baisers se croisent, et la vie s'écoule, enivrante et parfumée, au milieu de ces joyeux festins, que les gens de goût et d'esprit ont bien soin de ne pas laisser dégénérer en orgie. Dans un dîner, comme on a besoin de se posséder, on est guindé, froid, raisonneur. Au souper, on sent la vie et l'amour circuler dans ses veines. La composition d'un souper

n'est pas chose facile. Cela prend son caractère de la femme qu'on traite.

Les femmes du monde ne mangent pas comme les lorettes, et celles-ci ne mangent pas comme les grisettes. Les premières ont le goût délicat, la seconde classe a le goût blasé; les grisettes n'ont que de l'appétit. Le pâté de foie gras, la salade de homard et le saucisson de Lyon leur paraît le *nec plus ultra* de la science de bien manger. Les lorettes ne mangent pas, elles gaspillent. Il leur faut des primeurs, du gibier et des écrevisses; puis quelquefois, dans leurs moments de dégoût, le haricot de mouton et la salade à l'ail sont des mets incomparables. La femme du monde met plus de sensualité et de recherche dans le choix de ses mets. Le potage au lait d'amandes, les fines croquettes de volailles, les petits pâtés à la purée de perdrix, et le fromage glacé lui conviennent. Le vin de Champagne est le nectar habituel qui doit arroser tout festin indistinctement. Les lorettes seules ont quelquefois des envies de vin muscat.

SOUPIR.

C'est la douleur ou l'espérance qui provoque cette respiration qui s'échappe lentement de la poitrine. L'amour qui se contient a aussi ses soupirs étouffés : c'est ce qu'on appelle des *sanglots en dedans.* Au temps des troubadours, on disait : chanter son amour ; mais depuis que les poètes ont inventé la plaintive élégie, on *soupire* son amour et sa douleur dans des chants plus ou moins tristes, dans des vers plus ou moins prosaïques. Il y a des hommes qui exhalent leur amour dans des soupirs si violents, qu'on en a fait ce dicton : *Il pousse des soupirs à faire tourner un moulin.*

APHORISME.

« Le soupir vient plus souvent du regret que de l'espérance. »

SOUPIRANT.

Aspirant qui attend son tour, et qui se borne à la contemplation.

SOURIRE.

Un des plus gracieux aveux de l'amour, un des plus charmants attraits de la beauté. Les belles dents blanches qu'on laisse entrevoir (ce que les poètes appellent *une double rangée de perles*) embellissent le sourire et rendent son effet certain ; car, il faut bien le dire, le sourire accompagne d'habitude un désir ou un caprice de jolie femme. Les femmes qui ne peuvent ou ne savent pas sourire sont à plaindre ; celles qui ne le veulent pas sont dangereuses : il faut s'en défier.

—

Le sourire d'une femme vertueuse est un rayon de soleil, un regard de Dieu.

SOUVENIRS.

Souvenirs, temps passé, délicieux secret,
Feuillets de notre vie, hélas ! fermés... barrière
Où l'homme se repose et regarde en arrière
Le chemin qu'il a fait.

Ces impressions de nos félicités passées que

nous gardons dans le fond de notre cœur sont à la fois tristes et douces ; notre imagination se plaît souvent à les recomposer. Il y a je ne sais quoi d'ineffable à se souvenir d'un bonheur éteint, et même d'une douleur. Pour l'homme rêveur, ces lueurs du passé sont encore pleines d'éclat et de fraîcheur.

Il y a aussi des souvenirs matériels, reliques précieuses d'un être chéri, qui le font revivre à vos yeux et vous ramènent aux lieux où vous fîtes un mutuel échange avec le serment de ne vous point oublier. — Pour ceux qui perdent la mémoire, ces souvenirs-là ont du prix : ils sont des preuves.

Dans ce genre de souvenirs, voici ce que j'ai gardé... Permettez-moi de prendre mon souvenir d'un peu loin :

« Il était presque nuit ; je me promenais sous
» les grands arbres de la place, regardant d'un
» œil triste les feuilles jaunies que le vent faisait
» tourbillonner sous mes pieds, et ne pensant à
» rien, pas même à cette nature morte qui gisait
» à terre. Je me trouvais dans un de ces instants

» de calme qui succèdent à une grande agitation, et cherchant partout la solitude, j'errais » sur cette place, à l'heure où les promeneurs » sont rentrés. Tout à coup un bruit de roues » retentissant sur le pavé et les claquements » d'un fouet me tirèrent de mon engourdissement. Je levai machinalement la tête ; une » chaise de poste passa devant moi, rapide » comme l'éclair, et je n'eus que le temps de » voir une femme qui se pencha pour me regarder. A vingt pas de là, la chaise de poste s'arrêta... Je m'approchai... Une dame en descendit.

» De cette femme qui paraissait tenir plutôt du » ciel que de la terre, frêle et blonde créature » qu'on aurait craint de faner en la touchant, de » cet ange qui avait une taille de guêpe, des yeux » mourants et le plus suave des sourires ; de cet » ensemble de perfections, enfin, je ne distinguai qu'une chose, son pied.

» Je n'essaierai pas de vous dépeindre la » grâce, l'élégance, la ténuité, la poésie de ce » pied ; le pied fabuleux de Cendrillon aurait

» en vain cherché à chausser le soulier de ce » pied mignon. — Ce devait être le pied d'une » grande dame !

» Je la suivis des yeux pendant tout le temps » qu'elle mit à donner des ordres dans la cour » de l'hôtel.

» Un instinct particulier aux femmes l'avait » avertie qu'un jeune homme était là, épiant ses » mouvements, les yeux fixés sur le pavé pour y » voir ce pied merveilleux ; car, au moment où » elle prit le chemin de l'appartement qu'on lui » avait choisi, elle tourna la tête en souriant de » mon côté. J'étais ivre de joie, je croyais avoir » vu dans les yeux de cette femme et dans la » malice de son sourire mon bonheur à venir.

» Fou que j'étais !

» Dès ce moment, je mis tout en usage pour » savoir quelle était cette belle dame, et fonder » là-dessus mes espérances. J'appris qu'elle était » veuve et parfaitement libre.

» J'écrivis alors la lettre la plus passionnée » et la plus extravagante qu'on puisse imaginer ; » j'y parlai de l'attraction sympathique des

» âmes, des amours nés du hasard qui deve-
» naient durables et profondes, et d'une foule
» d'autres choses très vagues sur l'amour ; puis
» je demandais un rendez-vous.

» Un messager fut dépêché près de ma belle
» étrangère ; il fut bien reçu, et j'obtins cette
» réponse à mon billet :

« Monsieur,

» D'abord, vous êtes fort indiscret ; et puis
» je ne vous cacherai pas qu'un homme aussi
» exalté que vous ne saurait être de mon goût.
» Cela pourrait être dangereux ; — et de peur de
» vous aimer, je ne veux pas vous voir. — Sou-
» venez-vous de moi. »

» Ce début me donna du courage... Mais sa
» position ne permettait pas qu'elle demeurât
» dans la même ville que moi ; il ne devait me
» rester d'elle que le souvenir... Que dis-je !
» un petit paquet parfumé et cacheté me fut
» remis la veille de son départ : il contenait
» un second billet, que je ne puis transcrire, et
» un soulier de satin noir, le plus coquet et le
» plus spirituel de tous les cadeaux, celui qui

» pouvait me causer le plus de joie, et que je » garde comme une sainte relique!

» Et je ne l'ai plus revue ! et je vais maintenant sous les grands arbres pour être seul » et triste à mon aise, et pour voir si le bruit » d'une chaise de poste ne m'éveillera pas de » nouveau. »

SPASMES.

Façon gracieuse de se trouver mal, adoptée par la bonne compagnie, d'un effet certain. (*Voyez* VAPEURS.)

STATUE.

Au figuré, signifie femme sans passions, que rien n'émeut, qui ne sent rien.

SONNET A UNE STATUE.

Tes longs cheveux de jais sont d'une beauté rare,
Tes yeux sont un miroir où rit la volupté;
L'amour entre tes seins semble s'être abrité,
Et pourtant de froideur ta vanité se pare.

Le statuaire n'a rien fait qu'on te compare :
C'est un beau type grec par Phidias sculpté.
Oh ! dis-moi, n'es-tu rien qu'une divinité,
Femme froide et pareille au marbre de Carare ?

Allons, que ton œil noir, éclair voluptueux,
Fasse tomber sur moi son regard onctueux
Et laisse entrer la foi dans ton âme abattue !

Allons, que ton sein blanc palpite sous ma main,
Que ta bouche murmure un mot d'amour ; enfin,
Si tu veux que je t'aime, anime-toi, statue !

SUCCOMBER.

Être vaincu et s'abandonner au vainqueur.

Les femmes qui ont long-temps résisté succombent infailliblement. — C'est une honorable défaite. Quant aux hommes, ils ne demandent pas mieux que de succomber à la tentation.

SUICIDE PAR AMOUR.

Le suicide simple et sans raison déterminante a été long-temps considéré par les philosophes de l'antiquité comme une *sortie raisonnable ;* mais quand l'amour en était la cause, c'était une faiblesse. Aujourd'hui, on appelle cela folie, et c'est à peine si l'on regrette la pauvre créature qui a eu le courage de mourir au lieu de souffrir.

Si l'on compte chaque année cent suicides

par amour, les femmes figurent pour quatre-vingt-quinze dans cette liste mortuaire.

La grisette de Paris et la jeune fille bourgeoise de province sont presque les seules qui aient adopté cette résolution désespérée comme le terme des souffrances amoureuses.

Quand une femme mariée se suicide par hasard, c'est qu'elle n'a pas six mois de ménage.

L'asphyxie par le charbon est choisie de préférence; celle par l'immersion vient après; l'empoisonnement par le laudanum n'arrive qu'en troisième ligne; la chute d'un quatrième étage est le fait le plus rare.

C'est le pistolet et quelquefois l'eau que les hommes choisissent pour en finir avec la vie.

SUR LE RETOUR.

Les femmes, coquettes ou non, ne s'habituent pas volontiers à cette pensée, qu'elles peuvent vieillir, et que les hommages dont elles étaient l'objet vont se tourner vers d'autres. C'est alors qu'elles ont recours à toutes les ressources de l'art, et que le fard et le coton rem-

placent le défectueux de leurs attraits. Malheureusement pour elles, ces gluaux n'attrapent plus les adorateurs; ils sont trop transparents. Il n'y a guère que les jeunes étourneaux de dix-sept ans qui de temps en temps viennent s'y prendre.

SYMPATHIE.

La sympathie est le lien des âmes.
(*Romance de nos pères.*)

C'est une correspondance instinctive entre deux êtres, une attraction magnétique qui vous attire l'un vers l'autre, et vous relie par une conformité de passions, de sentiments et de goûts. En amour, la sympathie joue un rôle très important; mais, que le mariage survienne, elle se dissout comme par enchantement.

T

TÉMOIGNAGES D'AMOUR.

D'un autre recevoir la loi,
Jamais n'être maître de soi,

Promettre ce qu'on ne peut faire,
Craindre beaucoup plus qu'on n'espère,
De longs entretiens superflus,
Sentir assez, dire encor plus.
S'attaquer bien, mal se défendre,
S'abandonner, puis se reprendre,
Être fou raisonnablement,
Être gai sérieusement,
Peu de repos, bien des caprices,
Peu de plaisir, bien des supplices,
Se pardonner pour s'offenser,
Se rappeler pour se chasser,
Raccommodements, puis injures,
Nouveaux serments, nouveaux parjures,
La paix, la guerre tour à tour,
Lecteurs, n'est-ce pas là l'amour ?

TEMPÉRAMENT.

C'est l'amour matérialisé, l'amour à l'état de besoin. Un homme bien appris doit savoir le maîtriser. Les gens affligés de ce mal se défendent en accusant le pays où ils sont nés. Ils ont, il est vrai, Montesquieu pour avocat.

L'amour, dit l'auteur de l'*Esprit des Lois,* subit l'influence du climat.

« Dans les climats du nord, à peine le physi-
» que de l'amour a-t-il la force de se rendre
» bien sensible; dans les climats tempérés, l'a-

» mour, accompagné de mille accessoires, se » rend agréable par des choses qui d'abord sem- » blent être lui-même, et ne sont pas encore » lui; dans les climats plus chauds, on aime » l'amour pour lui-même, il est la cause unique » du bonheur, il est la vie. »

TENDRE (Le).

Un jour que le siècle du grand roi s'ennuyait, il se mit à réfléchir sur l'emploi qu'il pourrait faire de son temps ; et, dans ses doux loisirs, il imagina le pays du Tendre, l'amour lui paraissant la seule chose raisonnable qu'on pût faire en ce monde.

Le pays du Tendre fut donc divisé en trois départements, à savoir: le *Tendre-sur-estime*, le *Tendre-sur-inclination*, le *Tendre-sur-reconnaissance.* Des géographes, abbés coquets et musqués, dessinèrent la carte; des poètes furent appelés pour baptiser les fleuves, les montagnes, les îles, malgré les amères critiques de Boileau, qui, soit dit en passant, ne connut jamais *le tendre.* Par bonheur, Fléchier, l'austère Montausier et le grand

Condé étaient là pour soutenir de leur puissante protection cette nouvelle géographie qui dérangeait un peu les systèmes de Galilée et de Newton, et contrariait le cadastre et les ponts et chaussées.

Hélas! on ne pouvait guère prévoir Fulton ni les chemins de fer!

Que faisait-on alors pour arriver à bon port dans la *province des gentillesses?* On s'embarquait sur le *fleuve du désir*, dans le *navire de la prudence*, et poussé par le *vent de l'attente*, on doublait le *cap de bonne espérance*, laissant derrière soi *le lac de l'indifférence* et faisant force de voiles vers la *montagne de curiosité*. Là, on se reposait de ses fatigues, on attendait les vents alisés, et l'on cinglait, par le *détroit de courtoisie*, vers *l'île de la sincérité*. Quand on avait atteint ce but si désiré, on jetait l'ancre dans le *golfe d'amourettes*, qui devenait une *mer de délices*.

Ce pays idéal, que la féerie eût envié, et qui paraît si impossible en apparence, était fréquenté par la cour, qui en faisait un séjour délicieux.

Il suffit de citer les habitants de ce pays :

L'agréable *Lycidas,* — le duc d'Orléans;

La divine *Madonte,* — Madame ;

Le généreux *Pimante,* — le duc de Guise ;

L'adorable *Lucie,* — la comtesse de Soissons ;

Le fameux *Chrysante,* — le duc de Larochefoucauld ;

La charmante *Chrysolite,* — la duchesse de Châtillon ;

L'ingénieux *Lycante,* — le maréchal de Grammont ;

La belle *Parthénice,* — la duchesse de Sully ;

Le brave *Timante,* — le maréchal d'Albret ;

La grande *Irène,* — la maréchale de L'Hôpital;

L'agréable *Aronte,* — le duc de Saint-Aignan;

La charmante *Julie,* — la duchesse de Montausier ;

Le généreux *Théandre,*—le marquis de Théis;

L'aimable *Angélique,* — la marquise de Grignan ;

Le spirituel *Araspe,* — le comte de Vivonne ;

L'admirable *Céphise,* — la comtesse de Fiesque ;

L'enjoué *Cléon*, — le comte de Lafeuillade;

La jeune *Célie*, — la duchesse de Brissac;

L'ingénieuse *Clarisse*, — mademoiselle de La Vallière;

La noble *Amaranthe*, — mademoiselle de Saint-Simon;

Le galant *Eraste*, — Bussy-Rabutin;

La sage *Léonore*, — la marquise de Crussol;

La belle *Flore*, — la marquise d'Arpajon;

L'incomparable *Dorise*, — la comtesse de Pienne.

Bienheureux temps qui n'est plus! Ce sont les Turcaret, les Bertrand et les Phryné, qui ont remplacé cette brillante aristocratie.

Aujourd'hui on vogue du *golfe de la désillusion*, dans *l'océan des déceptions*, vers *l'île de la tromperie.*

Ou bien, on va du *golfe des brigues* au *promontoire de l'emploi.*

Voilà ce qu'est devenu le pays du Tendre au dix-neuvième siècle.

TENDRESSE.

C'est une disposition de l'âme particulière aux femmes sensibles. C'est un doux attachement, un sentiment plein de suave douceur pour celui qui l'éprouve, bien plus que pour celui qui en est l'objet. La tendresse appartient exclusivement à la femme. Les hommes ne sont pas assez délicats pour l'éprouver, et même pour l'apprécier. La tendresse a un parfum de virginité qu'ils ne sentent pas.

TENIR (En).

C'est un verbe que les lions de nos jours conjuguent avec beaucoup de succès. Ce mot a remplacé s'éprendre, s'amouracher, s'enamourer. On dit : *J'en tiens;* cela est plus bref et plus significatif que : Je suis épris de Madame ***, ou : J'ai laissé mon cœur s'amouracher.

S'il vous arrive de prendre l'air dans les couloirs de l'Opéra, vous jouirez de la conversation suivante :

— *Tu en tiens* décidément ?

— Oui.

— Et *ça marche?*

— Pas mal.

— Crois-tu qu'elle *en tienne?*

— Elle a l'air d'en avoir envie.

— Elle te rend donc *ton œil?*

— Un peu.

— Allons, bonne chance !

TÊTE-A-TÊTE.

Entretien familier de deux amoureux en face l'un de l'autre, ou à côté l'un de l'autre, mais fort près l'un de l'autre. Le tête-à-tête fait d'un homme timide un amant éloquent, d'une femme indifférente une amante passionnée. Les Don Juan présomptueux prétendent qu'un tête-à-tête de deux heures, pendant lequel on a parlé d'amour, suffit pour séduire toute femme, qu'elle soit vertueuse ou non. Il faut pour cela dépenser bien de l'esprit, et largement user de la puissance de son regard.

Les hommes si éloquents, si persuasifs dans le tête-à-tête sont ordinairement contraints et

niais devant un tiers. Antony, le type de l'amour échevelé, dit à ce propos : « J'aime mieux ne pas vous voir que de vous voir devant quelqu'un. »

TOI.

Le *toi* n'a aucune valeur entre mari et femme, entre amant et maîtresse. — Mais lorsqu'il est murmuré, pour la première fois, par une bouche amie, et qu'il accompagne le verbe *aimer*; oh! alors, c'est le mot le plus significatif, l'aveu le plus complet de l'amour; c'est le dernier terme d'une passion qui ne se contient plus; le *je t'aime* alors devient sublime.

Nous pensons, du reste, que le *toi* est un des mots les plus persuasifs de notre langue amoureuse; placé à propos, il ne manque jamais de produire un grand effet; mais il ne faut pas en abuser... avant.

TOUJOURS.

Mensonge, sous la forme d'adverbe, inventé par les poètes pour rimer avec *beaux jours.* (*Voyez* JAMAIS.)

TOURTEREAU.

Jeune homme candide, rempli d'idées suaves et printanières, qui croit à la constance, à la foi du serment, au désintéressement, à la vertu, à tous les nobles sentiments; qui soupire silencieusement et ne lève les yeux sur celle qu'il aime qu'avec la rougeur au front. La tourterelle a toujours été l'image de l'amour enfantin; d'où vient ce dicton : *ils font l'amour comme deux tourtereaux*. On l'applique souvent aux jeunes époux qui s'aiment devant tout le monde et qui ont la naïveté de se le prouver.

TREIZIÈME ARRONDISSEMENT.

C'est une des expressions les plus pittoresques qu'ait créées notre siècle impertinent, — usitée seulement à Paris. Quelques mots d'explication sont nécessaires pour l'intelligence de ce mot.

Paris, ce grand centre de tous les genres d'amour, est divisé en douze arrondissements, représentés par douze maires qui ont mission de

rendre les mariages légitimes. Or, toute union doit être contractée à l'une de ces douze mairies, sous peine de passer pour un mariage de la main gauche... Mais comme, dans notre temps, on pare toutes choses, même le vice, on a trouvé spirituel et de bon ton d'appeler ces amours d'alcôve : *des mariages au treizième arrondissement.*

Les étudiants usent d'une abréviation, et ne disent plus que : *mon épouse au treizième.* Aussi les dames du quartier Latin ont-elles bien soin de stipuler d'avance le mode de mariage qu'elles veulent contracter. Est-ce *au treizième?* disent-elles, ou *par devant M. le maire,* que vous m'épousez?

Les ménages les plus heureux sont ordinairement ceux contractés par devant M. le maire... du treizième arrondissement; — ils durent si peu!

U

UNE CHAUMIÈRE ET UN CŒUR

Au milieu des belles illusions de la jeunesse, alors que la nature et l'amour vous sourient, que l'avenir s'offre à vous, plein de merveilles, et qu'on n'a nul souci de la vie matérielle, que faut-il de plus à l'amant, qu'un cœur dévoué et un coin obscur où il puisse dérober son trésor au monde? Quelle autre ambition peut venir au cœur, quand l'amour l'enivre de jouissances? quels autres désirs peut-il former? Il ne peut songer qu'à vivre en égoïste avec celle qu'il aime, dans la solitude et au milieu d'une nature riante et fraîche comme sa pensée. *Une chaumière et un cœur*, voilà le plus ardent de ses vœux! Il ne songe pas, pauvre jeune homme, que la monotonie du bonheur amène l'ennui; que l'amour le plus profond a des moments de lassitude; et qu'enfin les chaumières moussues, cachées dans la campagne, ne sont poétiques

qu'en rêves ou à vingt ans; et que l'atmosphère tiède et parfumée des salons est cent fois plus enivrante que celle des chaumes.

UNION ASSORTIE.

Mariage de riches; 60,000 francs de rente. Chacun a son appartement, on se rencontre à table tous les jours, et quelquefois la nuit quand la femme est jolie. Et le monde de s'écrier : « Ils font un excellent ménage, ils étaient bien faits l'un pour l'autre ! »

Pour les pauvres, c'est un problème; on n'en rencontre plus depuis Philémon et Baucis.

UN TYPE DE BEAUTÉ.

Quand les poètes, dans leurs moments d'enthousiasme, se livrent à l'analyse de la femme, ils enfantent d'ordinaire des beautés impossibles; ils parent leur idole de tous les dons de la nature, et font de telles merveilles, que les arts d'imitation se trouvent insuffisants devant ces chefs-d'œuvre d'imagination.

L'idole a régulièrement des cheveux d'ébène,

Des yeux d'azur,

Une bouche de rose,

Des lèvres de corail,

Des dents d'ivoire, ou quelquefois deux rangées de perles,

Un cou de cygne,

Des épaules de marbre de Paros (le marbre de Paros est toujours bien porté),

Une peau de satin,

Un teint de lys.

Joignez à cela une taille d'abeille et des contours gracieux.

L'ovale pur du visage est aussi indispensable pour compléter l'ensemble.

Le tout, caché par un voile de Tyr transparent.

Un pareil portrait est assez séduisant, nous en convenons; mais il est bien rare qu'une seule femme réunisse tant de perfections. Il y a, dans Paris, tout au plus dix femmes qui pourraient entre elles réaliser ce type. Nous les nommerons discrètement : ce sont mesdames Li***, la duchesse d'Is***, la comtesse Pla***, la baronne Leh***,

la duchesse d'O***, madame V***, mademoiselle E. de C***, et mesdames Ch***, de Vai.. et Gu...

USÉ, Blasé.

Se dit d'une personne que les passions ont vieillie avant l'âge, et qui en est arrivée à ne plus croire à l'amour.

APHORISME.

« L'amour use vite les hommes,— il soutient long-temps les femmes. »

V

VAPEURS.

Variété de l'art de se trouver mal, de la famille des spasmes, crises de nerfs, pamoison, évanouissements et autres grimaces. Les vapeurs, qui sont l'apanage des jolies femmes, ne s'emploient que dans les occasions solennelles, après une scène de fureur jalouse, ou une querelle de ménage sur les dépenses de madame. Devant les vapeurs d'une jolie femme, on n'a plus de

raison d'être en colère ! Le déshabillé qu'elles nécessitent, et qui découvre tant de trésors cachés, fait oublier tous les griefs. Il y a des femmes qui poussent le raffinement jusqu'à prendre des vapeurs en public, dans un salon, prétexte ingénieux pour montrer aux incrédules et aux indifférents qu'elles sont belles, et surtout sensibles.

VENGEANCE.

C'est la haine qui se montre dans une action méchante. Les femmes excellent dans la manière de se venger. Elles y mettent un raffinement et un art cruels et singuliers, quand elles veulent tirer vengeance d'une femme.

« Je sais une pauvre comtesse, délaissée au bout de six mois de mariage, qui se vengea de sa rivale d'une façon assez spirituelle.

» Après avoir essayé par toutes les preuves de dévoûment et d'amour de rattacher son mari à elle, après avoir fait de doux reproches, de tendres remontrances, elle s'était résignée, non sans douleur, à fermer les yeux sur la conduite de l'infidèle, et à pleurer en silence.

» La pauvre abandonnée, cependant, cherchait à deviner, parmi les femmes ses amies, qui l'entouraient, laquelle avait pu s'emparer ainsi du cœur de son époux. Ce fut en vain. Alors elle fit suivre son mari, et bientôt elle apprit dans quel lieu il passait ses journées, et quelquefois ses nuits. Elle-même le vit dans une toilette négligée, et qui avait l'air d'un déguisement, se glisser furtivement dans une allée obscure de la place Saint-Marcel.

» Le lendemain, à dix heures du matin, madame la comtesse de *** fit arrêter sa voiture près la petite porte du Luxembourg, et quelques minutes après elle se trouva en face d'une jeune et belle personne.

— On m'a dit, mademoiselle, que vous étiez couturière.

— A votre service, madame. Voulez-vous prendre la peine de vous asseoir ?

» La grande dame hésita en voyant la chaise qu'on lui offrait, mais un sentiment de curiosité l'emporta, et elle s'assit, au risque d'y perdre sa robe.

— Il s'agit, dit la comtesse, de robes dont je veux faire présent à mes domestiques, et je viens vous prier de venir chez moi consulter leurs goûts et prendre leurs mesures. Mais comment se fait-il, ajouta-t-elle, qu'une ouvrière à qui l'on accorde du talent, vive dans un réduit plus que modeste, et dans un quartier aussi éloigné du centre et de la mode?

» La jeune fille rougit, baissa les yeux et dit tout bas :

— Il ne m'aimerait plus, si j'étais autrement.

— Il est impossible qu'il ne vous aime pas, vous êtes si belle!

— Autrefois, dit l'ouvrière, je travaillais dans un magasin de lingerie... Mais un beau jeune homme, un artiste, se présenta, me fit la cour, me parla de mariage, et je cédai. Que voulez-vous, madame, quand une pauvre fille n'a plus de mère et se trouve livrée à elle-même, c'est bien difficile de résister à un homme qu'on aime bien.

» La comtesse ne pouvant plus contenir son émotion, ouvrit la fenêtre en disant : — Il fait

bien chaud ici; puis elle fit quelques pas dans la chambre.

— Mais en faisant des économies à vous deux, continua-t-elle, vous devriez songer à vous mieux loger, à vous meubler, car j'aperçois un lit où vous ne devez pas bien dormir.

— Nous n'en avons pas le temps, dit ingénûment la jeune fille.

— Deux chaises seulement, poursuivit-elle, c'est bien peu !

— Quand il est là, il y en a toujours une de trop.

— Et cette lampe brisée... elle ne peut suffire à vous éclairer... Comment se fait-il que votre futur ne se prive pas pour vous donner le uécessaire ?

— Il a voulu un jour me faire accepter de l'argent... Il a vu ce que j'en ai fait. Je l'ai donné à une pauvre femme bien malheureuse qui demeure là sur mon carré.

— C'est très bien, mademoiselle... A demain donc. Voici d'avance dix louis pour acheter des étoffes; mais je réfléchis, si demain je ne puis

vous voir, tout ce que vous ferez sera bien fait. — Elle sortit.

« Deux heures après, une voiture de tapissier s'arrêtait sur la place Saint-Marcel, apportant pour mademoiselle Angélique un petit mobilier complet, en acajou, présent d'un inconnu.

» Puis le soir, quand le noble séducteur entrait, tout surpris, au milieu de cette chambre, hier si délabrée, aujourd'hui si fraîche et si parée, un commissionnaire qui l'avait suivi arrivait en tenant une lettre.

— Pour mademoiselle Angélique, de la part de l'inconnu, dit le commissionnaire.

— Qui peut m'écrire, dit-elle, qu'est-ce que cet inconnu?

» Mademoiselle,

» Vous êtes en effet bien digne d'être aimée, car vous avez autant de vertu que de beauté. Votre pauvreté, qui vous fait honneur, m'a vivement touchée ; aussi j'ai pris la liberté de vous envoyer un petit mobilier que vous voudrez bien accepter.

» A compter d'aujourd'hui, vous et votre *futur* vous pourrez reposer sur un bon lit. Je tenais particulièrement à ce que mon mari fût bien couché.

» La comtesse A. D'ALBY. »

VERTU (1).

De *virtus*, courage; ce qui implique que la vertu n'est que la force de résistance. C'est un mot d'une grande valeur dont on a beaucoup abusé et qu'on prodigue encore, malgré la corruption de notre siècle. Cependant les femmes vertueuses ne sont pas aussi rares qu'on veut le croire, bien qu'un poète ait dit :

Il en est jusqu'à trois que je pourrais citer.

Paris, la Babylone moderne, en renferme un grand nombre. Une statistique le prouverait au besoin. C'est sans doute par opposition aux vices honteux qui y abondent. La province est,

---

(1) Nous nous occupons d'un livre sur cette matière.

selon nous, beaucoup moins riche que la capitale. C'est l'oisiveté qui engendre les amours illégitimes; et, sous ce rapport, les provinciales ont tout leur temps à elle.

Les prix de vertu fondés par l'Académie sont chaque année un sujet de risée pour le public ; on a toutes les peines du monde à lui faire croire qu'il existe des gens vertueux. Il répète avec le poète :

La vertu sans argent n'est qu'une maladie.

VERTU (Sur la).

DIALOGUE.

L'AMANT.

Madame, vos chagrins sont sur votre visage,
Vous courbez sous le poids; grâce à votre jeune âge,
Les précoces sillons que creusent les douleurs
N'ont pas encore marqué la trace de vos pleurs.
Pourtant vous avez bien pleuré dans le silence,
Pleuré, durant vos nuits, vos jours sans espérance,
Sans que jamais le jour apportât ce mot vain
Pour consolation : Le bonheur, c'est demain !
Vos chagrins, je le sais, n'ont, hélas ! point de trêve.
— Le jour qui va s'enfuir, c'est le jour qui se lève :
Ils se ressemblent tous. — Belle vie, en effet,
Pour la sacrifier et la perdre en regret !

Pour ne voir, au milieu de tout ce temps qui passe,
Entre le ciel et vous jamais rien que l'espace ;
Pour vivre sans plaisir, comme sans passion,
Pour user votre cœur en résignation
Et conserver votre âme ainsi que Dieu l'a faite.
Et tout cela pour être une femme imparfaite
Aux yeux du monde.—Oh ! non ; pitié ! c'est trop souffrir !
On ne peut voir ainsi sa beauté se flétrir !
Dieu ne vous créa pas pour un tel sacrifice !
— Et puis, d'ailleurs, l'amour est-il un précipice,
Un abîme sans fond où la vertu se perd ?
— Les maris seuls ont fait ce mensonge d'enfer !
On peut parler d'amour et n'être point parjure ;
On peut donner son cœur et rester sainte et pure.
Non, la vertu n'est pas telle qu'ils nous la font ;
La femme qui faillit n'est point marquée au front.
Elle n'est pas de chair, la vertu ! — C'est dans l'âme
Qu'on la trouve ! Et l'époux oublieux de sa femme,
Qui comprend à la fin qu'on ne peut plus l'aimer,
N'a pas, malgré la loi, le droit de la blâmer.
—Vous surtout, pauvre femme, oh ! vous êtes à plaindre :
Votre douleur se voit, car vous ne pouvez feindre.
Aimez donc sans remords et ne vous cachez pas ;
Nul ne vous saura gré de vos secrets combats.
Vous hésitez ! il est dans votre âme douteuse
Un mot qui vous retient. — Vous n'êtes point heureuse ;
Vous méritez de l'être, et vous croyez en Dieu !
Dieu, c'est un mot ; l'amour, c'est tout !

LA FEMME.

Tais-toi ! le feu
Du ciel s'en va tomber sur un pareil blasphème.

L'AMANT.

Qu'il m'écrase à tes pieds, que m'importe, je t'aime !

Promets-tu de me suivre et d'être à moi?

LA FEMME.

Jamais!
Oh! je ne pourrais plus m'estimer, j'oserais
A peine regarder mes enfants. — Moi, perdue!
(*A genoux.*)
Seigneur, cachez l'abîme où je suis descendue!

L'AMANT.

Mais tu crois donc, enfant, dans tes rêves pieux,
Que toute passion nous arrive des cieux?

LA FEMME.

Oui, certe; et ce matin, dans une sainte église,
Un instinct m'a conduite, et là je me suis mise
Humblement à genoux, et j'ai dit à mon Dieu
Le secret de mon cœur; — et puis j'ai fait un vœu.

L'AMANT.

Un vœu! mais pourquoi Dieu mêlé dans ce mystère,
Pourquoi lui confier ce secret qu'il faut taire?

LA FEMME.

Je ne fais rien sans lui, son appui généreux
Ce matin m'a sauvée. — Oh! vous êtes heureux
Vous vous affranchissez de toutes lois humaines,
Vous, hommes forts.—Pour nous, les lois ce sont des chaînes
Devant elles il faut s'incliner. — On le doit;
Et de nous plaindre encor nous n'avons pas le droit.
Nous ne pouvons aimer sans que ce soit un crime.
Et toute passion doit être légitime.
Dieu nous donne l'amour, puis il nous le défend.
Notre cœur ne peut pas se donner,

L'AMANT.

Pauvre enfant !
Dieu ne demande pas que la femme ravisse
Au monde son amour, et fasse un sacrifice
Aux ridicules lois de la société
Du noble sentiment dont son cœur est doté.
Après tout, il faut bien qu'une passion serve,
Ou bien, si c'est un mal, il faut qu'il t'en préserve.
Sans cela, ce serait une dérision.
Le mariage n'est qu'une institution
Qui sert à rapprocher les familles entre elles ;
En le créant ainsi, les lois rationnelles
N'ont jamais prétendu que ce fût un lien
Qui prît l'âme pour guide et l'amour pour soutien :
C'est la nécessité, cette raison féconde.
Dieu n'a donc rien à voir en ceci.

LA FEMME.

Mais le monde ?

L'AMANT.

Le monde, il faut le voir comme on voit le néant ;
C'est lui qui t'a creusé cet abîme béant ;
Il ne t'a pas donné le bonheur, mais la peine :
Tu ne lui dois donc rien que mépris et que haine.

LA FEMME.

La femme ne peut pas se soustraire à sa loi ;
Elle est maudite, hélas !

L'AMANT.

Ne dis pas cela, toi :
Toi que met à l'abri de toute calomnie
Ton cœur si pur !

LA FEMME.

Oh! non, non, j'en serais punie.
Aussi j'ai dit à Dieu cela, je l'ai prié
De se manifester à mon cœur effrayé,
De mettre dans mon âme une volonté forte,
Capable de lutter contre un cœur qui m'emporte.

L'AMANT.

Et que répondit-il?

LA FEMME.

Il m'a dit : Tu fais mal;
Tout amour adultère est un amour fatal!
Puis un prêtre m'a dit, d'une voix irritée,
Que du ciel à jamais j'étais déshéritée
Si je trompais celui qui m'a donné son nom.
J'eus peur; alors à Dieu j'ai demandé pardon,
Et j'ai fait le serment de n'aimer plus personne.

L'AMANT.

Quoi! l'homme veut punir quand le Christ vous pardonne,
Et cet homme toujours te tiendra dans ses bras!...

LA FEMME, *avec exaltation.*

Mais je te jure ici que je ne l'aime pas!

—

VÉNUS.

Déesse de la beauté, servant de terme de comparaison pour toute femme jolie et bien faite. Pour dire d'une femme *c'est une Vénus,* il faut avoir été admis dans son intimité, car il est difficile aujourd'hui de se faire une idée des formes

au travers des mystères du coton. Il n'y a qu'un petit nombre d'hommes d'élite qui sachent deviner la femme sous les flots de mousseline et de soie qui l'enveloppent.

VESTALE.

Jadis prêtresse de Vesta, qui faisait vœu de chasteté (historiquement ou fabuleusement parlant); aujourd'hui, jeune fille qui n'a pas encore trouvé l'occasion de placer son cœur, et qui a fait le vœu de ne céder qu'après la signature d'un contrat quelconque.

VICTIMES (Faire des).

Séduire des femmes de bonne volonté. C'est un fort doux passe-temps que d'arracher de l'autel de Vesta des femmes encore voilées et couronnées de fleurs, pour les conduire au temple d'Aphrodite et d'Éros. Par malheur, les victimes qu'on choisit n'ont pas toujours entretenu le feu sacré, et la bonne grâce qu'elles mettent à se laisser immoler devient une excuse pour le sacrificateur; bienheureux quand il ne rencontre

pas, au milieu des parfums, un grain d'encens profane. Les faiseurs de victimes ne jouissent pas d'un bonheur qu'il faille envier ; il y a tant de femmes disposées à s'offrir en holocauste, que le temps manque aux hommes à bonnes fortunes pour de pareils sacrifices. Dans le monde élégant, pour peu qu'on vous connaisse deux maîtresses, vous passez tout aussitôt pour un faiseur de victimes; les mères prévoyantes serrent leurs filles contre leurs genoux, tout en dardant sur vous leurs yeux de vipère, et tous les amoureux qui n'ont qu'une maîtresse vous toisent et se défient de vous comme d'un homme qui va leur voler quelque chose.

VIERGE.

Jeune fille d'un âge tendre, encore sous l'aile maternelle et privée de sa liberté; non initiée aux mystères de l'amour; bercée, pendant les nuits, des rêves les plus étranges, et, pendant les jours, des désirs les plus vagues et les plus singuliers; rose odorante sur sa tige, que nulle main n'a touchée.

Vierge n'est pas toujours synonyme d'innocente, car les rêves et les désirs sont les enfants d'une imagination qui fermente. La vierge innocente n'a jamais plus de quatorze ans.

Il y a aussi des virginités du cœur, de l'âme, de l'esprit et de mille autres choses qu'on possède même après le péché.

EXEMPLE.

« Une femme peut avoir commis une faute, sans avoir perdu pour cela la virginité de son cœur. »

VOLAGE.

Se dit des deux sexes et particulièrement des cœurs. — On a eu la manie, depuis Dorat jusqu'à Dupaty, de comparer les hommes aux papillons, attendu que ces derniers voltigent de fleurs en fleurs. — Allusion délicate, ingénieuse flatterie qui vient des femmes que ces papillons d'hommes osent toucher de leurs ailes impures pour les étioler. De nos jours, les femmes de bon goût s'abstiennent de donner cette qualification

aux hommes inconstants; elles emploient des adjectifs beaucoup plus précis.

VOLUPTÉ.

Nous éprouvons un grand embarras en présence de ce mot, et c'est une tâche assez difficile que de déterminer sa signification. Est-ce le raffinement du plaisir ou une douce jouissance de l'âme? Est-ce une sorte d'extase dans un monde idéal, ou la paresse dans l'amour? La volupté suppose des goûts relevés, de la délicatesse dans les manières et une sensualité chaste, si je puis m'exprimer ainsi. Nous pensons qu'elle tient des sens plutôt que de l'imagination, et qu'elle est à l'amour ce que le parfum est aux fleurs.

APHORISME.

« Si l'amour n'était qu'une affaire de sens, la volupté l'éteindrait ; mais, par bonheur, l'âme l'élève, l'ennoblit et le soutient. »

Le lecteur ne sera peut-être pas fâché d'apprendre que la Volupté était une divinité, fille de Cupidon et de Psyché. Cette origine l'aidera beaucoup pour l'intelligence du mot.

Y

YEUX DOUX (Faire les).

Locution usée, remplacée avec avantage par *faire l'œil*; tombée dans le domaine des vaudevillistes, pour les besoins de la rime avec époux et jaloux. (*Voyez* FAIRE L'OEIL.)

YEUX EN COULISSE.

C'est une des variétés de : *faire l'œil*.

Cette figure a beaucoup d'analogie avec *jouer de la prunelle*. Elle consiste à regarder une personne placée à côté de soi, sans tourner la tête. Il est bien entendu que l'œil doit se faire aussi tendre que possible.

FIN.

TABLE.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

L

M

N

O

P

R

S

T

U

V

Y

